



HAL
open science

En lisant Le Neveu de Rameau

Jean Goldzink

► **To cite this version:**

Jean Goldzink. En lisant Le Neveu de Rameau : Textes littéraires et lecture interne. Éditions Le Manuscrit, 2023, L'Esprit des lettres, Philippe Zard, 9782304054897. hal-04164999

HAL Id: hal-04164999

<https://hal.science/hal-04164999>

Submitted on 18 Jul 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Copyright

EN LISANT *LE NEVEU DE RAMEAU*

Du même auteur

- XVIII^e siècle*, Bordas, 1988 (rééd. Larousse, 2000, etc.)
Montesquieu, Lettres persannes, PUF, 1989
Voltaire, la légende de saint Arouet, Gallimard Découvertes, 1989, etc.
Stendhal, l'Italie au cœur, Gallimard Découvertes, 1992, etc.
Voltaire entre A et V, Hachette Supérieur, 1994
De chair et d'ombre, essais sur Marivaux, Challe, Rousseau, Beaumarchais, Rétif, Goldoni, Paradigme, 1995
Comique et Comédie, Au siècle des Lumières, L'Harmattan, 2000
Montesquieu et les passions, PUF, 2001
Le vice en bas de soie, Corti, 2001
À la recherche du libertinage, L'Harmattan, 2005
Beaumarchais dans l'ordre de ses raisons, Nizet, 2008
La plume et l'idée, Le Manuscrit, 2008
Essais d'Anatomo-Pathologie de la critique littéraire, Corti, 2009
La solitude de Montesquieu, Fayard, 2011
Vous avez dit Lumières ?, Le Manuscrit, 2011
Madame de Staël, La femme qui osait penser, avec Gérard Gengembre, Classiques Garnier, 2017
Le sang du récit, Essais sur les passions romanesques du XVII^e au XIX^e siècle, avec Florence Chapiro, Classiques Garnier, 2020
L'énigme du Neveu de Rameau, Réflexions sur l'entendement esthétique savant, Le Manuscrit, 2021
La littérature sous l'œil des sciences, P. Bourdieu, B. Labire, M. Ozouf, à propos du roman, avec G. Gengembre, postface de Ph. Zard, Presses universitaires de Rennes, 2023
Quand Voltaire fabule, à paraître
La plus molle des sciences molles ? à paraître

ISBN 9782304054897

© Éditions Le Manuscrit, juillet 2023

JEAN GOLDZINK

En lisant

Le Neveu de Rameau

Textes littéraires et lecture interne

Esprit des Lettres

Éditions Le Manuscrit
Paris

Sommaire

Présentation	7
1. Titres	11
2. Préambule	13
3. Premier débat	21
4. Entre deux débats	35
5. La guerre générale rebondit	79
6. Feu sur la maison Bertin!	111
7. Musiques	151
8. Que faire après?	175
9. 25 propositions et quelques mystères	195
10. Dernier regard par-dessus l'épaule.....	213
Bibliographie.....	225
Index des noms	229

Présentation

On peut présenter cet ouvrage de deux manières. Si, genoux serrés et mine austère, j'adopte la voie de la modestie, je dirai qu'il s'inscrit dans le sillage d'un livre précédent, *L'Énigme du Neveu de Rameau* (Le Manuscrit, 2021). J'y proposais d'aborder ce texte surinterprété en deux étapes logiquement successives : l'analyse *interne* – à ma connaissance jamais tentée –, puis l'étude habituelle des corrélations *externes* (les œuvres complètes de Diderot, de Rousseau, des matérialistes, la biographie de l'auteur, etc.).

Mais je m'étais limité alors à trois « sondages » dans la critique francophone entre 1950 et 2016 (I, 1-2-3), puis trois « forages » dans le texte (le premier débat entre LUI et MOI, le second, avant une « conversation » avec J. Starobinski sur le personnage du Neveu, II, 1-2-3).

Ici, j'entreprends une description continue des différents segments que je crois possible de découper au fil du texte. Je suis alors en droit d'arpenter l'estrade d'un pas plus sonore,

et d'inverser la proposition première : le livre initial, s'il garde sa préséance chronologique, suit désormais son successeur.

D'évidence, l'idéal eût été d'accomplir ce travail en groupe. J'avais d'ailleurs l'intention d'en proposer le projet à la *Société Diderot*. Mais mon âge très vénérable, et surtout la menace de perdre bientôt la vue, m'ont poussé à l'entreprendre seul, en espérant qu'il sera amélioré par d'autres, s'ils l'estiment heuristiquement fécond.

Le projet repose donc sur quelques postulats corrélés : la lecture interne ; la lecture continue ; la lecture paraphrastique ; la lecture progressive, qui limite les corrélations au seul texte déjà parcouru.

Je ne cherche pas ici à le justifier d'avance. Il me suffit d'invoquer l'impossibilité de ne pas le tenter, une fois l'idée conçue. La seule question en suspens, à mes yeux, est de savoir s'il convient ou pas d'insérer les différents fragments du *Neveu de Rameau* (= *NdR*) avant leur commentaire. J'ai finalement décidé de ne pas alourdir le volume, en renvoyant à l'édition peu chère, richement annotée, de P. Chartier, *Le Neveu de Rameau et autres textes* (Le Livre de Poche, 2002). Elle me fournit toutes les citations.

Un autre allègement consistera à réduire au minimum la comparaison entre les résultats de l'approche interne et les thèmes dominants de la tradition critique. Pourquoi ne pas éliminer ces conflits interprétatifs, me dira-t-on ? Pourquoi ne pas se contenter d'exposer tout uniment mes seuls commentaires, comme semblerait le recommander la logique d'une lecture interne ?

Parce qu'on a beau vouloir revenir au texte, on ne lit jamais seul sur une île. Parce qu'il paraît honnête, voire nécessaire, de se situer et d'informer le lecteur. On peut donc avancer que le projet revient à faire des économies sur le dos de l'érudition,

tout en escomptant, assez bizarrement, des bénéfices à la fois méthodologiques et pédagogiques.¹

Paris, le 19 mars 2022

1 Je remercie Monique Le Roux, Daniel Saadoun et Patrick Thierry pour leurs conseils.

1

Titres

Sans entrer dans le détail, la transmission des manuscrits du *NdR* fait état de deux titres non hiérarchisés : *Satyre seconde*, le seul apparemment choisi par Diderot, et *Le Neveu de Rameau*. On peut s'attarder sur quelques réflexions.

1/ Chaque éditeur du *NdR* ne manque pas de le signaler, Diderot refusa de publier le texte de son vivant, tout en adressant des copies à la postérité. Il nous faudra par conséquent observer si la lecture interne autorise une explication privilégiée de cette ferme mais périlleuse prudence. Et confiance très *philosophique* en l'avenir...

2/ C'est Goethe qui, en publiant pour la première fois le dialogue (1805), dans une version incomplète depuis perdue et sa propre traduction par lui préfacée, établit la primauté d'un des deux titres. La justification semble logique. *Le Neveu de Rameau* est censé mettre en avant le héros, tandis que *Satyre seconde* est non seulement moins frappant – il s'agit d'un genre littéraire –, mais aussi moins clair. Qu'entendre

en effet par *Satyre* – le sens antique (assemblage de morceaux divers) ou moderne (présentation railleuse d'un personnage, d'un groupe, d'une opinion, etc.)? C'est au demeurant pour mettre ce terme à distance, et non par scrupule archéologique vétilleux, que j'en conserve l'ancienne orthographe.

3/ *Le Neveu de Rameau* renvoie donc au personnage *a priori* principal, à un musicien français célèbre, sans que l'historicité du compositeur garantisse, aux yeux de Goethe, celle du neveu, qu'il pensait imaginé par Diderot. *Satyre seconde*, à un genre littéraire très ancien, et à l'auteur de par la numérotation, qui l'inscrit dans une série, ou une suite.

4/ Deux titres à l'ordre indécis ; deux affiliations différentes – un musicien, un écrivain ; deux rapports de parenté, l'un familial, l'autre générique ; deux relations inégales : l'une implique que le neveu n'a pas pu illustrer son propre nom, quand l'autre indique l'exercice d'un effort volontaire, d'un travail remis sur le métier...

5/ Ces pistes suggèrent l'utilité de mentionner les deux titres sur la couverture des éditions. Au demeurant, il paraît a posteriori étrange que Diderot ait pu balancer entre les deux titres...

2

Préambule

Sur un banc

J'entends par préambule les pages qui précèdent le début du dialogue direct (*op. cit.*, p. 41-46). Prises en charge par un narrateur en Je, elles sont placées sous une citation latine (logiquement) empruntée à une *Satire* d'Horace : « Né sous la capricieuse influence de tous les Vertumnes réunis. » (II, 7).

Le texte s'ouvre donc sous le signe des caprices météorologiques incarnés dans le dieu romain Vertumne, et il les met en scène dès la phrase inaugurale : « Qu'il fasse beau, qu'il fasse laid, c'est mon habitude d'aller sur les cinq heures du soir me promener au Palais-Royal. » (p. 41).

Il paraît tentant d'en conclure aussitôt que la citation annonce les fluctuations des deux protagonistes du dialogue à venir. C'est marcher plus vite que la musique. L'incipit narratif déclare tout autre chose – bel et bien le contraire, une *constance* de conduite en dépit des vicissitudes du temps ! Le narrateur

ne serait donc pas « né sous la capricieuse influence... ». Et il insiste : « C'est moi qu'on voit, *toujours* seul, rêvant sur le banc d'Argenson. » (Sauf indication contraire, c'est moi qui souligne.)

Règle immuable, solitude, rêverie, mais aussi délassément après le travail, comme l'indique l'heure du divertissement journalier. Celui-ci consiste en un soliloque fort peu pascalien : politique, amour, goût, philosophie. À la variété des sujets s'ajoute l'abandon total de l'esprit à ses plus hasardeuses associations – un esprit libéré de la contention du labeur quotidien jusqu'au pur « libertinage » mental, en ce Palais-Royal voué aux libertinages sensuels (« Mes pensées, ce sont mes catins. », p. 42). À nous de voir, au fil de la lecture, si cette superbe formule définit ce moment précis de la journée, ou programme le texte en tout ou partie.

Mais les variations du temps mènent parfois au « café de la Régence ». Changement de cadre et de divertissement : l'observation des joueurs d'échecs remplace alors le soliloque intempérant, au risque d'entendre des sottises, car le talent aux échecs ne garantit pas l'« homme d'esprit » (p. 42).

Commence alors le second moment du préambule : « Un après-dîner, [...] regardant beaucoup, parlant peu, et écoutant le moins que je pouvais, je fus abordé par un des plus bizarres personnages de ce pays où Dieu n'en a pas laissé manquer. » (p. 42-43). On semble donc passer d'une habitude délectable (la rêverie sur un banc) à une autre moins réjouissante (le spectacle des échecs), puis à un événement singulier, inopiné, apparemment encore moins souhaité que le précédent – un personnage très *bizarre*.

Sur le banc, nulle écoute ; devant les échiquiers, MOI se bouche les oreilles ; qu'en sera-t-il avec l'intrus ?

Un portrait

Suit le portrait de ce « composé de hauteur et de bassesse, de bon sens et de déraison. [...] Rien ne dissemble plus de lui que lui-même. », etc. (p. 43-45). Que penser de ce premier long morceau, très travaillé ?

1/ À n'en pas douter, il s'agit bien du Neveu de Rameau, même si le narrateur fait mine de laisser échapper cette identité par hasard, à la toute fin du passage, en adroit causeur (p. 45).

2/ C'est dans ce portrait que le narrateur en Je s'adresse nommément au lecteur : « Si vous le rencontrez jamais... » (p. 43) ; « Vous étiez curieux de savoir le nom de l'homme, et vous le savez. » (p. 45).

3/ La variabilité évoquée dans la citation horatienne constitue l'essence du protagoniste, tissé de criantes contradictions morales, existentielles, financières, physiques, vestimentaires et autres.

4/ Le Neveu est à la fois hautement singulier et membre d'un groupe : « [...] un des plus bizarres personnages de ce pays où Dieu n'en a pas laissé manquer. » (p. 43).

5/ Si le portraitiste jubile, il n'en exprime pas moins une forte réserve : « Je n'estime pas ces originaux-là. » (p. 44). Précaution oratoire, ferme conviction ? Il est trop tôt pour répondre.

6/ La réprobation s'étend à un autre groupe social : « D'autres en font leurs connaissances familières, même leurs amis. » (p. 44). Ces « autres » sont-ils appelés à comparaître dans la *Satyre seconde* ?

7/ Contrairement aux deux autres divertissements, les « originaux », déclare le narrateur, « m'arrêtent une fois l'an quand je les rencontre » (p. 44). La précision importe, car elle signifie que la rencontre « après-dîner » ne fut nullement unique, que leur dialogue renvoie à d'autres confrontations, à la même heure au même endroit, autour des mêmes thèmes.

8/ Mais pourquoi accepte-t-il d'engager la conversation?
Nul besoin d'inventer :

« parce que leur caractère tranche avec celui des autres, et qu'ils rompent cette fastidieuse uniformité que notre éducation, nos conventions de société, nos bienséances d'usage ont introduite. S'il en paraît un dans une compagnie [... il]/restitue à chacun une portion de son individualité naturelle. Il secoue, il agite; [...] il fait sortir la vérité; il fait connaître les gens de bien; il démasque les coquins; c'est alors que l'homme de bon sens écoute, et démêle son monde. » (p. 44-45).

Passage fameux, mais indispensable.

A/ Se profilent plusieurs cercles : la société mondaine uniformisée, policée et masquée; les originaux; leurs familiers; les coquins; les gens de bien; l'homme de bon sens.

B/ Il n'est pas dit que l'original proclame la vérité morale, mais qu'il la « fait sortir » – aux yeux attentifs de l'homme de bon sens, c'est-à-dire du philosophe, chargé ici d'éclairer le lecteur. L'original ne devient utile que par la médiation de l'homme de bon sens, à la fois *attentif* et *distant* pour des raisons claires et distinctes. Il en découle que la rencontre de cet original très original oblige le philosophe à faire un partage constant entre propos sensés et assertions déraisonnables. Il devra exercer la faculté de discernement, trier en permanence entre bon grain et ivraie. Telle est donc la tâche annoncée du philosophe : démêler le vrai du faux, bref, *observer et juger un discours par nature composite et confus*, alors que son véritable désir serait d'être seul, ou à défaut pur spectateur.

C/ L'homme de bon sens « écoute et démêle », ce que ne permettraient guère les joueurs d'échecs, et ce que le banc excluait. Les deux interlocuteurs ne sont donc pas mis sur le même plan. L'un est chargé de parler, l'autre de trier. Ce qui distingue MOI de LUI, c'est la capacité qu'il s'alloue de

distinguer les idées, les conduites, les normes, au regard du « bon sens ». Le Neveu est censé mélanger, embrouiller, le philosophe évaluer, éclaircir. Une telle *programmation* est absolument capitale. Elle annonce que MOI s'engage à juger les propositions de LUI; elle implique aussi de recourir à la forme dialogique. Tous ceux qui s'étonnent ou se gaussent du manque d'exposés synthétique du philosophe n'ont tout simplement pas lu le préambule avec assez d'attention. Il faudra par conséquent observer si et comment le philosophe remplit sa très précise promesse.

D/ Il serait donc inexact, et fort dommageable, de ne retenir à propos du philosophe que son abandon inaugural au libertinage des pensées solitaires. Le narrateur travaille jour après jour jusqu'à cinq heures; il se délasse ensuite, de préférence seul, ou devant les échiquiers, ou enfin, bien plus rarement, par la rencontre d'un original, qui exige un *travail de la pensée rationnelle* – et une *Satyre seconde*, qui s'ajoute à un autre essai satyrique sans doute jugé insuffisant.

E/ L'identité du Neveu autorise un développement sur son oncle, qui termine le préambule et laisse libre cours à la veine satirique : « ce musicien [...] qui a tant écrit de visions inintelligibles et de vérités apocalyptiques sur la théorie de la musique » (p. 46). La fonction programmatique de ces lignes agressives est évidente; elle pose la première pierre de l'immense morceau sur la révolution musicale prônée plus loin par le Neveu.

9/ Dans son édition critique de 2013 chez Droz, Marian Hobson semble bien dénier la présence, dans le *NdR*, de toute « synthèse ». Or le préambule me paraît au contraire relever d'une logique synthétique : à preuve les habitudes réglées du narrateur, et surtout le portrait du Neveu. En effet, quoi de plus *synthétique*, à première vue et pour le « bon sens », qu'un portrait? On mesure sans peine les lourdes retombées d'une telle réponse sur l'interprétation globale du *NdR*, que M. Hobson ne dissimule au demeurant pas. Il conviendrait

d'en discuter collectivement, en commençant par préciser ce qu'on entend exactement par « synthèse ». Il nous faudra par conséquent prêter attention, tout au long, aux diverses opérations esthético-conceptuelles du texte, comme la préface de M. Hobson nous y invite.

10/ Il me semble qu'on n'a pas assez réfléchi sur le portrait inaugural. Cette opération esthétique transgresse en effet la logique générique du dialogue d'idées. Elle la transgresse d'autant plus qu'elle ne concerne qu'un des deux acteurs du dialogue sur le point de s'engager. Elle signifie en outre que la présentation de ce personnage hautement individualisé précède l'expression de ses idées. Et donc que ces idées sont aussi à rapporter à une existence singulière. Et donc que le texte s'ouvre, au-delà du seul plan argumentatif, à un possible travail artistique – en rien requis par le genre du dialogue philosophique, mais déjà engagé par la forme-portrait. Sa seule présence annonce que le dialogue s'écartera du moule habituel.

En somme, le portrait indique, par sa présence et son contenu, que : A/LUI est le principal objet du texte; B/ la cible première de la satire; C/ un personnage singulier et contradictoire (hauteur/bassesse; bon sens/déraison); D/ un locuteur débordant; E/ un sujet instable dont l'interlocuteur doit démêler chaque propos. S'engage donc une conversation à la fois duelle et profondément inégale; F/ le portrait achève le mouvement général du préambule, qui éloigne toujours davantage le philosophe de sa dilection préférée : l'abandon solitaire de l'esprit à son libertinage. Or nombre de commentaires (dont celui de J. Starobinski, voir *L'Énigme...*, II, 3) inversent carrément ce mouvement, en rapprochant l'entretien à venir de l'état initial sur le banc d'Argenson.

Il faudrait pour le moins signaler que l'on contredit alors la lettre du texte. Celui-ci marque sans conteste que la nature composite du Neveu exige au contraire une constante

Préambule

vigilance de l'esprit chez l'interlocuteur de bon sens, convié à moins parler qu'écouter et départager. Goethe avait donc raison de souligner, en 1805, combien le *NdR* appelait une extrême attention, réplique après réplique. C'est qu'un traducteur n'échappe pas à la paraphrase! Ni à la lecture suivie.

3

Premier débat

I. Approche linéaire

Après ce long portrait du personnage devenu éponyme, on ne saurait imaginer une entrée plus laconique dans le dialogue qui va occuper toute la suite du *NdR* : « Il m’aborde. Ah, ah, vous voilà, M. le philosophe : et que faites-vous ici parmi ce tas de fainéants ? » (p. 46-47).

On nous annonçait un excentrique, le voilà : incivil, agressif, méprisant. Et paradoxal, puisque c’est le philosophe qui devient l’original, incongru de par son métier dans le temple profane de la paresse.

Le Neveu aborde donc son interlocuteur sur un ton très sarcastique et familier, dépouillé de toute forme de politesse, en feignant d’ignorer la véritable raison de sa présence au café. Retenons qu’il le définit d’emblée comme un « philosophe » professionnel (ce qui n’est pas la définition du mot dans l’*Encyclopédie*), et donc assidu au travail, et par conséquent

doublement déplacé en ce lieu. Quelle virtuosité... Et elle augmenterait encore si la lecture continue et progressive m'autorisait à envisager le développement futur de ces premiers mots. Rappelons aussi que le dialogue a été présenté comme à la fois unique (« Un après-dîner », p. 42) et synthétique (les originaux « m'arrêtent une fois l'an », p. 44).

Ainsi, ricane l'incarnation faite homme des contrastes et contradictions, « M. le philosophe » enfreint sa nature et son métier en entrant dans un café. Avant de répliquer, M. le directeur de l'*Encyclopédie* donne la parole au narrateur, chargé d'expliquer au lecteur le sens d'une expression technique : « Est-ce que vous perdez aussi votre temps à pousser le bois ? C'est ainsi qu'on appelle par mépris jouer aux échecs ou aux dames. » (p. 47).

Désormais baptisé « MOI » en face de « LUI », le philosophe accepte le dialogue : « MOI. — Non ; mais quand je n'ai rien de mieux à faire [rêver seul], je m'amuse à regarder un instant, ceux qui le poussent bien. » — « LUI. — En ce cas, vous vous amusez rarement » [...] — « MOI. — [...] je vois que vous ne faites grâce qu'aux hommes sublimes. » — « LUI. — Oui, aux échecs, aux dames, en poésie, en éloquence, en musique, et autres fadaises comme cela. À quoi bon la médiocrité dans ces genres. » (p. 47).

LUI n'est donc pas seulement *original* par l'excès de ses fluctuations contradictoires, par ses contrastes violents avec la « fastidieuse uniformité » contemporaine (p. 44). C'est aussi l'homme du paradoxe et du mépris ; la bouche cinglante du ricanement. Les idées qu'il émet, chaque phrase qu'il prononce, sont autant de coups portés à la doxa et à son interlocuteur. Tentons d'en suivre la trace au cours de cette confrontation inaugurale si vivement engagée. Nous examinerons ensuite la position de MOI.

1. Dans les arts « et autres fadaises comme cela » (la philosophie, la théologie, l'historiographie, ou seulement la

sculpture, la peinture, la danse, le théâtre, la poésie, le roman, etc. ?), *l'exigence de sublimité exclut les talents médiocres*. Pourquoi? Je ne vois qu'une explication : en raison de la frivolité indépassable de ces activités dédiées au *goût*. Le paradoxe prendrait alors l'allure d'une *traduction athée* du mépris ou dégoût chrétien envers tout ce qui nous distrait du salut éternel. En tout cas, il est assez plaisant d'entendre traiter de « fadaïses » les activités artistiques, quand, privé de prénom propre, on s'appelle le-neveu-de-Rameau, et qu'on s'adresse à un écrivain. La dévalorisation des arts, caractéristique des monothéismes, laisse en creux une interrogation : quelle serait donc l'activité vraiment importante, vraiment sérieuse?

2. À la question de MOI – « Qu'avez-vous fait? » (depuis notre dernière rencontre) –, il répond tout aussi abruptement : « Ce que vous, moi et tous les autres font : du bien, du mal, et rien. Et puis j'ai eu faim, et j'ai mangé [...] ; après avoir mangé, j'ai eu soif, et j'ai bu quelquefois. » (p. 47-48). On obtient donc très vite une première réponse à notre question : le plus important dans la vie humaine est de satisfaire les fonctions animales – manger, boire, chier, pisser, se reposer. Telle chute spectaculaire de la sublimité propre aux frivolités artistiques dans la trivialité des besoins primaires, tel aplatissement des enjeux éthiques, illustrent parfaitement le portrait tracé de LUI. Mais il fait aussi entendre autre chose : un ostentatoire mépris de soi et de la condition humaine, une sorte de désolation absolument non chrétienne. Matérialiste? Cynique à tout le moins, au sens antique : « LUI. – [...] je serais mieux entre Diogène et Phryné » (une courtisane grecque, p. 48). Brutalité, ostentation, provocation, tels sont les premiers traits les plus visibles de ce discours à la fois athéiste et primaire. Mais j'ai sauté par-dessus le début, tout aussi cinglant, de la réplique : « du bien, du mal, et rien. » Elle revient à effacer toute véritable différence entre ces trois

formes d'activité quasi machinales, en tout cas obligées par la nature humaine.

3. Une comparaison du Neveu entre lui et son oncle (ré-) introduit la thématique de la génialité, amorcée à propos des arts. L'oncle – autre paradoxe – illustre parfaitement, selon LUI, l'égoïsme absolu des génies : « Ils ne savent ce que c'est d'être citoyens, pères, mères, frères, parents, amis. » (p. 49). Loin de le déplorer, LUI approuve l'égoïsme absolu, puis condamne la génialité : « Il faut leur ressembler de tout point; mais ne pas désirer que la graine en soit commune. [...] Non, ma foi, il n'en faut point. Ce sont eux qui changent la face du globe; et dans les plus petites choses, la sottise est si commune et si puissante qu'on ne la réforme pas sans charivari. » (p. 49-50).

Remarquons d'abord l'apparition de la première tirade, signe de l'investissement passionnel et idéologique de LUI. C'est aussi la première fois qu'on entre sur le terrain politique et historique (« Si je savais l'histoire... », p. 50). Ainsi, le Neveu refuse catégoriquement toute perspective de réforme : « Si je savais l'histoire, je vous montrerais que le mal est toujours venu ici-bas, par quelque homme de génie. ». La cause du mal sur terre? Ni Dieu, ni le Diable, ni la Nature. Les génies! Les génies, hélas incapables de rester dans leur domaine, les fadaïses. Première tirade, première fluctuation : n'étant pas un génie, pourquoi le Neveu a-t-il si naturellement fait « du bien, du mal et rien »? Il apparaît d'emblée que pour LUI, l'effet l'emporte sur le fond, le fracas immédiat sur la cohérence.

Il s'agit sans conteste d'un moment capital du dialogue. Et d'un paradoxe logique : comment accorder l'universalisation revendiquée de l'égoïsme avec le souci altruiste du bien-être collectif, censément reposer sur l'obéissance passive aux lois existantes? Il n'en demeure pas moins que l'*original* se range haut et fort dans le camp *conservateur*, celui du pouvoir politique, religieux et juridique en place. Soulignons-le : il ne

s'agit pas là d'une interprétation hypothétique, bel et bien d'une constatation textuelle irrécusable. En face de *M. le philosophe*, du directeur de l'*Encyclopédie*, LUI se réclame d'un « ministre du roi de France » résolument hostile aux génies, par nature réformateurs, car partisan de l'idée selon laquelle « rien n'était plus utile au peuple que le mensonge ; rien de plus nuisible que la vérité. » (p. 50). En attaquant les génies et leur quête de vérité, LUI exprime donc l'opinion du pouvoir, ou d'une partie du pouvoir en place.

Qu'est-ce que ce principe met en cause ? La philosophie en général, bien sûr. Mais aussi la Raison. Mais aussi les *Lumières*, qui y perdent toute légitimité. Bien plus, elles deviennent dès lors des ennemies de l'ordre, de la concorde, de la paix civile et du bien-être de la « multitude » (terme spinoziste, mais qui figure aussi chez Hobbes et Rousseau¹). Admirons le tour de force : a/ il faut « laisser aller le monde à sa fantaisie » ; b/ et de fait, « Il va bien » ; c/ « Il va bien, puisque la multitude en est contente. » ! (*ibid.*)

Ce que ce beau raisonnement escamote, ce sont toutes les autres raisons possibles de la soumission populaire : l'habitude, les préjugés, l'ignorance, l'éducation, la crainte, le respect, la loyauté, l'imitation, la religion, etc. Il implique aussi, tacitement, que le peuple n'a aucun droit.

1 Comment expliquer l'emploi d'un tel mot ? Soit LUI serait moins ignorant qu'il le prétend ; soit il l'a entendu dans un café ou un dîner ; soit l'instance auctoriale s'adresse dans son dos au lecteur ; soit enfin MOI joue un double jeu, en narrateur malicieux. Je rappelle que mon postulat méthodologique exclut de mobiliser autour du mot « multitude » tous les commentaires qu'il appelle en histoire des idées. LUI, par exemple, semble employer *multitude* et *peuple* comme des synonymes, ce que récuse *Du Contrat social* de Rousseau, paru en 1762, au moment même où Diderot met en chantier le *NdR*. Cela implique aussi, tacitement, que le peuple n'a aucun droit politique, naturel ou contractuel, qui ferait des citoyens, et donc une nation au sens moderne du mot (voir Pascal Ory, *Qu'est-ce qu'une nation ?*, Gallimard, 2020, p. 110 et suiv.). De par le dispositif dialogique du *NdR*, c'est à MOI de lever le lièvre ou de passer. S'il décide de se taire, nul lecteur n'est coupable de ne rien voir, sauf s'il affiche l'ambition contraire, en mêlant par exemple corrélations internes et externes.

Inversement, affirme LUI, toute tentative de réforme dictée par la raison doit fatalement échouer, car, butant sur la puissante « sottise... commune », elle est par nature incapable de tout rénover. Il en résulte « un habit d'Arlequin », et de là un grand mal pour un petit bien. En somme, mieux vaut rien qu'un peu, car l'apparente différence de quantité change en fait la nature des choses (sa qualité, dira Engels) : charivari *vs* contentement ; bon sens partagé *vs* sottise commune.

On versera cet argument au fonds toujours actuel de la rhétorique antirévolutionnaire – sauf quand la révolution ébranle un État jugé inamical. Là, les mêmes médias qui dénoncent sans fin désordres et insécurités hexagonales se mettent à sangloter sur l'irrésistible besoin d'une révolte démocratique, ou d'une guerre d'ingérence humanitaire... Qu'on me pardonne cette embardée.

4/ À en rester là, ma paraphrase tomberait à coup sûr dans la trahison. Il faut en effet souligner un point vraiment crucial pour la compréhension du personnage et du *NdR*. De quoi s'agit-il ? De la question du comique, déjà engagée dans le portrait savoureux de LUI, entre débînes hâves et replets triomphes. Ici, le comique n'émane pas du regard de l'instance narrative, il est sourd du propre discours de LUI. Le porte-parole véhément des Anti-Lumières est en effet soumis à une dégradation comique qui me paraît irrécusable. L'instance auctoriale s'amuserait-elle à un pastiche étincelant de la *tirade du tabac* dans le *Dom Juan* de Molière ? Je résiste mal à la tentation de le croire.

Quoi qu'il en soit, la véhémence du locuteur, dans le ton et sur le fond, n'interdit en rien les effets comiques : « tellement quellement », pastiche du « moine de Rabelais » ; « Si je savais l'histoire, je vous montrerais [...]. Mais je ne sais pas l'histoire, parce que je ne sais rien. » ; « ... un ministre [...] nous démontra clair comme un et un font deux, que [...].

Je ne me rappelle pas bien ses preuves; mais il s'ensuivait évidemment que les gens de génie sont détestables » (p. 50).

Mais pourquoi serait-il crucial de ne pas manquer de tels effets? Parce qu'ils réfrènt l'envie, répandue, de prétendre trop vite identifier les idées du Neveu à des mises en péril, par Diderot, de ses convictions et des idéaux des Lumières. Or, peut-on sérieusement croire que la tirade de LUI soit pour le philosophe et ses confrères éclairés, une épreuve inouïe de l'altérité radicale? Un conflit sidérant entre le cerveau gauche et droit de l'auteur?

Boileau, lui aussi lecteur d'Horace, nous enjoint d'appeler un chat un chat. Suivons ce bon conseil. Rien, jusqu'ici, ne justifie la thèse critique selon laquelle Diderot concentre ses coups les plus percutants sur MOI, son double malmené dans le *NdR*, écrit à cet effet. Depuis le début, l'ironie se déverse au contraire sur LUI (portrait, tirade). Telle constatation initiale ne saurait certes détruire une thèse qui domine la critique depuis 1950, date de la fameuse première édition critique de Jean Fabre. Mais elle nous oblige à l'éprouver tout au long du texte. Il en ira de même pour la proposition plus modérée de Stéphane Pujol, d'une distribution égale, au moins en intensité, de l'ironie sur les deux personnages (*Le Philosophe et l'original*, PURH, 2016).

5/ Attaqué avec une telle violence par un tel flot de paroles, comment MOI va-t-il réagir? Avec une économe bonhomie : « MOI. – Cependant, ces personnages-là, si ennemis du génie, prétendent tous en avoir. » (p. 51). Antique procédé : on discrédite le message à travers le(s) messenger(s). S'engagent de courtes répliques, qui débouchent sur la première tirade de MOI (p. 51-52) et d'autres réponses (p. 52-58).

Le temps est venu de synthétiser les deux argumentations sur la génialité, malheur ou honneur du genre humain.

II. *Pro et contra*²

1/ Qu'a dit LUI au cours de ce riche premier débat?

A/ Un génie tel que l'oncle Rameau *fait sortir* un fait primordial : la nature humaine est égocentrique.

B/ Tel fait constitue une norme universelle des conduites – autrement dit une vérité première, issue de la nature des choses.

C/ Les arts, ces « fadaïses », excluent toute médiocrité, au seul profit de la génialité. (Remarquons que LUI laisse dans l'ombre, et sans que MOI le relève, la contrepartie obligée d'une telle assertion : la politique, qui selon LUI ne semble pas relever des fadaïses – le *ministre du roi de France* en témoigne –, se doit d'exclure la génialité, au seul profit des médiocres ! J'en infère l'existence possible d'un *sous-texte* à ne pas perdre de vue).

D/ En revanche, l'ordre social, le bien-être du « peuple », exigent l'exclusion des génies, car leur obsession congénitale de la « vérité » débouche sur un maximum de « mal », faute de pouvoir tout réformer d'un coup, ce que la résistance de la sottise collective interdit. En somme, le bonheur du peuple est protégé par sa bêtise ; et la médiocrité rassurante des ministres...

E/ Le légitime car naturel égoïsme des génies est tenu de s'égarer, en raison de son énormité. De même qu'ils troublent la paix civile, répandent le mal, ils sacrifient absurdement leurs plaisirs et ceux de leurs « entours » au profit d'inconnus et de l'avenir, tels Racine, ou Socrate, ou l'oncle Rameau.

F/ Le vrai bonheur ici-bas tient au contraire dans la consommation maximale de jouissances matérielles chères (vins et mets fins, belles femmes, etc.), ce que la culture des arts, fût-elle géniale, interdit. L'égoïsme du génie se perd dans

2 Je reprends dans ce qui suit, avec quelques retouches et ajouts, un passage de l'article publié dans *RHLF*, n° 2, 2022 (section *Notes et documents*).

le futur, se disperse dans la foule anonyme de ses admirateurs à venir; l'égoïste raisonnable, lui, ne pense qu'à soi au sein de sa seule existence présente.

G/ L'argent prime donc sur l'art; le présent sur le futur; l'individu sur le genre humain; le mensonge sur la vérité; le commerçant sur le génie; la sensualité sur la spiritualité, la conservation sur la réforme.

H/ Cependant, si le Neveu hait les génies à l'égal de bien d'autres, il voudrait farouchement, comme eux tous, être « un autre », c'est-à-dire un... génie.

I/ LUI se distingue des autres ennemis des génies en ce qu'il avoue en toute franchise et sa haine et cette contradiction intime.

2/ Que répond MOI?

A/ Il n'y a pas de génie sans un entourage de médiocres; le génie *sort* de la foule des minces talents, comme l'« original », disait-il plus haut, de « la fastidieuse uniformité » ambiante.

B/ Méchanceté et génialité ne s'impliquent pas de toute nécessité. (LUI généralise donc indûment ce qu'il note chez son oncle – l'absence de tout sentiment civique, parental, amical, etc. Le goût du paradoxe à tout va l'oblige aux généralisations sommaires).

C/ Il y a une jouissance universalisable et intemporelle du plaisir esthétique (par exemple les « larmes » que fait partout et pour toujours verser Racine).

D/ L'utilité de la vérité et du mensonge, de la génialité comme des lois conventionnelles « bizarres » et des lois naturelles « absolues », se mesure à des échelles temporelles différentes, et non selon une catégorisation unilatérale et immuable, pensée sous le signe de l'immédiateté et d'existences individuelles isolées. À preuve Socrate, condamné puis justifié à jamais. Penser le temps sous la seule catégorie du présent, est-ce penser?

E/ Rien n'assure que le bien du genre humain soit frappé d'irréalité par l'invocation des plaisirs sensuels instantanés; la durée et l'espace, l'espèce humaine, les normes solides du vrai et du bon, les réformes éclairées, ça existe et ça compte. Le mensonge, parfois efficace à court terme, devient toujours nocif à la longue.

F/ Le bonheur suppose un choix et une constance qui font défaut au Neveu, affligé tour à tour d'une chose et de son contraire, au lieu d'accepter la « nécessité ». Or la nécessité fait du Neveu un médiocre, sans assurer la génialité, par lui supposée, de son oncle très momentanément célèbre (jugement démenti par la... postérité!).

En définitive, MOI reproche à LUI de *penser court et par oppositions brutes*, les yeux fixés sur l'instant présent et une existence individuelle; sur les plaisirs corporels procurés par le luxe; sur une nature humaine mutilée, coupée de l'humanité en sa longue durée, de ses multiples potentialités. C'est un fait, le Neveu, loin d'y trouver le bonheur visé, saute d'affliction en affliction, comme il l'avoue crûment en désirant « être un autre ». MOI révoque une conception éminemment réductrice de la vocation humaine, strictement limitée à l'existence individuelle close par la mort, aux seuls désirs d'un corps périssable, au présent de la sensation. LUI parle au nom d'un matérialisme étriqué, rabougri sous ses airs affranchis. Il ne s'agit pas de combattre et mépriser, comme le christianisme, les désirs d'ici-bas, mais de les multiplier : désir de la vérité, des lois bonnes, d'exploits esthétiques ou moraux immortels.

II. Conclusions intermédiaires

Il semble bien – ce sera à vérifier – que se dessinent ici deux *conceptions différentes du matérialisme*. C'est une première conclusion intermédiaire.

La seconde, c'est qu'il n'y a là rien d'*indécidable*, pas plus qu'une mise à l'épreuve inouïe du Philosophe, clair vainqueur du très fort débat inaugural. Tout lecteur « de bon sens » devrait en convenir, sauf démonstration du contraire, qu'on attend.

La troisième concerne une notion qui hante le discours critique depuis 70 ans, car posée en 1950 par la préface de J. Fabre. Il s'agit du terme « jeu ». S'applique-t-il au débat qu'on vient de paraphraser? Sauf à le vider de tout sens, à l'assimiler à la vitalité, la vigueur, la verve, etc., je ne vois pas comment. Autre fil à suivre. Car se pose désormais une question inédite : à quel moment du *NdR* l'emploi du mot « jeu » s'impose-t-il?

La quatrième note que la thématique de l'égoïsme échappe à la distinction théologique entre *amour de soi*, déclaré légitime, et *amour-propre*, funeste enfant du péché originel. Il serait par conséquent impropre de parler d'une laïcisation matérialiste de concepts chrétiens. À discuter...

La cinquième se doit de proposer quelques remarques, nullement techniques, sur les deux styles en présence. MOI s'exprime en philosophe à la fois posé et enjoué, disposé à converser, mais avec la réserve dédaigneuse qu'il a d'emblée, dans le préambule, déclaré éprouver à l'égard des bizarres *originaux*. L'étourderie fatale serait de confondre cette égalité de ton avec une platitude des idées, comme y invite la thèse du dialogisme intradiderotien. MOI a en effet été accablé de sarcasmes : falot, infatué, engraisé, conventionnel, propagateur pontifiant, embourgeoisé, de purs clichés, etc. L'auteur se mettrait ainsi à distance ironique et salutaire de sa réussite sociale, de son personnage officiel. Outre qu'il s'agit là d'impressions confortant une thèse générale à mes yeux non démontrée, il importe de changer de terrain.

Le visible retrait stylistique du Philosophe n'est pas seulement conforme à sa profession, à son statut social, à la réserve qu'il observe continûment au café de la Régence;

c'est aussi et d'abord une *loi esthétique* centrale du *NdR*. Plus LUI fait éclater sa faconde, et moins MOI est en droit de le suivre sur ce terrain, sauf à saboter le travail ; à confondre le génie avec le médiocre talent. Il faut décrire et comprendre avant de juger et mépriser. Du moins en présence du génie.

LUI se doit donc d'accaparer et la parole et la verve dont il tire sa subsistance chaotique. Ce désordre imprègne son style dès le débat inaugural : on l'a vu, l'archaïsme rabelaisien côtoie le concept spinoziste, le proverbe l'agression *ad hominem* (l'oncle, la Clairon), la franchise impudique (« je ne sais rien ») l'universalisation hardiment catégorique (« les gens de génie sont détestables »), etc. Ce qu'il dénonce chez les génies réformateurs caractérise son style – « un habit d'Arlequin. » Son portrait a tout annoncé : « C'est un composé de hauteur et de bassesse, de bon sens et de déraison. » (p. 43). Mais l'annoncer est une chose, le faire entendre une autre.

C'est d'abord par cette hétérogénéité, ce « composé » des deux styles et des deux personnages – « le style, c'est l'homme », dira Buffon – que le *NdR* se distingue des nombreux autres dialogues d'idées qui l'ont précédé depuis l'Antiquité. L'œuvre défie l'unité de ton comme les bienséances. Le choix d'un original assure l'originalité du texte, son « individualité » exceptionnelle, et au fond inégalée, comme le préambule et le premier débat suffisent à l'établir d'ores et déjà.

Certes, MOI appartient bien à un groupe, les philosophes (des Lumières), et LUI à deux – les originaux et les parasites. Mais ils ne s'y fondent pas comme des représentants patentés d'écoles philosophiques ou théologiques (dialogues conceptuels canoniques), ou comme des membres policés de la bonne société (modernes dialogues mondains). LUI est unique, et ni Voltaire, ni Condillac, ni d'Alembert, ne sauraient se substituer à MOI, épouser ses habitudes, ses dilections et aversions, sa manière de converser, entre dédain, amusement et curiosité, avec un tel interlocuteur.

Une autre particularité, peut-être moins visible, contribue à cette réussite sans précédent dans un genre pourtant si ancien : la narration de la confrontation, très précisément motivée par le préambule, est remise à un des deux acteurs du dialogue, qui en devient du coup la conscience centralisatrice. Cela n'assure en rien sa victoire, mais accentue la singularité de l'œuvre, et exclut tout rapprochement avec le théâtre d'Ancien Régime. Non, le premier débat n'a rien à voir avec un dialogue dramaturgique ou romanesque ! Tels croisements génériques relèvent de jongleries spécieuses, dont l'intérêt heuristique ne saute pas aux yeux. Si l'on vise à se distinguer dans l'étude du *NdR*, mieux vaut réfréner son imagination, au profit de l'entendement esthétique.

Entre deux débats

Au terme d'un portrait et d'un débat, que savons-nous de LUI? Que son corps, son âme, sa vie tout entière, et même sa langue, sont soumis à d'impressionnantes fluctuations. Mais il serait inexact de ne retenir que cette illustration de l'influence du dieu latin Vertumne. Il apparaît en effet que le Neveu a des idées très déterminées, et qu'il les défend avec une conviction aussi forte que ses « terribles poumons » (p. 43).

Il nie l'existence de lois différentes des lois dites positives, ou conventionnelles – des lois supérieures aux législations existantes, définies par MOI comme « d'une équité, d'une généralité absolues » (p. 52). Il s'agit forcément du *droit naturel* moderne – interdit d'enseignement dans toutes les universités catholiques d'alors, après son introduction en Suède dans la seconde moitié du XVII^e siècle.

Ce refus implique que les seules réformes légitimes émanent des autorités¹, et non pas d'un libre examen de la Raison (= les « génies », « la vérité ») sur la validité intrinsèque des lois établies, aussi « bizarres » soient-elles (car souvent dictées, dit MOI, par « l'aveuglement ou la nécessité des circonstances », p. 52). Tel rejet coupe à sa racine l'idée même de *Lumières*. Refuser de l'admettre revient à vider dès l'entrée le *NdR* de sa substance.

D'où viennent ces affirmations conservatrices, frontalement hostiles aux *philosophes*? Le texte le suggère en toute clarté : non pas des lectures de LUI (« je ne sais rien »), bel et bien des milieux proches du pouvoir, où il les a entendues (« J'étais un jour à la table d'un ministre du roi de France », p. 50). Aux deux groupes déjà évoqués plus haut (les originaux et les parasites), il faut donc ajouter les cercles traditionalistes, où s'alimentent les Anti-Lumières (« LUI. — C'est apparemment de la philosophie; je vous préviens que je ne m'en mêle pas. », p. 57).

Ce refus catégorique mérite l'attention revendiquée par MOI au sujet de LUI, dans son portrait. Il apparaît que LUI n'entreprend pas vraiment de discuter telle ou telle idée précise de la philosophie; il ne la subordonne pas à la théologie, à une métaphysique, à une théorie de l'Histoire. Ce qu'il lui oppose, c'est la *réalité* des lois, mœurs, normes établies ici et maintenant. Il nie par conséquent, *par principe*, la légitimité d'une rationalité critique extérieure au fonctionnement social existant. L'adaptation au monde tel qu'il est devient la seule règle de conduite raisonnable; chacun doit faire « comme les autres » (expression récurrente), et l'adresse individuelle départagera gagnants et perdants.

De ces constatations semble découler une prescription méthodologique. Si l'on estime utile de reprendre l'examen du *NdR* (et pour une fois, enfin, en groupe), pourquoi ne pas

1 Soit, en France, le roi et les parlements.

se concentrer, afin d'en évaluer l'efficace, sur le préambule et le premier débat ?

Il faut savoir terminer un débat

Mais pour parler d'un premier débat, encore faut-il qu'il se termine. Comment le texte peut-il le marquer ? Apparemment, par un blanc typographique, une parenthèse, et le retour à la narration :

« LUI. — Ce n'est rien. Ce sont des moments [de "douleur" devant sa médiocrité artistique, de jalousie devant le génie de son oncle] qui passent.

(Puis il se remettait à chanter l'ouverture des *Indes galantes*, et l'air *Profonds abymes*; et il ajoutait :)

Le quelque chose qui est là et qui me parle, me dit : Rameau, tu voudrais bien avoir fait ces deux morceaux-là; » (p. 58).

Cependant, on s'aperçoit aussitôt que la douleur d'être « médiocre »; l'envie (« Je suis envieux »); la jalousie (« J'étais donc jaloux de mon oncle »); le désir lancinant d'« être un autre » (y compris son... oncle!) en dépit de tous les raisonnements apaisants, tout cela précède en fait la coupure (p. 56-57). Le premier débat comprend donc deux mouvements : le vif affrontement à propos des génies, des lois, des réformes, des plaisirs, de la vérité et du mensonge, des arts et de l'argent, du présent et de l'avenir, de la nécessité des choses (p. 49-57); puis, après l'agressivité idéologique, l'aveu impudique et troublant d'une invincible incomplétude de l'âme (p. 57-58), qui donne naissance à la première pantomime, celle d'un Neveu en compositeur nageant dans la célébrité (p. 58-60).

Il me semble que ce second mouvement suscite une question : que devient ici l'antagonisme précédent ? La

littérature critique nous propose un de ses thèmes récurrents. Depuis le début, nous dit-on, s'opposent à travers LUI et MOI les *besoins physiologiques* vitaux (dormir, manger, boire, baiser, parler, se vêtir, acheter), et les *principes abstraits* (pour ne pas dire idéalistes) propres au Philosophe coscu. On disposerait à travers ce couple d'un fil reliant les deux moments – le réalisme conservateur et la crise de l'âme.

Malgré sa séduction et sa répétition, je ne puis adhérer à cette interprétation. Car nous l'avons constaté : 1/LUI ne cesse d'énoncer des *principes généraux*, sur *les génies, la vérité, les vrais plaisirs, le bonheur, la philosophie*; 2/ MOI tente de les englober dans des considérations plus larges, moins unilatérales. Il faut donc nous tourner vers la paraphrase résolument locale.

MOI et le mal à l'âme

Que conseille un bon philosophe à qui souffre de stérilité artistique et pousse l'impudeur ou l'impudence jusqu'à s'en plaindre auprès de la nature ? (« LUI. — Mais si la nature était aussi puissante que sage, pourquoi [...] », pourquoi n'a-t-elle pas mieux fait ? [p. 56]. Réponse : « MOI. — Mais ne voyez-vous pas qu'avec un pareil raisonnement vous renversez l'ordre général, et que si tout ici-bas était excellent, il n'y aurait rien d'excellent. » [p. 56]). Imparable, mais la logique n'a jamais guéri le sentiment d'infériorité et d'échec. LUI n'en approuve pas moins (« Vous avez raison. [...] foin du plus parfait des mondes, si je n'en suis pas. », ce qui paraît une libre traduction [p. 56]).

MOI s'estime tenu de commenter : « Il n'y a personne qui ne pense comme vous, et qui ne fasse le procès à l'ordre qui est ; sans s'apercevoir qu'il renonce à sa propre existence. » — « LUI. — Il est vrai. » MOI enfonce le clou : « Acceptons donc les choses comme elles sont. [...] et laissons là tout ce que nous ne connaissons pas assez pour le louer ou le blâmer ;

et qui n'est peut-être ni bien ni mal ; s'il est nécessaire, comme beaucoup d'honnêtes gens l'imaginent. » (p. 56-57).

Ces « honnêtes gens » ont beau être matérialistes et athées, et frottés au rude savon stoïcien, LUI décroche carrément : « Je n'entends pas grand-chose à tout ce que vous me débitez là. [...] Tout ce que je sais, c'est que je voudrais bien être un autre, au hasard d'être un homme de génie, un grand homme. » (p. 57). Autre aveu : leur louange le « fait secrètement enrager », quand une malignité sur « leur vie privée » lui donne du « plaisir. Cela nous rapproche. » Les considérations cosmiques du Philosophe n'ont pas l'heur de consoler le catéchumène récalcitrant, qui se permet d'insister : « J'ai donc été, je suis médiocre et fâché. » (p. 57). Si médiocre et si fâché qu'il n'aurait pas hésité, s'il avait pu voler quelques partitions à la mort de l'oncle, « à rester moi, et à être lui. » (p. 58) Mais ce vol aurait-il permis à LUI de se sentir « lui », et donc moins médiocre, et donc moins fâché ? Je doute que la considération de la nécessité rassérène une âme tourmentée, et privée de nos modernes pilules. Contentons-nous de remarquer qu'à la multiplication antérieure des contre-généralités, LUI fait succéder la seule invocation de son individualité souffrante.

Cependant, prenons-y garde. L'assertion de MOI – « cela n'en vaut pas trop la peine » – nous concerne toujours ; c'est ce que nous serinent tous les experts convoqués sur nos écrans à propos de la mondialisation libre-échangiste, des retraites, du droit du travail, du chômage, du droit électoral, de la présidentialisation, de la pauvreté, etc. Parler de la misère ou du travail précaire, ce n'est pas le vivre comme un destin sans fin. Le gilet jaune crie, hurle ; l'expert tempère, chiffre, compare, puis part en vacances...

Ce qui fait le bon philosophe, on le sait, c'est le sang-froid : « MOI. — S'il n'y a que cela qui vous chagrine, cela n'en vaut pas trop la peine. » — « LUI. — Ce n'est rien. Ce sont des moments qui passent. » (p. 58). Plutôt qu'à la

consolation philosophique trop impassible, LUI fait appel à Vertumne, plus proche de son vécu quotidien.

Tout cela est excellent, car drôle et poignant. Pour la première fois depuis le début, l'irisation comique touche aussi M. le Philosophe. Passions fortes et douleurs franches se brisent sur le rocher métaphysique et l'impassible balance où le sage pèse les humaines actions et réactions. Que manque-t-il à MOI? Tout bonnement l'expérience journalière de la médiocrité, de la stérilité, de l'échec aux trousseaux de l'échec, sans nul espoir d'une rémission. MOI a raison, « cela n'en vaut pas trop la peine »; mais le cœur du lecteur, s'il a quelque sensibilité et conscience de soi, est tenu de compatir. Car nous sommes tous des médiocres, à quelques « grands hommes » près, qui ne fréquentent guère nos colloques.

Bref, ce qui met ici à distance la glaciale assurance de MOI, ce ne sont pas, comme la tradition critique l'affirme avec non moins de certitude, les obus idéologiques au gaz moutarde du Neveu. Bel et bien, tout au contraire, ses intimes vilénies, ses failles trop humaines, ses dérisoires revanches imaginaires, et ses confessions trop franches pour convenir aux « honnêtes gens ». Après les grandes idées générales qui engagent le sort des sociétés, une plongée dans nos minuscules, nos risibles, nos aigres passions tristes.

Comme un certain « frère ennemi » de l'auteur, LUI entend se mettre à nu, jusqu'à l'impudeur, jusqu'au ridicule. MOI-Diderot juge de Rousseau travesti? Impossible de le savoir. Et difficile de ne pas y songer. En tout cas, c'est du grand art. Et c'est ça aussi, le rôle du génie. Car là, et c'est la première fois, LUI ne parle plus au nom d'un groupe; il nous démasque tous – y compris sans doute les génies.

Cependant, le lecteur actuel de ces pages doit lui aussi se regarder en face. Ne commettrait-il pas le péché d'anachronisme en parlant d'une « glaciale assurance » de MOI? De Rousseau à nos jours, la fureur de se dévoiler jusqu'aux tréfonds est devenue si familière, si recommandable,

qu'elle risque de nous brouiller la vue. Il est fort possible, voire probable, que le jugement de MOI qui me paraît spontanément sec et froid (votre chagrin « n'en vaut pas trop la peine ») exprime l'opinion raisonnable de l'*honnête homme* d'alors, et donc des *philosophes*.

Après tout, pourquoi un athée des Lumières (et d'aujourd'hui) devrait-il éprouver une intense empathie pour un exercice passé de la sacristie au trottoir, du contrôle clérical des esprits au devoir public rétribué de « transparence », sous caution d'une « laïcisation » généralisée des normes catholiques ?

Quoi qu'il en soit, les souffrances matérielles (« mon grenier [...] mon grabat ») ; physiques (« j'ai la poitrine étroite et la respiration gênée ») ; morales (les acides affects), ne font en rien un Werther. LUI reste incurablement comique. Ses rêves mimés sont trop concrets (« bon équipement », jolis seins, « bons vins », « bon lit », « bonne maison », « cent » flatteurs, le sommeil aisé, la poitrine dilatée, un beau ronflement de « grand homme », un réveil sonore de « financier », p. 58-60). Ce supposé réaliste souvent doté, par des commentateurs, de la capacité de transpercer (par exemple au nom des besoins vitaux) le Philosophe perché sur ses principes désincarnés, n'a aucun doute : « Moi, pauvre hère », je ne dors pas du même sommeil que le financier. Moi, devenu glorieux et riche, je « nage dans la joie » (*ibid.*).

Que pense MOI de cette opinion qui inverse la morale de La Fontaine dans *Le Savetier et le financier* ? (Celle-ci perdure dans les lamentations des rubriques économiques sur les attaques contre les salaires des Financiers et PDG, pourtant à la stricte hauteur de leurs incessants soucis). C'est difficile à dire : « MOI. — Vous croyez donc que l'homme heureux a son sommeil ? » — « LUI. — Si je le crois ! » (p. 60).

Ce serait donc plutôt la certitude de la conviction, son absolutisation catégorique, qui serait visée, selon la méthode déjà employée au début de leur dialogue. Pour le Neveu,

génie = gloire = luxe = louanges, donc entier bonheur, donc parfait sommeil. Il n'est nullement démontré que MOI nie ici toute relation entre le corps, les affects et le mode de vie. Je dis bien : MOI, et non Denis Diderot, paisiblement allongé sur ses Œuvres complètes. Il serait irréfléchi d'aller le réveiller avant l'heure, pour rapporter son avis ensommeillé. Chaque chose en son temps.

Éloge de LUI par LUI

On peut d'autant moins trancher que l'entretien bifurque. LUI annonce en effet qu'il y a bien plus grave que ces troubles du sommeil. « MOI. — Qu'est-ce donc ? » (p. 60). Après « un profond soupir [...] et ses deux mains à son front », LUI commence ainsi la terrible histoire :

« LUI. — Vous savez que je suis un ignorant, un sot, un fou, un impertinent, un paresseux, ce que nos Bourguignons appellent un fieffé truand, un escroc, un gourmand... »

« MOI. — Quel panégyrique ! »

« LUI. — Il est vrai de tout point. Il n'y en a pas un mot à rabattre. Point de contestation là-dessus, s'il vous plaît. Personne ne me connaît mieux que moi ; et je ne vous dis pas tout. »

« MOI. — Je ne veux point vous fâcher ; et je conviendrai de tout. » (p. 61)

On s'épargnera les compliments à l'artiste avant de poursuivre.

1/ « LUI. – Eh bien [...] doué, à un rare degré, de toutes ces qualités », « des gens m'avaient pris en gré » pour vivre avec eux. Ingénuité ou humour ?

MOI s'étonne : « Cela est singulier. Jusqu'à présent, j'avais cru qu'ou on se les cachait à soi-même, ou qu'on se les

pardonnait, et qu'on les méprisait dans les autres. » Le lecteur est libre ; il peut prendre la surprise à la lettre ; suspecter sa sincérité (LUI a déjà fait d'autres aveux incongrus) ; attribuer la réplique à l'art du dialogue, etc.

Le Neveu saisit la perche et entame une tirade : « LUI. — Se les cacher, est-ce qu'on le peut ? Soyez sûr que, quand Palissot [...] revient sur lui-même, il se dit bien d'autres choses. [...] Les mépriser dans les autres ! Mes gens étaient plus équitables [...]. J'étais comme un coq en pâte. On me fêtait. [...] J'ai tout perdu ! J'ai tout perdu [...] » (p. 60-61).

« MOI. — De quoi s'agissait-il donc ? »

« LUI. — C'est une sottise incomparable, incompréhensible, irrémissible. »

« MOI. — Quelle sottise encore ? »

Nouvelle tirade non moins comique :

« LUI. — Rameau, Rameau, vous avait-on pris pour cela ! La sottise d'avoir eu un peu de goût, un peu d'esprit, un peu de raison. [...] » (p. 62).

Si tout rapprochement général avec le genre dramatique paraît étourdi (la justification m'échappe, le bénéfice aussi), ces répliques passent sans conteste directement sur scène, avec un succès assuré. Mais deux pages endiablées ne font pas une comédie canonique, et elles contiennent des traits satiriques alors interdits au théâtre.

Il faut en effet, pour saisir exactement le projet et le destin du *NdR*, distinguer deux sortes de satire. Le contrôle monarchique sur le théâtre d'Ancien Régime avait conduit à en expulser la satire personnalisée, au profit de la satire générale (mœurs, caractères, personnages fictionnels). Or le

NdR, dès ce premier tiers du texte, commence à multiplier les attaques contre des intellectuels hostiles aux « philosophes ». MOI loue « l'ingénuité de l'abbé Trublet, la droiture de l'abbé d'Olivet » (p. 55); LUI s'enchanté à l'idée que « cent faquins [... l'encensent] tous les jours; [...] il voyait Palissot, Poincette, les Fréron père et fils, La Porte; [...] leur souriait, les dédaignait, les méprisait, les chassait, les rappelait », etc. (p. 59-60).

Impossibles sur scène, ces ruades, à elles seules, bloquent la publication du *NdR* en France. Mais pourquoi pas à l'étranger? Parce qu'une telle édition, même anonyme, en laissant reconnaître Diderot sous MOI, mettrait en danger sa situation (époux, père, directeur de l'*Encyclopédie*...). Les thèmes philosophiques qu'on a rencontrés jusqu'ici étaient bien moins dangereux pour la tranquillité de l'auteur que les railleries virulentes contre des personnalités vivantes – dont le... Neveu!

En somme, le projet même du *NdR* impliquait dès le départ une publication posthume, sauf à transformer le programme, à remplacer MOI et LUI par des lettres ou des noms fictifs, effacer l'extraordinaire effet de réel, etc. Dès lors, la longue confrontation initiale sur les génies, l'avenir et le présent concerne aussi, implicitement, la destinée même du *NdR*. Ce n'est pas seulement comme partisan des Lumières que MOI valorise le futur. Ce pari philosophique sur la postérité emporte avec lui les immortels plaisirs de ses lecteurs à venir, à travers siècles et nations. La position du Neveu réduit à néant l'idée même d'entreprendre le *NdR*, et donc sa propre... survie (« MOI. — Il n'y a personne qui ne pense comme vous, et qui ne fasse le procès à l'ordre qui est; sans s'apercevoir qu'il renonce à sa propre existence. » [p. 56, je soul.])

Est-ce tout? Pas tout à fait, peut-être. Car enfin, Diderot, en livrant son manuscrit aux aléas d'une publication posthume, a bien choisi de privilégier le présent, comme le recommande brutalement LUI!

Qui en conclurait aussitôt qu'à mon tour, je succombe malgré moi aux séductions de l'hypothèse « dialogiste », procéderait comme LUI – par l'assertion sommaire. Pourquoi? Parce qu'on peut ruser avec les lois « bizarres », en attendant que toute société obtienne un jour les « lois bonnes » auxquelles elle a droit. Comment? Eh bien, en multipliant les copies, en misant sur la piété filiale, l'amitié philosophique, le soutien d'une tsarine éclairée, le « hasard » nécessaire qui dépose une copie complète sur un quai de Seine cent ans plus tard...

J'y succombe d'autant moins, à mon sens, que la poursuite de la paraphrase attentive pourrait bien nous éclairer. Le lecteur, donc, s'amuse d'une énigme comiquement différée : que s'est-il passé, quel fatal impair LUI a-t-il commis pour se retrouver, une fois de plus, sur la « paille » ou un « grabat »? Sa tirade (p. 62-63) se garde évidemment d'éventer la chose, elle y perdrait sa fonction.

Sans attendre davantage, MOI fait parler le réconfort du bon sens : « MOI. — Mais n'y aurait-il pas moyen de se rapatrier? [...] À votre place, j'irais retrouver mes gens. Vous leur êtes plus nécessaire que vous ne croyez. » (p. 63).

De la paraphrase

Il faut s'arrêter un instant sur cette réplique apparemment tout anodine. Elle marque en effet, comme les suivantes, que MOI ne conseille en rien à LUI de profiter du tout récent désastre pour se réformer enfin! Donc, il ne se conduit pas comme le double philosophique d'un directeur de conscience. Donc, il ne tombe pas là sous le coup des disqualifications méprisantes que la critique a l'habitude de lui décerner, en tant que fade et docile perroquet des poncifs des Lumières – ici en matière de morale et de perfectibilité. Une chose est la conviction ferme d'une réforme des législations « bizarres » à la lumière des lois « absolues », autre chose

le cas « irrémédiable » du Neveu. *Nécessairement* « médiocre », celui-ci est également irrédémptible, sa vie le prouve, son récit le confirme.

La nature ne disposant pas d'une réserve de grâce(s) et de miracles, la saine philosophie ignorant les illimitations surnaturelles de l'amour christique, la nécessité faisant loi de circonstance, MOI émet un conseil pratique qui paraîtrait sans doute bizarre aux yeux du philosophe de Königsberg : retourner au gîte des « gens », se faire pardonner son accès incongru de « sens commun » (p. 62).

Pure utilité dialogique? Stricte obligation de la fastidieuse civilité? Non, à en croire le Neveu : « LUI. — Vous avez toujours pris quelque intérêt à moi, parce que je suis un bon diable que vous méprisez dans le fond, mais qui vous amuse [= vous distrait]. » — « MOI. — C'est la vérité. » (p. 60).

Est-ce la vérité? Sans doute aucun, puisque le portrait le confirme, et le premier tiers du *NdR* aussi, en tout point. À l'exception d'un seul, qui échappe au Neveu : son intérêt philosophique aux yeux de MOI, en tant que révélateur indirect de la vérité sur les hommes.

Or, de quoi s'agit-il là? Tout bonnement du rapport unique entre les deux acteurs du dialogue. Unique, car le Neveu ne peut le nouer avec quelqu'un d'autre que MOI. Peut-il en souhaiter un meilleur? Oui, sa pantomime de musicien célèbre révèle ce dont il rêve en vain : devenir à son tour un maître capricieux tyrannisant ses parasites!

Mais alors, pourquoi l'interprétation savante s'acharne-t-elle, depuis Hegel (*La Phénoménologie de l'esprit*, 1808), à forger d'autres relations entre folie et raison (Michel Foucault, *Histoire de la folie à l'âge classique*, 1961); entre Denis Diderot et Denis Diderot surtout, depuis au moins Jean Fabre (1950)? Oui, pourquoi un tel assaut d'imagination, si le texte a pris soin, non seulement d'*explicit*er, mais encore d'*expliquer* aussi impeccablement ce rapport de fait singulier, inédit?

Invoquer l'incessante polysémie, l'inlassable progression de la Recherche, l'inévitable, la féconde co-crédation des œuvres par la lecture (j'en oublie sans doute), ne sert ici de rien, puisque le texte, on vient de le voir, dévoile son ressort et le justifie. *Qui le connaît mieux que MOI?*

Il faudrait par conséquent que ce genre de surinterprétation : 1/ mette d'abord en avant, puis évalue ce que le texte dit de lui-même ; 2/ explique ensuite, si possible clairement, pourquoi il convient de passer outre, de trouver mieux, de faire primer le commentateur sur le créateur (de génie), l'hypothèse sur le fait textuel.

À ma connaissance, certes imparfaite, telle démarche ne court pas les commentaires. L'idée d'un Diderot inquiet jusqu'au désarroi, jusqu'au vertige, jusqu'à l'indécidable par le même Diderot, est posée et transmise comme une vérité scientifique, assise sur le texte bien expertisé, l'imposante bibliographie, et bien entendu l'appareil garanti extensible des notes accumulées (on a recensé 145 noms propres dans le *NdR*, sans compter les termes à expliquer deux siècles plus tard!).

Bref, je reconnais, je confesse la simplicité de ma posture : je préfère la paraphrase (discutée) à l'hypothèse maquillée en connaissance acquise ; le texte au contexte ; l'esprit critique à la pieuse transmission. Je ne refuse en rien de débattre d'un *NdR* bicéphale se dévorant la tête à pleines dents ; mais je supporte mal qu'on l'impose au nom des maîtres, des doctorats, des colloques et recueils, des préfaces, bref, d'une doxa universitaire.

Car le propre des arts, par rapport aux sciences dures et même d'autres « sciences » humaines, est d'autoriser le retour aux *faits eux-mêmes* – tableau, statue, texte. Or, ce que dit le texte sur la relation entre MOI et LUI me paraît bien plus éclairant que les nuageuses supputations évoquées plus haut. Il faudrait donc en débattre, et des lecteurs dits profanes

seraient en droit d'y participer, pour les raisons (ontologiques) susdites.

En attendant, dans l'ordre et la bonne humeur, l'ouverture d'un tel débat, une question se pose d'ores et déjà. Comment expliquer, en effet, qu'une écrasante majorité d'experts ait rallié la thèse de Jean Fabre avec une conviction croissante ?

Incapable de le comprendre, je me suis rendu, vers 20 h, Boulevard du Temple, pour m'asseoir au restaurant *Royal Couscous* (le tajine se révéla médiocre) et y interroger un philosophe, mon ami Daniel Saadoun.

Sa réponse me parut lumineusement vraie : « Ta proposition n'a aucune chance de plaire. C'EST TROP SIMPLE ! » – mais évidemment bien sûr... S'il suffit de rapporter quelques mots du portrait de LUI aux quelques mots d'une réplique, à quoi bon des Professeurs d'Université (PU) en classe exceptionnelle, des Maîtres de conférences (MC) hors classe ?

« Non, sourit le philosophe né à Tunis dans une famille sépharade, et assis dans un restaurant algérien. (Les gourmets demeurés honnêtes gens de bon sens le savent, mieux vaut commander le tajine chez les Marocains). Je n'ai pas exactement voulu dire ça. Quand cesseras-tu de raisonner sur tout en syndicaliste retraité ? Le *NdR* apparaît trop profond pour se contenter de paraphrases qui grattent l'écorce du sens. Depuis les années 1960, cela appelle la lecture symptomale. Voilà, c'est très simple. »

Je savais depuis longtemps qu'un philosophe en sait bien plus qu'un pauvre littéraire parasite des gens de génie ; mais une preuve de plus ne nuit pas. D'autant qu'il m'invita. La dure vérité s'impose, et se fige en destin. Depuis mes débuts, j'ai donc déambulé sur les textes en technicien de surface ; j'ai été pris en croyant surprendre. Alors que mes confrères plus hardis, eux, plongeaient droit et loin en eaux profondes. Mais il est trop tard pour changer le sort, il faut continuer sur mon chemin terreux qui ne mène pas à Damas.

Des génies aux imbéciles, ou le mépris de soi

À défaut d'une révélation à la saint Paul pour moi seul, une surprise attend le lecteur. Quoique non encore informé, MOI semble en effet connaître le fin mot de l'affaire : « MOI. — [...] Je me jetterais aux pieds de *la divinité*. [...] je lui dirais [...] : pardon, *madame!* pardon! [...] » (p. 63, je soul.) Et LUI d'en exécuter, au fil des mots (p. 63-64), la pantomime « vraiment tragique » : « LUI. — [...] oui, ma petite reine ; oui, je le promets [...] », avant de se lancer dans une tirade « au ton sérieux et réfléchi » (p. 63-64).

Qu'est-ce que ce ton ? « LUI. — Oui, vous avez raison. Je crois que c'est le mieux. Elle est bonne. M. Vieillard [son amant de cœur mais pas de banque] dit qu'elle est si bonne. Moi, je sais un peu qu'elle l'est. » (p. 64). Ici, on est passé au « théâtre de société », de la scène possiblement publique aux divertissements privés, alors si prisés.

Mais le Neveu se rebiffe aussitôt, en bon héros de tragédie : « LUI. — [...] aller s'humilier devant une guenon ! Crier miséricorde aux pieds d'une misérable petite histrionne [...] ! Moi, Rameau ! [...] moi ! moi enfin ! [...] cela ne se peut. Et [...] il ajoutait : Je me sens là quelque chose qui s'élève et qui me dit : Rameau, tu n'en feras rien. Il faut qu'il y ait une certaine dignité attachée à la nature de l'homme, que rien ne peut étouffer. » (p. 64-65).

Les fameux *besoins physiologiques* censés perforer les idéalités philosophiques se heurtent donc, selon LUI en personne, aux besoins de la conscience, ou si l'on préfère, de l'amour de soi. LUI veut bien « étouffer », en paroles, des bébés marqués du signe du génie (premier débat), mais pas s'humilier aux pieds d'une « guenon », d'une actrice ratée, aussi « bonne » soit-elle à déguster.

Ce n'est pas seulement comique, inoubliable, guère égalable ; cela confirme le portrait, et éclaire l'échec social du Neveu. Le matamore de l'égoïsme et du mensonge est

incapable d'appliquer jusqu'au bout sa théorie bravache. Pour me citer moi-même (« Qui me connaît mieux que moi? »), LUI est « un petit-bras du vice ». *Sa conscience en proie au dégoût signe à nouveau l'inconséquence* que MOI lui avait objectée.

Il importe de le noter; LUI ne rencontre pas un acquis culturel oublié, une norme sociale partout valorisée, encore moins une construction méditée de son entendement. Comme il le dit admirablement, « je me sens là quelque chose qui s'élève » – *une nausée*. Ainsi, ne retenir du Neveu que ses principes cyniques pour mieux diviser l'auteur du *NdR*, revient à mutiler le personnage, sans que l'utilité de l'opération saute aux yeux. Ce que le *NdR* expose, ce n'est pas une béance de Diderot – à établir par d'autres voies que le texte –, mais l'ostentatoire et répétée contradiction intime de son héros. Répétée par MOI comme par LUI, et donc avérée aux yeux d'un lecteur « de bon sens ». Quelles preuves supplémentaires faudrait-il? Plonger dans les profondeurs sombres pour en ramener une lecture symptomale est une chose; accoucher d'un sens contraire au texte en est une autre. *S'abandonner*, après une journée de travail, « à tout son libertinage » est une chose; mettre sur le même plan ce délassement et les inconséquences de LUI, une autre, etc.

Cependant, la peinture de LUI est plus subtile ou précise encore, comme l'indique aussitôt la suite : « LUI. — [...] car il y a d'autres jours où il ne m'en coûterait rien pour être vil tant qu'on voudrait; ces jours-là, pour un liard, je baiserais le cul à la petite Hus. » (p. 65). Vertumne réapparaît, et confirme que LUI est bien le « composé » instable décrit dans son portrait, un bouchon sur les vagues de l'humeur. Fort de son bon sens partagé avec tout lecteur, MOI ne peut que conclure : « MOI. — [...] ayez donc le courage d'être gueux. » (p. 65).

Réponse : « LUI. — Il est dur d'être gueux, tandis qu'il y a tant de sots opulents aux dépens desquels on peut vivre. Et puis le mépris de soi; il est insupportable. » (*ibid.*) MOI se trompe en croyant que c'est la pauvreté en soi qui effraie; la

gueuserie n'est si dure que par comparaison, en raison exacte de la sottise aisément exploitable des opulents! Elle rejoint la « douleur » d'une autre comparaison – entre sa médiocrité musicale et son oncle (p. 58) –, et devient inséparable d'un sentiment « insupportable », le « mépris de soi ». Telle douleur n'est plus engendrée par une comparaison avec le haut (la célébrité flattée des génies), mais le bas (l'opulence des imbéciles en principe mystifiables).

En somme, le philosophe n'a au fond rien vraiment compris – ou le feint. D'où sa surprise : « Est-ce que vous connaissez ce sentiment-là? ». LUI répond qu'il le connaît à fond, et en donne la preuve savoureusement multipliée dans une immense tirade (p. 65-68) : « LUI. — [...] comment, Rameau [...] Est-ce que tu ne saurais pas mentir, jurer, parjurer, promettre, tenir ou manquer comme un autre? [...] et tu manques de pain! n'as-tu pas honte, malheureux? [...] je connais le mépris de soi-même, ou ce tourment de la conscience qui naît de l'inutilité des dons que le ciel nous a départis; c'est le plus cruel de tous. » (p. 66-69).

La conscience de soi souffre donc d'abord des dons que le ciel n'a pas distribués (le talent musical). Elle souffre encore bien plus des dons (pour le vice) gaspillés! Doit-on soupçonner que la conscience ne serait pas forcément l'« instinct divin » célébré par Rousseau dans la *Profession de foi du vicaire savoyard*? La conscience noble regrette ses fautes morales; la conscience vile, au demeurant sujette à éclipses, se lamente de ses humiliants insuccès dans ce qu'il est admis d'appeler le mal.

Bref, la conscience de LUI se plaint de son inaptitude au mal. Le chrétien souffre de ne pouvoir imiter J.-C. LUI, de ne savoir devenir, comme tant d'autres, un opulent idiot. Le Neveu pâtit d'un manque, le génie, et d'un trop-plein de lucidité, sur soi et les autres. En termes rousseauistes, il est victime de l'incessante comparaison, fruit obligé de la socialisation (*Discours sur l'inégalité...*).

Ambivalences

Outre son expansion, son comique, son paradoxe moral, la tirade du mépris de soi comporte une autre pantomime : « MOI. — Je l'écoutais ; et à mesure qu'il faisait la scène du proxénète et de la jeune fille qu'il séduisait ; l'âme agitée de deux mouvements opposés, je ne savais si je m'abandonnerais à l'envie de rire, ou au transport de l'indignation. » Mais la « colère », reconnaît MOI, le cède « vingt fois » au « rire. J'étais confondu de tant de sagacité, et de tant de bassesse ; d'idées si justes et alternativement si fausses ; d'une perversité si générale de sentiments [...] et d'une franchise si peu commune. » (p. 68).

1/ L'auteur n'a donc pas voulu remettre le commentaire au seul lecteur, et la fable du dialogue par lui narré l'y autorise. Sa réaction est double, ou plutôt doublement double. Hésiter entre le rire et l'indignation renvoie d'évidence au vieux débat chrétien : le rire est-il admissible ou satanique ? « Jésus n'a jamais ri », tout juste a-t-il parfois eu un souris dans l'âme, selon Bossuet (*Maximes et réflexions sur la comédie*, 1694). La querelle rebondit au milieu du XVIII^e siècle, et comme elle concerne avant tout le théâtre, elle pourrait à nouveau impliquer Rousseau (*Lettre à d'Alembert sur les spectacles*, 1758).

Mais comment expliquer que le rire l'emporte chez MOI vingt fois sur vingt ? Les théologiens renverraient aux effets ineffaçables du péché originel sur l'amour et la charité ; Hobbes à l'orgueil enraciné ; Rousseau à la corruption de l'instinct de pitié par la socialisation inégalitaire (second *Discours*), aggravée par la contagion institutionnalisée du théâtre (*Lettre à d'Alembert...*), etc. Rien de tel ici. Il faut donc supposer que le rire dispose d'une force physiologique plus efficace que la colère morale.

2/ À cette ambivalence du spectateur nommé MOI répond celle du personnage, à la fois sagace et bas, juste et faux, pervers et franc. De plus, LUI se transforme à son

tour en spectateur de MOI : « Il s'aperçut du conflit qui se passait en moi : qu'avez-vous ? me dit-il. » – « MOI. – Rien. » – « LUI. – Vous me paraissez troublé. » – « MOI. – Je le suis aussi. » – « LUI. – Mais enfin que me conseillez-vous ? » – « MOI. – De changer de propos. Ah, malheureux, dans quel état d'abjection, vous êtes né ou tombé. » (p. 68-69). Cet échange en staccato ne manque pas de substance. MOI, en *bonnête homme*, commence par nier son trouble, avant de l'avouer, au nom sans doute de la « franchise » ; mais LUI, croyant vraisemblablement que ce trouble porte sur le conseil à donner, le presse de répondre à sa demande d'aide. La réaction du philosophe se dédouble.

A/ Encore une fois, il n'est d'abord en rien question de recommander une réforme de soi, une conversion ou rééducation. Seulement de « changer de propos » ! À retenir, on le verra plus loin, à propos de la musique. C'est que la situation est sans issue, bloquée dans le dilemme gueuserie-mépris de soi. Puisque LUI ne peut supporter ni la gueuserie, ni la repentance au cul de la guenon, *et* MOI *la tirade*, il ne reste qu'à changer la situation... d'interlocution, à savoir le sujet de conversation.

B/ À la franchise « peu commune » de LUI (sur soi) répond ensuite celle de MOI sur LUI (c'est trop d'« abjection »). Mais cette abjection est aussitôt rapportée à ses deux origines possibles : elle peut résulter soit de la *naissance* (= « nature », « ciel », voir plus haut), soit d'une *chute* personnelle ultérieure, qui impliquerait dès lors un consentement, et donc une responsabilité.

LUI admet l'abjection, et entreprend d'apaiser son interlocuteur : « LUI. — [...] Mon projet, en m'ouvrant à vous, n'était point de vous affliger. Je me suis fait chez ces gens, quelque épargne. » (p. 69). Ce bon sentiment interdit de changer de « propos », et ramène « l'indignation » de MOI à une simple inquiétude pécuniaire. « Ne vous affligez pas trop pour moi, j'ai glané quelques économies » !

Le philosophe éprouve-t-il de la *pitié* pour LUI? Non. De l'*indifférence*? Non plus. Le terme exact a été prononcé plus haut : « LUI. — Vous avez toujours pris quelque intérêt à moi, parce que [...] » (p. 60). LUI ignore évidemment l'autre raison, fondamentale, de cet *intérêt* – la raison philosophique expliquée dans le portrait. Une autre observation vient à l'esprit à propos du philosophe, à savoir qu'il n'entreprend pas du tout de consoler le Neveu. La souffrance que lui cause sa médiocrité? Cela, lâche MOI, « [...] n'en vaut pas trop la peine. » (p. 58). Ce qu'il imagine et ressent après son expulsion? Pure « abjection » (p. 69). C'est certain, M. le philosophe, sans être dénué de sensibilité, n'a nulle intention de rivaliser avec les saints. Mais pas non plus de claquer la porte au nez de son interlocuteur, comme le derviche turc dans *Candide* (chap. 30). Ni sensiblerie larmoyante, ni impassibilité glaciale, ni sermon consolateur, ni menace, ni injonction réformatrice – il semble difficile de loger MOI dans une case préfabriquée pour figures du « philosophe ».

Dans le dialogue antérieur sur les génies, le narrateur, précis et le plus souvent concis, se posait indubitablement en « philosophe », comme on l'a vu, face à une remise en cause radicale des Lumières. Mais ici, il ne s'agit plus de vues générales. MOI se trouve confronté à des aveux, des tourments intérieurs, une catastrophe individuelle, des élans intimes interdits par les convenances, la décence, la morale. Le débat s'évanouit, puisque le Neveu n'a aucune illusion sur lui-même, se dévoile à fond, par les mots et les pantomimes.

Or, voilà précisément le paradoxe : plus LUI se démasque, plus on plonge dans l'*individualité* et sa *vérité* singulière, et plus le malaise du philosophe croît. Ce ne sont pas les paradoxes agressifs du Neveu qui l'embarrassent. Bel et bien sa mise à nu personnelle, si franche et éhontée qu'elle en devient insupportable.

Donc, si l'on plaque d'emblée là-dessus une interprétation préconçue, on risque fort de manquer nombre d'opérations

esthétiques pourtant dessinées. Et à ma connaissance sans précédent dans la tradition du dialogue d'idées. C'est que les locuteurs, ici, ne sont plus seulement, pour l'essentiel, des porte-paroles d'opinions, d'écoles, etc. Ils s'incarnent sous nos yeux, de plus en plus, en individus aux caractères, comportements, destins, vêtements, gestes, langages, habitus, idées, idéaux, modes de vie, entours, affects, raison, imagination, plaisirs, culture, talents, si divergents que leur rapprochement en devient « bizarre », tout autant que leur relation, tout à fait étrangère au rapport maître-valet, illustré dans la comédie et *Don Quichotte*.

C'est tout cela que traduit, après le préambule, l'inattendue désignation des protagonistes, MOI et LUI. À défaut de le savoir, j'imagine qu'elle est inédite; qu'elle exprime le heurt de deux individualités; qu'elle installe une conscience centralisatrice, à la fois actrice et narratrice, jusqu'ici réservée au roman et aux récits de soi; qu'elle renvoie, au rebours du roman en Je, à des contemporains historiquement attestés.

Une telle virtuosité, dès les premières pages du texte, se démarque de la tradition dialogique, et donc des exigences du genre (voir les dialogues de Hume), par un désir patent de hausser la logique générique à des hauteurs jusqu'alors insoupçonnées. Le *NdR* relève bien du genre dialogique, et pas du théâtre, du roman, de l'autobiographie. Mais il entreprend, dès son premier quart, de l'emporter au ciel. Pas celui de la philosophie, où trône Platon. Au firmament de l'*art*. Aux ennemis (et secrets rivaux) du génie, MOI ne se contente pas d'opposer des arguments. Il impose la génialité en acte de son travail. Et du coup, il prépare le lecteur à d'autres trouvailles, d'autres surprises. À la seule condition de lire ce qu'il écrit, et donne en plus à penser entre les lignes, qui se révèle conséquent.

Bilan provisoire

Ayant rassuré MOI sur son avenir immédiat (il dispose de quelques prudentes économies), le Neveu peut entamer, contre toute attente, une nouvelle pantomime du... regret désespéré; car chez ces « gens », il ne dépensait rien : « Alors il recommençait à se frapper le front, à se mordre la lèvre [...] » (p. 69). *Le changement de propos* demandé par MOI va-t-il ou non s'opérer, et comment ?

Il survient à propos d'un mot : « LUI. — [...] c'est toujours autant d'amassé. » — « MOI. — Vous voulez dire de perdu. » — « LUI. — Non, non, d'amassé. [...] ». Car ce terme contesté permet à LUI de se lancer dans une tirade (p. 69-70). L'auteur prend manifestement plaisir à tous ces tours et détours dialogiques, le lecteur non moins, s'il est de bonne composition et d'une digestion aisée. Reste à savoir si la tirade, comme le veut MOI, change de sujet.

LUI tient à justifier le mot *amassé*, rectifié par MOI. De là pas moins qu'une philosophie générale de l'existence : « LUI. — Non, non, d'amassé. On s'enrichit à chaque instant. Un jour de moins à vivre, ou un écu de plus; c'est tout un. Le point important est d'aller aisément, librement, agréablement, copieusement, tous les soirs à la garde-robe. [la chaise percée, bref, nos WC] [...] Pourrir sous du marbre, pourrir sous de la terre, c'est toujours pourrir. » (p. 69). Il saisit alors ses dix doigts et les tord en tous sens, pour montrer qu'ils ont fini par lui obéir (moralité : sa vie lui appartient, p. 70). D'où une autre pantomime, le joueur de violon, qui ne s'épargne pas le mime des... fausses notes. (p. 70-71).

Il semble temps de faire quelques comptes.

1/ J. Starobinski l'a noté (voir *L'Énigme...*, II, 3), MOI est le seul à rire. *LUI ne rit jamais*, du moins jusqu'ici. Il s'agit certes, en l'occurrence, d'un rire compulsif et même convulsif, d'une irrésistible contraction du diaphragme qui comprime

l'élan de la colère éthique; mais le fait est là, indéniable. Le bouffon des riches imbéciles parvient à déridier le philosophe au sein même de ses confessions parfois insupportables, mais saisissantes. Il est donc faux de présenter MOI comme la voix dérisoirement solennelle des poncifs éclairés, d'un personnage confit dans sa réussite, etc. Le rire de MOI entraîne-t-il celui du lecteur? Je ne crois pas, sauf peut-être à transposer la chose sur scène. (On n'en conclura pas pour autant à la théâtralité du *NdR*). Bref, MOI rit et s'en veut; le lecteur sourit en toute bonne conscience; LUI est violemment agité, mais jamais déridé par lui-même. Curieuse configuration : c'est le philosophe qui rit (malgré lui), pas le bouffon (il déclenche ici le rire d'autrui sans le vouloir, à l'inverse de son métier)...

2/ Outre l'impossibilité de convoquer un tel partenaire dans un dialogue d'idées mondain ou philosophique traditionnel, LUI joint la pantomime à ses paroles stylistiquement, civilement, moralement incongrues. On n'a pas manqué de rappeler le goût et le talent de Diderot pour cet art. Soit; mais à condition de bien spécifier ce qu'on entend par « Diderot » – à savoir : un individu en chair et os; le producteur d'un énorme corpus; l'instance auctoriale du *NdR*; le nom historique qui se profile derrière MOI, comme le neveu de Rameau derrière LUI. À tout mélanger, tout se brouille. Au demeurant, tel rapprochement entre Diderot et LUI n'intéresse guère le lecteur, qu'il n'aide en rien; il importe seulement à un farouche tenant de l'interprétation « dialogiste ».

LUI est doté de deux dons incontestables, la verve dialogique et la pantomime, où il s'investit à fond. En revanche, il est tout à fait médiocre en musique (il s'est brisé doigts et poignet pour jouer du violon... « à peu près, comme les autres », p. 71) comme dans l'art de faire fortune. Il n'en prétend pas moins bien mieux comprendre le monde réel que

le philosophe célèbre et cosu, à l'avenir assuré – à condition de garder le *NdR* sous le coude.

Il semble par conséquent plus instructif de se demander pourquoi les pantomimes se multiplient au sein des confessions. Il convient alors de les mettre en rapport avec les fonctions de MOI. En tant que narrateur, il a charge de *rapporter* les idées du Neveu au lecteur, en l'occasion posthume, ainsi que ses propres répliques et réactions. Quelle serait la spécificité des pantomimes? Celle-ci, à première vue : par définition silencieuses, elles appellent *l'égal collaboration* du mime et de son traducteur en mots. La pantomime transcrite conjoint deux talents opposés, celui de MOI et LUI (et rejoint la pratique diderotienne des *Salons*). En somme, la description des gestes et pantomimes de LUI, après le préambule, *accentue la particularité* du *NdR* à l'intérieur du genre antique et moderne dit « dialogue d'idées ». Particularité d'autant plus forte que le narrateur est le second protagoniste du dialogue, accaparé, embarqué par LUI en raison de la mauvaise humeur de Vertumne.

3/ On est passé *presque insensiblement* d'un affrontement sur les idées générales (premier débat) aux tourments intimes du Neveu. Il souffre de sa médiocrité artistique (irréparable), mais aussi sociale, aiguisée par le triomphe des imbéciles. Comment tant de dons pour le vice ont-ils pu échouer, engendrer un si insupportable mépris de soi? Les affects de MOI ont donc évolué, de l'amusement dédaigneux à l'effarement, l'indignation, l'hilarité, etc. *L'original* tel que caractérisé dans le préambule a glissé vers le *monstre* asocial, amoral, pourtant sagace et même sensible. C'est une chose de dire abstraitement, dans le portrait, que les originaux servent à faire sortir la vérité; c'est tout autre chose que de le montrer avec tant d'art, tant d'inventivité. La médiocrité générale du genre fait bien sortir le génie, comme MOI l'avait dit, mais pas fait sentir, toucher du doigt. L'idée abstraite relève de

la capacité de rédiger, largement répandue; la sensation esthétique, du talent d'écrire, ici inouï.

LUI proclamait détester les génies; MOI, entre rire hoquetant et violente colère, est révolté. Une chose est d'annoncer, dans le portrait, que LUI est un « composé » de haut et de bas, autre chose, pour MOI et le lecteur, d'entendre (aux deux sens du mot) ce que l'élégante antithèse signifie concrètement. On éprouve alors, j'y insiste, la différence capitale entre l'écrit abstraitement moral des moralistes et l'écriture littéraire, qui donne chair et couleur et relief. Tel contraste vaut aussi pour la philosophie, qui passe alors des idées générales aux passions individuelles – de l'idéologie, dirions-nous aujourd'hui, aux habitus inoubliablement incarnés, à la matière vivante restituée ou instaurée par l'écriture esthétisée.

D'autres réflexions surgissent, non commentées par le texte. Je songe au saisissant passage sur les doigts tordus, disloqués pour manier l'archet, pincer les cordes. C'est au lecteur seul d'y réfléchir. À quoi bon, a-t-il le droit de se dire, s'infliger un tel supplice, si toute réforme est par nature vaine et néfaste, comme l'a prétendu le Neveu au début du dialogue? À quoi bon, si la médiocrité (jouer « comme les autres », même dans une pantomime!) devait être exclue d'une « fadaise » telle que la musique (p. 47)? À quoi bon, s'il faut laisser aller le monde « à sa fantaisie » et chercher son seul plaisir immédiat? À quoi bon, si l'idiotie des opulents procure au parasite tout ce qu'il lui faut? LUI n'est donc pas seulement un étonnant mélange de *hauts et de bas*; c'est aussi un tissu de *contradictions* criantes, véhémentes. Sa vie et ses discours et ses pantomimes accumulent, irrécusablement et d'emblée, les *apories*.

J'en tire une morale. Lecteurs de bonne foi, avant d'imaginer des scénarios où Diderot tire des balles dans le pied de Diderot par la main désarticulée du Neveu, commencez par suivre les lignes qu'un génie non étouffé ni noyé à la

générosité de vous proposer avec tant de sages précautions, et donc d'aléas aventureux. Il sera toujours temps d'inventer à votre tour, à la façon de nos maîtres vénérés.

D'une pantomime l'autre

Idéologiquement, LUI prétend ramener l'existence humaine au seul besoin vital : uriner-déféquer (et donc manger-boire). C'est ce qu'on peut appeler le réductionnisme provocateur du matérialisme vulgaire – le seul qui plaise aux théologiens. Mais cette philosophie n'a qu'une oreille possible : MOI, « une fois l'an ». Il importe au parasite comme au lecteur d'en profiter à plein.

Pourtant, la tirade sur la chaise percée n'a pas accouché du nouveau « propos » réclamé par MOI. D'où la pantomime du violon après les effrayantes torsions de main chargées de rassurer MOI sur les ressources du parasite derechef expulsé. Apparemment satisfait de jouer « comme les autres » à force de travail et de torture, et faute peut-être d'un motif à débat, le Neveu entreprend de passer dare-dare du violon au clavecin. « Et aussitôt, il s'accroupit, comme un musicien qui se met au clavecin. Je vous demande grâce, pour vous et pour moi, dis-je. » (p. 71).

MOI demande deux choses ; d'abord, changer de propos, c'est-à-dire quitter les aveux trop intimes ; ensuite, échapper au clavecin ! Vain effort : « LUI. — Non, non ; puisque je vous tiens, vous m'entendrez. [*Sic!*] [...] Vous me louerez d'un ton plus assuré, et cela me vaudra quelque écolier. » (p. 71).

L'art du dialogue consiste donc ici à susciter les hypothèses du lecteur sur les motivations du locuteur, LUI, pour mieux les résoudre : la succession précipitée des deux pantomimes musicales n'obéit pas à une panne de « propos » neuf, comme je l'ai imaginé ; bel et bien à l'urgence nouvelle de gagner un peu d'argent. On perdait cet effet en suivant l'ordre logique, celui qui va des causes aux conséquences, du besoin soudain

à la pantomime. L'ordre inversé du texte donne au contraire l'apparence d'un besoin frénétique d'ajouter le clavecin au violon, en dépit des réticences de MOI.

L'explication décalée de LUI permet donc de reconstituer la trame sous-jacente. Faute de génie, pas de célébrité; sans célébrité, pas d'argent; sans gîte ni couvert chez les « gens », les économies vont fondre; MOI lui porte de l'intérêt; sa bonne réputation et ses relations peuvent aider à recruter des élèves; MOI le fera avec plus de conviction s'il éprouve l'habileté de LUI; deux démonstrations valent dès lors mieux qu'une. CQFD. Mais ce qu'il faut démontrer, dans le projet du *NdR*, n'équivaut pas à ce qu'il faut montrer. L'art, inimitable, consiste bien à varier sans cesse affects et idées, tons et relations, demandes et réponses, en fonction d'une esthétique de la surprise toujours recommencée.

Conclusion : 1/ Quand la nécessité fait loi, LUI doit bien préparer *l'avenir*, quoi qu'il en ait pensé comme concept régulateur lors du premier débat. 2/ S'il n'y a pas de scénario secret déchiffrable à la lecture, celle-ci révèle bien, à l'œil nu, un sous-texte. Il en découlerait que la lecture universitaire se doit d'éclairer et fixer, sous la modalité du débat heuristique public, les sens explicites des énoncés; d'établir et ordonner leurs corrélations; de mettre au jour le sous-texte indispensable à la juste compréhension du sens et du mouvement textuel.

MOI tente de décliner l'offre (« MOI. — Je suis si peu répandu; et vous allez vous fatiguer en pure perte. »), puis doit se résigner (« LUI. — Je ne me fatigue jamais. », p. 71). Reste à décrire : « MOI. — [...] Sa voix allait comme le vent, et ses doigts voltigeaient sur les touches; [...] Les passions se succédaient sur son visage. On y distinguait la tendresse, la colère, le plaisir, la douleur. [...] Mais ce qu'il y avait de bizarre; c'est que de temps en temps, il tâtonnait; comme s'il eût manqué et se dépitait de n'avoir plus la pièce dans les doigts. »

N'en concluons pas trop vite à une pantomime déconfitte : « Enfin, vous voyez, dit-il en se redressant [...] que nous savons aussi placer un triton, une quinte superflue [...] »! (p. 72). Elle ne saurait l'être, puisqu'elle relève de l'art du commerce. LUI se doit désormais d'être aussi satisfait de sa prestation qu'un marchand de sa marchandise. Foin du « mépris de soi »! Pour vendre ses leçons et remplir les entrailles, il faut *se redresser*.

C'est une loi générale de l'écriture littéraire, la répétition appelle la variation. On voit revenir la gestuelle expressive; les passions précises; l'investissement corporel (« les gouttes de sueur », p. 72); l'épreuve inattendue de l'échec au sein du jeu virtuel; la fusion totale entre mime et concert; le commentaire bizarrement satisfait de la performance à la fois imaginaire et crédible; mais avec de multiples changements qui, trop longs à décrire, assurent la singularité de chaque pantomime.

Celles-ci mettent donc en scène un double mouvement de la *représentation* : l'écriture mime, après coup, la pantomime qui mime l'exercice musical sur instruments réels, absent-présent au même titre qu'une œuvre plastique. Mais l'écriture, autre instrument d'une autre musique, éternise les deux prestations en les transmettant à l'avenir.

Chantre de l'immédiateté jouissive, compositeur obscur noyé dans la foule, musicien sans talent, parasite instable, authentique raté, partisan résolu du vice bloqué par sa conscience intermittente, le Neveu est sauvé, malgré lui, du *pourrissement* universel par un génie littéraire qui le combat, le méprise, et, fasciné, le façonne pour des fins proprement philosophiques, tenues secrètes.

Fascination et répulsion assez fortes pour transmuier le vil plomb en or. Car qui serait le véritable gagnant du duel, sinon MOI, seul à même de métamorphoser l'instant évanescent en immortel plaisir?

MOI se présente en philosophe, LUI l'apostrophe et l'agresse à ce titre. Mais en vérité – le *NdR* le prouve dès ce

premier quart du texte –, MOI aussi *cache un secret*. Le secret de LUI, avouable au seul philosophe, c'est la connaissance intime, lancinante, du « mépris de soi ». Quel serait l'autre secret ?

En quittant MOI pour Diderot, on répond en général, depuis J. Fabre : le sentiment d'un *échec* créateur, dû notamment à l'épuisante *Encyclopédie*. Mon postulat m'oblige à chercher une référence interne, et non pas biographique. J'avancerai alors ce sentiment de lecteur : MOI cache, et dévoile à chaque ligne, jusqu'ici et avant tout dans les pantomimes, qu'il entreprend de *métamorphoser les idées du dialogue d'idées en occasions d'art*. L'idée, fin du dialogue philosophique, se transforme en cause occasionnelle du génie à l'œuvre. Sans verser le moins du monde – c'est tout le contraire – dans les finesses du dialogue mondain à la Fontenelle, ou de Crébillon fils, déprécié plus haut par MOI en compagnie de Marivaux.

MOI joue au pur philosophe, mais révèle au public futur qu'il rêve en réalité d'être un *artiste*. Un artiste génial. Dans le genre qui paraît le moins s'y prêter ! Le double échec de LUI, musical et social, devient – dans et par le *NdR*, sous nos yeux –, la planche du salut de MOI.

« Mais en quoi, dira-t-on, un simple personnage pourrait-il aspirer à monter sur cette planche réservée à l'auteur ? » – « En ce que *c'est la fable même* du *NdR*. Qui raconte ? Qui dialogue ? Qui commente ? Qui écrit ? MOI ».

Donc, MOI, lui aussi, rêve d'être « un autre ». Tout parallèle appelant un écart, MOI ne l'avoue pas, mais l'accomplit sous nos yeux, quand LUI parle sans rien faire, sinon en produire le mime. En élisant comme héros un parasite et « pauvre hère » hagard et bavard, vantard et piteux ; en composant un dialogue si varié, si dissonant ; en ciselant ses pantomimes ; en dotant les concepts d'affects si violents, etc. – MOI transmue le débat d'idées, et la pourriture urbaine, en beauté impérissable, que nous nommons désormais *littérature*.

Telle beauté inégalée, imprévisible, ne s'obtient pas par le seul libertinage automatique des pensées livrées à elles-mêmes sur un banc solitaire du Palais-Royal ; ou en observant un jeu d'échecs ; pas même en rencontrant un *original* très *bizarre*, fût-il proche – qui le sait ? – du personnage éponyme. Il faut un projet esthétique audacieux, il faut un art consommé, inouï. Il faut, en un mot, viser l'*originalité*, l'*individualité*, bref, le *génie*, premier thème du *NdR*.

Et cette individualisation fascinante ne peut prendre forme que par rapport à la *société*, j'entends la société traditionnelle des dialogues d'idées, dont la *fastidieuse uniformité* ne paraît guère niable. Dès lors, toute interprétation du *NdR* par la musique, les échecs, le roman, le théâtre, la poésie, s'égaré d'emblée. De même que le génie a besoin de médiocres pour *sortir* (MOI, premier débat), le *NdR* ne peut faire éclater son originalité que dans son cadre générique, ses « entours ».

Faisons un point rapide. 1/ La critique évoque la plainte épistolaire de Diderot, privé par ses responsabilités harassantes dans l'*Encyclopédie* de se consacrer à ses œuvres personnelles. C'est un fait. 2/ Dans le *NdR*, LUI se lamente de sa congénitale stérilité artistique, et MOI lui répond que cela « n'en vaut pas trop la peine. » – autre fait, quasiment contraire. 3/ Quant à moi, je prends le parti/pari d'une lecture purement interne, celle des lecteurs sans doctorat de Lettres ; autrement dit du public que j'estime visé par Diderot dans un texte destiné à acquérir son autonomie individuelle. Un roman de Balzac ou Stendhal ou Flaubert n'existe pas d'abord comme partie de leurs Œuvres complètes.

Dans ce cadre, il me paraît que MOI offre deux visages. D'abord (du moins jusqu'ici), celui d'un pur « philosophe », en train de se délasser du travail journalier en compagnie d'un excentrique véhément. Cet aspect est explicite, indéniable. L'autre face relève d'une conjecture de lecture, la mienne. L'écart saisissant, immédiat, entre le premier quart du *NdR*

et les dialogues traditionnels que j'ai lus, m'impose une impression que je ne parviens pas à effacer.

Puisque MOI, dans la fable, est à la fois acteur et producteur du texte, n'est-on pas conduit – par la thématique de l'échec artistique du Neveu, par celle de l'avenir des génies et de leurs œuvres, par les pantomimes musicales, par la survie que lui offre MOI *dans l'acte même de ma lecture posthume* –, conduit à penser que MOI s'oppose aussi à LUI en tant que créateur génial? Et que MOI aussi, sans le dire tout en le faisant ligne après ligne, voudrait comme quasiment tous les hommes (il l'a dit en toutes lettres), être un génie, « un autre » que son image ordinaire, la seule que connaisse LUI?

Je ne prétends pas faire de cette idée une évidence, une pure et simple paraphrase. Cependant, ne pourrait-on la discuter? Elle a au moins l'intérêt d'avoir surgi dans la lecture, et donc d'exister désormais dans la foule des autres. Mais pourquoi dis-je *la foule*? À la table des interprétations globales du *NdR*, s'invitent tout au plus quatre à cinq convives, dont Hegel, délibérément obscur, et Foucault, alertement fragile.

Retours en arrière

MOI avait plus haut contré LUI sur la question des génies, en opposant le passé au présent : « MOI. — Mais j'ai vu un temps que vous vous désespériez de n'être qu'un homme commun. » (p. 51). Le retour de bâton claque p. 73, juste après la pantomime du clavecin : « LUI. — Là, monsieur le philosophe, la main sur la conscience, parlez net. Il y eut un temps où vous n'étiez pas cossu comme aujourd'hui. » – « MOI. — Je ne le suis pas encore trop. » – « LUI. — Mais vous n'iriez plus au Luxembourg, en été, vous vous souvenez... » – « MOI. — Laissons cela; oui, je m'en souviens. » – « LUI. — En redingote de peluche grise. » – « MOI. — Oui, oui. » – « LUI. — Éreintée par un des côtés, avec la manchette déchirée, et les bas de laine noirs et

recousus par-derrrière avec du fil blanc. » – « MOI. — Et oui, oui, tout comme il vous plaira. », etc. (p. 73).

C'est la première fois où M. le philosophe est confronté à une image de soi qui le rapproche de ses propres descriptions du Neveu en « pauvre hère ». Où il laisse paraître un embarras, mieux, un embarras *comique*. Donc, les deux hommes ne se sont pas seulement rencontrés au café de la Régence, en raison du mauvais temps, de Vertumne. Aujourd'hui cosu et connu, lui aussi a touché le « bas », usé d'expédients risibles, bref, a fait autrefois, comme MOI le reconnaît en citant peut-être Cervantès *in petto*, « Une assez triste figure. » (p. 74).

Et le Neveu de presser à son tour celui qui s'étonnait de lui découvrir de la conscience, par le « mépris de soi » : « LUI. — [...] la main sur la conscience, parlez net. » (p. 73). Sous-texte : j'ai fait des aveux, des aveux d'une franchise rare, vous l'avez reconnu ; à votre tour de rendre la monnaie. De là deux questions.

A/ Pourquoi MOI est-il si réticent ? Il faut écarter l'idée d'un refus, comme la plupart des hommes, d'admettre la vérité, c'est-à-dire l'écart entre ce qu'il sent, sait, et ce qu'il dit. Ce qui, assez manifestement, le gêne, c'est de suivre LUI sur le chemin des aveux impudiques, des confessions devant Dieu ou, à la Rousseau, à la face de l'humanité.

B/ Pourquoi cela survient-il ici ? En raison des leçons de musique. MOI remarque qu'il n'était nul besoin d'une pantomime éreintante pour s'assurer de l'habileté du Neveu, qu'il le croyait sur parole. À quoi ce dernier réplique : « Fort habile ! ho non » ; en quoi serait-on, en ce pays, « obligé de savoir ce qu'on montre ? » (p. 73). De là, pour preuve, le rappel du passé juvénile de MOI.

Ce qui frappe, donc, c'est le soin extrême que l'auteur accorde à ses transitions, pour les tenir au niveau du reste. De tels « détails » révèlent le degré d'investissement esthétique, l'exigence de qualité, de finition, l'espérance que le texte clandestin suscite chez son patient ouvrier, en train de polir

son chef-d'œuvre pour la postérité. L'idée que ce texte pourrait amasser, au fil du temps, autant de morceaux qu'on veut, oui, cette idée révèle une telle apathie esthétique, qu'elle prête à rire. Et confirme l'opinion, partagée entre LUI et MOI, sur l'inutilité sociale de *savoir* ce qu'on *montre*.

La trinité du temps

Le retour vers la jeunesse des deux protagonistes donne l'occasion de souligner un axe important du *NdR*, et même une de ses particularités majeures. La nature de la temporalité nous autorise à embrasser ici l'ensemble du texte, soumis comme aucun autre dialogue à l'emprise du temps. Qu'on songe à la citation d'Horace; à l'incipit sur les habitudes de MOI; à la fonction conceptuelle de l'avenir dès le premier débat; à la situation nouvelle, quoique répétitive, du Neveu, renvoyé depuis la veille; à la succession des rencontres entre le philosophe et LUI, seules à même de justifier son portrait inaugural et leurs complexes relations dialogiques; à l'histoire du juif d'Utrecht, la première déconvenue de LUI dans sa vie de parasite; aux espoirs placés dans l'avenir de la musique italienne; aux deux conclusions terminales du Neveu, l'une tournée vers la permanence de sa singularité, l'autre vers un rire de revanche à venir.

On semble donc en droit d'avancer que nul dialogue, à ma connaissance, n'avait accordé un tel rôle à la trinité temporelle, sans cesse déclinée sous de multiples formes. Bien entendu, telle prégnance n'équivaut pas à une priorité thématique d'ordre uniquement conceptuel. La dynamique temporelle à l'œuvre dans le *NdR* suppose une condition encore plus décisive : que le dialogue porte non pas, comme à l'ordinaire, sur des idées pures, abstraites, mais sur les choix existentiels de LUI, ses rêves, ses haines, mépris, admirations, regrets, espérances, bref, ses chaotiques affects, et les justifications idéologiques qu'il éructe une fois l'an devant et contre M. le

philosophe. Si le *NdR* ne reposait pas sur l'autoprésentation – complaisante et contestée – d'un individu saisi dans toutes les composantes de sa singularité la plus concrète, il serait impossible que la triple dimension du temps y prenne une telle place.

Car enfin, les deux propositions finales du Neveu (p. 170) englobent d'abord passé et présent (=... *je suis toujours le même*), avant d'invoquer le futur (= *Rira bien...*). La première peut passer pour la parodie d'un principe spinoziste : chaque chose tend à se conserver dans son être ; la seconde comme l'ultime illustration d'une de ces passions tristes qui agitent le Neveu. Précisons que parler ici de *trinité* anticipe sur la suite, comme on le verra au chap. 7 où le mot apparaît.

L'art d'enseigner

Il s'avère que LUI a bel et bien répondu à l'appel de MOI, c'est-à-dire changé de propos. Celui-ci porte désormais sur l'art d'enseigner. Que faire du nouveau paradoxe brandi par LUI à propos des leçons de musique, selon lequel, « dans ce pays ci », dans la réalité, *montrer* importe bien davantage que *savoir* sa matière ?

MOI peut-il l'accepter ? L'idéal philosophique semblerait l'exclure, pour le moins au nom de la « vérité », des « lois bonnes », etc. (premier débat). Il acquiesce pourtant avec esprit, ou le feint pour s'éloigner des propos précédents : « Pas plus que de savoir ce qu'on apprend. » On notera au passage que l'esprit ne figure pas au nombre restreint de qualités prêtées par l'Université à MOI. Or LUI ne donne jamais dans la répartie spirituelle ou gaie. Son talent de causeur est ailleurs, ce qui donne de l'air à MOI.

Le Neveu le félicite pour sa bonne réponse, et évoque alors son passé, on vient d'en parler. Là encore, MOI donne son accord, mais avec bien moins d'entrain, on l'a vu. Où LUI veut-il en venir ? Aux leçons de mathématiques alors

dispensées par MOI, qui devance son interrogateur : « MOI. — Sans en savoir un mot : n'est-ce pas là que vous en vouliez venir? » — « LUI. — Justement. » — « MOI. — J'apprenais en montrant aux autres, et j'ai fait quelques bons écoliers. » (p. 74).

MOI nuance donc l'assertion du Neveu et l'assimilation de son cas à un bon exemple du « mépris de soi », selon la même démarche que dans le premier débat. Mais LUI refuse de s'engager sur ce terrain : « LUI. — Cela se peut, mais il n'en est pas de la musique comme de l'algèbre ou de la géométrie. Aujourd'hui que vous êtes un gros monsieur... » « MOI. — Pas si gros. » « LUI. — Que vous avez du foin dans vos bottes... » « MOI. — Très peu. » (p. 76). Le dialogue joue donc sur la drôlerie (les euphémisations empressées du philosophe, épris de vérité), et la curiosité : où LUI veut-il en venir en passant d'une assertion épistémologique sur la musique aux revenus de MOI? La réponse est à la fois logique et inattendue : « LUI. — Vous donnez des maîtres à votre fille. » (p. 74).

On revient donc inopinément sur le terrain intime tout juste quitté. Comment MOI va-t-il réagir à cette intrusion? « MOI. — Pas encore. C'est sa mère qui se mêle de son éducation; car il faut avoir la paix chez soi. » (Pour travailler au calme puis déguerpir au Palais-Royal?) Maître du jeu, LUI conseille à son tour avec une autorité toute pédagogique : « LUI. — La paix chez soi? morbleu, on ne l'a que quand on est le serviteur ou le maître; et c'est le maître qu'il faut être » Et de donner l'exemple passé de son propre et bref mariage (p. 74-75).

Nulle boutade ici, malgré l'écho moliéresque; le Neveu renoue avec sa conception politique conservatrice du débat inaugural, avec son ambition effrénée de devenir un maître entouré de serviteurs et flatteurs. Telles répliques tissent donc plusieurs fils. Le fil des corrélations internes : l'atténuation de ses revenus, par MOI, fait écho à celle de LUI sur son indigence

présente; celui de l'agressivité dialogique de LUI; celui du comique : enchaînements piquants, inattendus, progression en ligne brisée, qui excite la curiosité et l'amusement du lecteur...

Dans ces échanges savoureux d'après clavecin, c'est LUI qui mène la danse, avec ses pas de côté adroitement réglés par le maître de ballet. Il apparaît que le philosophe, en apparence si maître de lui, fait profil bas en son logis – comme Socrate, placé plus haut sur son piédestal posthume? Que cette conduite conjugale relève de la saine prudence ou tout bonnement d'une médiocrité de caractère, peu importe, nous a prévenus MOI : tout cela s'efface avec la mort, au seul profit des œuvres. Mais ici, c'est l'œuvre qui prétend immortaliser la (possible) faiblesse, la trivialité transitoire de l'existence commune.

Car tel est bien le mouvement de ce quart initial du *NdR*. Des fortes idées propres au dialogue philosophique, il nous a fait passer à des réalités plus basses et plus individualisées – passionnelles, sociales, économiques, morales, et maintenant familiales. Au point de tant déguster MOI qu'il en vient à réclamer une inflexion du... dialogue. Entrent alors en scène, on vient de le voir, plusieurs nouveaux thèmes. 1/ Le passé indigent du philosophe; 2/ la coupure épistémologique entre musique et mathématiques; 3/ le ménage de MOI, qui soulève la question du pouvoir domestique; 4/ la problématique des leçons. C'est apparemment le dernier de ces thèmes inattendus, imposés par LUI, qui va occuper les deux protagonistes.

Déjà réticent devant l'évocation de ses jeunes années sans le sou, MOI refuse d'abord de parler de sa fille, dont LUI demande l'âge, puis finit par céder : « MOI. – Supposez-lui huit ans. » Ce qui provoque une surprise quasi indignée : « LUI. – Huit ans! il y a quatre ans que cela devrait avoir les doigts sur les touches. » Par peur de son épouse, le philosophe a donc fait perdre quatre précieuses années à sa fille. Il se

justifie : l'étude de la musique occupe trop de temps au regard de son utilité. « LUI. – Et que lui apprenez-vous, s'il vous plaît? », demande-t-il d'un ton pincé. « MOI. – À raisonner juste, si je puis ; chose si peu commune parmi les hommes, et plus rare encore parmi les femmes. » Le philosophe introduit donc un cinquième thème à débattre, qui a l'avantage, outre ses deux branches, de s'élever au plan général! « LUI. – Et laissez-la déraisonner, tant qu'elle voudra. Pourvu qu'elle soit jolie, amusante et coquette. » La destinée féminine, en milieu cossu, est de plaire aux hommes mariables en répondant au prototype dominant. L'éducation philosophique divague. L'opposition centrale du premier débat se redéploie sur le terrain de l'éducation des jeunes filles, illustré par Fénelon et Rousseau.

Le père philosophe accepte de s'expliquer : « MOI. — Puisque la nature a été assez ingrate envers elle pour lui donner une organisation délicate, avec une âme sensible, [...] je lui apprendrai, si je puis, à les [“les peines de la vie”] supporter avec courage. » (p. 75). Cette réponse se fonde sur un constat : la conjonction, chez sa fille, d'un corps délicat et d'une psyché sensible doit nécessairement accroître son aptitude à la souffrance. Or la Nature distribue les épreuves physiques et morales avec une indifférente égalité. Donc, la seule solution réside dans la capacité de les supporter – c'est-à-dire la fortification de la raison.

Fondement strictement matérialiste, résolution purement philosophique. On comprend sans peine que la réponse de MOI dépasse le cadre individuel. Délicatesse physique et sensibilité psychique définissent depuis toujours le sexe féminin. On notera aussi le changement de ton, devenu entièrement sérieux. On ne joue plus au chat et à la souris.

La réplique du Neveu est bien plus grinçante. « LUI. — Et laissez-la pleurer, souffrir, minauder, avoir des nerfs agacés, comme les autres ; pourvu qu'elle soit jolie, amusante et coquette. Quoi, point de danse? [...] Point de chant? [...]

Point de musique ? » (p. 75-76). MOI répond point par point, puis énumère son programme « de la grammaire, de la fable, de l'histoire, de la géographie, un peu de dessin, et beaucoup de morale. » (p. 76).

Jusque-là questionneur très ironique et laconique, LUI exprime son opposition frontale, tout en l'esquivant pour revenir à son fil : « LUI. — Combien il me serait facile de vous prouver l'inutilité de toutes ces connaissances-là, *dans un monde tel que le nôtre*; que dis-je l'inutilité, peut-être le danger. Mais je m'en tiendrai pour le moment à une question : ne lui faudra-t-il pas un ou deux maîtres ? » — « MOI. — Sans doute. » — « LUI. — Ah, nous y revoilà. [...] » (p. 76).

En somme, LUI soulève une question préalable : avant de discuter des matières à enseigner, si on parlait des enseignants, c'est-à-dire de la différence entre *savoir* et *montrer* (p. 73) ? Ces tours et détours prouvent deux choses : d'abord que LUI a retrouvé son allant, son mordant; ensuite, que le texte fuit comme la peste toute allure didactique, sans verser un instant dans la solution de la conversation mondaine illustrée par Fontenelle et d'autres. On débouche donc sur un autre paradoxe : « LUI. — [...] S'ils [les maîtres] possédaient ces choses [les matières que MOI veut pour sa fille] assez pour les montrer, ils ne les montreraient pas. » — « MOI. — Et pourquoi ? » — « LUI. — C'est qu'ils auraient passé leur vie leur vie à les étudier. Il faut être profond dans l'art ou dans la science, pour en bien posséder les éléments. » (p. 76).

LUI ne sait rien en histoire, refuse net la philosophie, et n'en pastiche pas moins le paradoxe de Zénon sur l'impossibilité du mouvement. Tout enseignement viable est impossible ! C'est une loi... « générale », puisqu'elle englobe l'art et la science, alors que, plus haut, il distinguait (sans l'expliquer) entre musique et mathématiques. LUI convoque d'ailleurs en appui d'Alembert et l'oncle Rameau (p. 77).

Le projet éducatif du papa philosophe est donc doublement fautif : en heurtant la nature des mœurs nationales, il devient

inutile et même dangereux; en heurtant la nature des choses, il devient inaccessible.

À nouveau, après le rire *vs* la colère, MOI se trouve tiraillé entre deux élans contraires : « MOI. — Ô fou, archifou, m'écriai-je, comment se fait-il que dans ta mauvaise tête, il se trouve des idées si justes, pêle-mêle, avec tant d'extravagances. » Cette exclamation lance le Neveu dans une tirade hautement méditative, qu'on dira même rêveuse, à la manière de... d'Alembert dans son célèbre *Rêve* : « LUI. — Qui diable sait cela? [...] On ignore où une chose va; d'où une autre vient; où celle-ci et celle-là veulent être placées; [...] tenez, mon philosophe, j'ai dans la tête que la physique sera toujours une pauvre science; [...] et les raisons des phénomènes? en vérité, il vaudrait autant ignorer que de savoir si peu et si mal; [...] À quoi rêvez-vous? » (p. 77).

Sans conteste, un lecteur actuel de Diderot, surtout universitaire, sera tenté de rapprocher *Le Rêve de d'Alembert* et ce passage. Mais ce n'est pas l'effet que visait l'auteur! Comment le saurait-on? Outre d'autres raisons, par la réplique de MOI : « Je rêve que tout ce que vous venez de dire, est plus spécieux que solide. Mais laissons cela. Vous avez montré, dites-vous, l'accompagnement et la composition? » (p. 78). Ma lourde compulsion paraphrastique me pousse vers quelques notations confiées au « bon sens ».

Les remarques du *bon sens*

1/ MOI prend ses distances avec ces rêveries épistémologiques plutôt sceptiques; il en découle un de mes refrains : rien ne sert de rapprocher des citations si l'on ne procède pas à leur comparaison, c'est-à-dire à leur spécification; c'est le contexte qui prime pour la compréhension de ses énoncés.

2/ MOI, une fois de plus, écarte un sujet, qu'il juge apparemment trop vaste, trop vague, ou dont il n'a pas le

désir de discuter avec LUI – qui prétendait auparavant ne pas supporter la philosophie, tout en s’y jetant ici à corps perdu.

3/ Sa question ramène, de l’« océan » et des « Alpes » et des « phénomènes » mêlés par LUI en quelques mots, aux leçons de musique, et au passé – le passé de LUI, pas le sien!

4/ L’envol soudain du Neveu révèle un nouvel aspect de ce que MOI appelait, dans le portrait, sa « hauteur ». Aspect surprenant, puisqu’il consiste ici à enfourcher des nuées carrément métaphysiques. Mais qui touchent au cœur des Lumières : l’éducation, c’est-à-dire la réforme des esprits.

5/ Qu’est-ce qui différencie cette rêverie de LUI du grand délire de d’Alembert? D’abord la taille. Pour que la vision du mathématicien touche au *sublime*, il faut un volume textuel adéquat, ici absent. Il faut aussi, j’y insiste, qu’elle ne soit pas placée dans la bouche d’un ennemi de la philosophie, d’un parasite *abject*. Il faut qu’elle ne subisse pas le rabaissement que MOI lui inflige, etc. On tend dès lors vers une autre conclusion : le contexte dégrade l’envolée du Neveu plus qu’il ne la tire vers le haut, à la manière du *Rêve de d’Alembert*.

La leçon est à retenir, il ne suffit pas d’accoler des références pour comprendre la singularité d’un texte et d’un travail spécifique de l’écriture. Gare aux renvois qui font le charme académique des éditions savantes. Leur sèche accumulation dissimule souvent l’ignorance inconsciente des opérations esthétiques qu’elle croit célébrer, y compris sous la pompe de l’« intertextualité ».

6/ Mais ni le contexte, ni l’appel au *Rêve*... ne permettent de comprendre en quoi le propos de la tirade serait « spécieux ». Il faut donc l’analyser.

A/ LUI attribue au « hasard » l’étrange contraste de ses idées, relevé par MOI.

B/ Il en fait aussitôt une loi générale de l’univers : « On ignore où une chose va [...] on ne sait rien de bien. » Sous le règne du hasard, comment en effet distribuer causes et effets, circonstances et permanences?

C/ Qu'il faille prendre le terme « chose » au pied de la lettre est prouvé : « [...] la physique sera toujours une pauvre science », donc une fausse science.

D/ La prétention de procéder avec « méthode » (comme MOI avec l'éducation de sa fille?), bute sur l'ignorance de sa cause : « et la méthode, d'où naît-elle ? » LUI soumet son partenaire à l'épreuve de l'érosion régressive.

E/ *L'ignorance* vaut donc mieux qu'un savoir si imparfait.

F/ C'est dans cette situation (en « savoir si peu et si mal » sur la musique), que le Neveu se fit « maître d'accompagnement et de musique » (p. 77).

Sceptique et bavard

On ne saurait s'y tromper. LUI ne se contente plus, comme au début du dialogue, de vanter le mensonge politique, de dénoncer la nocivité des réformes inspirées par la recherche de la vérité. Ce qu'il proclame ici, c'est un *scepticisme radical, absolu*. Tout accès à une démonstration rationnelle, donc méthodique, est exclu, qu'il s'agisse de métaphysique, de philosophie, de droit, de science, de religion. Dès lors, on ne peut même plus lui reprocher l'absence de preuves ! Telle profession de foi implique l'agnosticisme (et non l'athéisme), mais *s'exclut*, me semble-t-il, de la *tradition matérialiste*.

Si le Neveu se piquait de cohérence, et donc de constance (interdite par le règne universel du hasard), son affirmation antérieure (« personne ne me connaît mieux que moi ») changerait de sens. Elle devrait signifier l'impossibilité de le/ se connaître, et par conséquent d'être jugé – par les autres ou soi-même. Mais que faire alors du « mépris de soi » ? Pourquoi préférer la paix civile aux désordres provoqués par les génies, les lois et mœurs existantes à d'autres ? Un sceptique intégral devrait se taire, tourment insupportable pour ce bavard impénitent, on nous l'a raconté dès le portrait.

Bien entendu, rien ne nous oblige à prendre ces déclarations pour une conviction ; il peut s'agir d'une provocation, et/ou d'un moment idéologique qui passe – comme le mépris de soi. En tout cas, *MOI l'écarte d'un revers de main*. À bon droit. En effet, quelle démonstration opposer à un négateur de toute démonstration possible ? Au demeurant, il suffit que le scepticisme exprime une conviction pour se détruire lui-même.

D'où vient qu'une position idéologique parfaitement claire puisse donner lieu à diverses interprétations, au demeurant non antagonistes ? Invoquer la polysémie n'explique rien, à force de prétendre tout expliquer. Mes trois hypothèses (conviction, provocation, moment) tiennent très exactement à la spécificité du *NdR* au sein des dialogues conceptuels : un personnage tel que LUI, une situation de confrontation entre individus caractérisés par bien d'autres traits que leurs seules opinions philosophiques, etc.

Le problème prioritaire n'est donc pas de savoir ce que Diderot pense ailleurs du scepticisme (radical), mais d'établir le sens du passage, et ensuite ses corrélations avec ce qui précède (d'autres relations pourraient apparaître si l'on prenait en compte l'ensemble du texte, ce qu'interdit ma lecture progressive).

Encore les leçons

Lors de ses premières leçons, donc, LUI ignorait complètement les deux matières de son enseignement. En quoi, autre paradoxe, il était moins pire que « ceux qui croyaient savoir quelque chose. Au moins je ne gâtais ni le jugement ni les mains des enfants. [...] ils n'avaient rien à désapprendre ; et c'était toujours autant de temps et d'argent d'épargné. » – « MOI. — Comment faisiez-vous ? » – « LUI. — Comme ils font tous. » (p. 78). Suit une de ces descriptions dont le texte antérieur nous a déjà régalié, et sans équivalent, semble-t-il,

dans le genre du dialogue d'idées (p. 78-81). Il se confirme, si besoin était, que LUI, principal acteur du dialogue direct, remplit aussi la fonction de narrateur en second, rapporté et narré par MOI.

MOI a donc écarté sèchement l'entortillage spécieux, mais continue à questionner : « Et aujourd'hui, c'est donc autre chose. » – « LUI. — Vertudieu, je le crois. [...] » Et de décrire son nouveau manège : au lieu de retarder la leçon, il joue au maître pressé, car attendu ailleurs. « MOI. — Et pourquoi employer toutes ces petites viles ruses-là. » (p. 81). Éduqués par la lecture en cours, nous savons que LUI n'hésite nullement à se flageller. Mais ce n'est plus son humeur : « LUI. — Viles ! et pourquoi, s'il vous plaît. Elles sont d'usage dans mon état. Je ne m'avilis point en faisant comme tout le monde. Ce n'est pas moi qui les ai inventées : et je serais bizarre et maladroit de ne pas m'y conformer. Vraiment, je sais bien que si vous allez appliquer à cela certains principes généraux de je ne sais quelle morale qu'ils ont tous à la bouche, et qu'aucun d'eux ne pratique, il se trouve que ce qui est blanc sera noir, [...] » (p. 81-82).

LUI a retrouvé toute sa superbe, le mauvais moment des auto-accusations, du désespoir, s'est envolé. Mais qui sont ces « ils » à « principes » sans pratique ? Pour le savoir, il faut passer au chapitre suivant. Car nous voici dans le second grand débat.

La guerre générale rebondit

Du mime des concepts

On vient de le voir, c'est le Neveu qui relance les hostilités. Prenant prétexte d'un bref jugement moral de MOI sur ses « viles » roueries de maître de musique, il dénonce les partisans sans frais d'une certaine morale générale, plus aptes à renverser les normes traditionnelles de conduite qu'à traduire leurs (vains) principes en actes. Faux apôtres d'une morale fausse. Purs Pharisien, dirait-il *s'il savait l'histoire*.

Qu'est-ce à dire? Eh bien, d'abord, qu'on comprend mieux pourquoi l'instance auctoriale a exigé de MOI qu'il écarte tout débat sur le scepticisme absolu. Il fallait laisser la place à un autre, jugé plus intéressant ou adéquat. Ensuite, que LUI répond enfin, quelques dizaines de pages plus loin, au propos de MOI sur les lois *générales et absolues* du droit naturel moderne!

On ne saurait avancer que les commentateurs se répètent à l'envi sur ce surprenant report, ou, si l'on préfère, cet effet majeur de composition. Car il ne faudrait pas confondre les ralentissements dans le trafic local des échanges (voir chap. 4), avec cette vaste déviation, ce spectaculaire retardement. Une telle opération de pensée esthétique suppose que l'auteur fait confiance au lecteur, et qu'il *maîtrise parfaitement sa matière*. Et de fait, au seuil du second tiers du *NdR* (p. 41-81), nous sommes tenus de constater un flux dialogique totalement fluide et uni. Nulle trace encore d'un *habit d'Arlequin*, pour reprendre une expression de LUI.

Suis-je en droit de réclamer ma part d'*originalité*, d'*individualité* dans la mise en avant d'un tel phénomène de décalage, à l'évidence concerté? Je n'en sais rien. Non pas par scepticisme foncier, mais par paresse, LUI dirait *fainéantise* et *ignorance*. Il faudrait relire toute la bibliographie, et mon *courage* défaille. Aux confrères, LUI dirait mes rivaux, de m'éclairer, si besoin à titre posthume. J'ai confiance, moi aussi, dans *l'avenir*.

Ce qui reste à ma portée, c'est de poser une question. D'où viendrait cette surprenante capacité dialogique du Neveu, en rien soulignée par le texte? Deux explications se présentent. D'une part, son don cultivé, et même professionnalisé, de l'imitation; et surtout, d'autre part, l'habitude annuelle des rencontres avec MOI. Chacun de leurs entretiens à la Régence suit un mouvement singulier, comme celui auquel nous assistons. Mais comment pourraient-ils ne pas tourner tous autour des mêmes thèmes? Comme aux échecs, si aucune partie ne ressemble à une autre, les deux adversaires connaissent les atouts et les failles de leur partenaire régulier.

« Ils » et LUI

Après donc les « génies », dangereux fanatiques de la « vérité », LUI s'en est pris aux débiles opulents; à lui-même;

aux naïfs tenants d'une éducation fondée sur un « savoir » à double titre impossible (la maîtrise des « éléments » occupe une vie; le règne du hasard barre toute connaissance méthodique). Il s'attaque maintenant aux « ils » (voir la dernière citation du chap. 4).

Ce qui définit ce groupe, c'est l'apologie bruyante d'une « morale » universelle qui, loin de déboucher sur une application, ne vise qu'à dévaloriser les conduites usuelles (par exemple celles des vendeurs de leçons). Il s'agit par conséquent des « philosophes », plus nombreux que les « génies » du premier débat, mais clairement acquis aux mêmes « principes », agressifs, hypocrites, illusoirs.

LUI avait donc tout à fait compris l'importance stratégique du droit naturel moderne (l'Antiquité entendait par là un droit commun aux hommes et aux animaux). Le scepticisme constitue une réponse trop vaste, et a été écartée par MOI. Elle mettrait d'ailleurs fin à tout débat! Que va-t-il proposer?

Selon LUI, on l'a vu plus haut à la fin du chap. 4, le droit naturel change le blanc en noir, le noir en blanc. Il ajoute alors ceci :

« LUI. – Mais, monsieur le philosophe, il y a une conscience générale, comme il y a une grammaire générale; et puis des exceptions dans chaque langue que vous appelez, je crois, vous autres savants, des... aidez-moi donc, des... » – « MOI. – Idiotismes. » — « LUI. – Tout juste. Hé bien, chaque état [= profession] a ses exceptions à la conscience générale auxquelles je donnerais volontiers le nom d'idiotismes de métier. [...] Et le souverain, le ministre, le financier, [...] l'homme de lettres, [...] le maître à chanter, le maître à danser, sont de fort honnêtes gens, quoique leur conduite s'écarte en plusieurs points de la conscience générale, et soit remplie d'idiotismes moraux. Plus l'institution des choses est ancienne, plus il y a d'idiotismes. » (p. 82-83).

De quoi s'agit-il? De la traduction *savante*, donc longue et technique, de cette assertion déjà rencontrée, simple et brève : « LUI. — Je ne m'avilis point en faisant comme tout le monde. » (p. 82). LUI nous livre un *pastiche* du langage philosophique à travers les siècles, toujours actuel dans toutes les disciplines non strictement scientifiques. Aussi bien, son explication pleine de « hauteur » ne manque pas, à la fin, de fouler la « bassesse » (voir le portrait) : « LUI. — Tant vaut l'homme, tant vaut le métier, et réciproquement, [...] » (p. 83). On se souvient que les premiers mots de LUI impliquaient la notion de métier (fainéants *vs* M. le philosophe).

Le conflit intellectuel, du premier au second débat, n'a donc rien d'*indécidable*. Il s'agit de savoir si les critères de la moralité (= légitimité) des conduites dépendent en priorité de ce qui existe, de la pratique réelle; ou de principes universels édictés par la seule raison des philosophes – censés détenir la vérité, et donc le droit de juger. (Mais dispensés, selon LUI, de devoir s'appliquer leurs propres normes). Les lois et conduites *établies* sont-elles « bizarres », injustes, illégitimes, du seul fait qu'elles n'obéissent pas aux injonctions uniformisatrices et réformatrices de la conscience philosophique?

Le Neveu, lui, entend partir de la réalité. Celle-ci révèle deux niveaux, quand les « ils » n'en veulent qu'un : une « conscience générale » et des « exceptions » (= « idiotismes »). La réalité sociale est donc plus complexe que le rêve philosophique investi dans le droit naturel, présenté par les philosophes comme la nouvelle « conscience générale » – c'est un premier fait, avance LUI. Mais cette complexité s'accroît de beaucoup, ajoute-t-il, si l'on prend en compte deux facteurs : 1/ la diversité des professions, chacune dotée de son idiotisme particulier; 2/ l'ancienneté des exceptions de métier, car celle-ci, par nature, multiplie les particularités.

Bref, le jugement moral porté sur un homme ne tombe pas du ciel des principes abstraits de droit naturel; il faut au contraire partir du concret – son métier, qui lui dicte ses

idiotismes spécifiques. Tant vaut le travail, tant vaut l'individu qui l'exerce. (On comprend mieux pourquoi l'*opulent*, d'après LUI, est forcément imbécile! Pur et nécessaire idiotisme).

La réaction du philosophe brille par un laconisme méprisant : « MOI. — Ce que je conçois clairement à tout cet entortillage, c'est qu'il y a peu de métiers honnêtement exercés, ou peu d'honnêtes gens dans leurs métiers. » — « LUI. — Bon, il n'y en a point; mais en revanche, il y a peu de fripons hors de leur boutique; et tout irait assez bien, sans un ensemble de gens qu'on appelle assidus, exacts, remplissant rigoureusement leurs devoirs, stricts, [...] » (p. 83).

C'est manifeste, le Neveu prend son pied, contrairement au philosophe. (Qui, néanmoins, conçoit clairement ce qui ne s'énonce pas bien). Tout irait « assez bien » (entendons : au mieux qu'il soit possible), n'étaient les... *hommes à devoirs*. C'est d'eux, en effet, que vient l'imperfection du monde. Pas de LUI, qui fait tout « comme les autres », sans le moindre excès de zèle. Le Neveu est décidément en pleine forme. L'énigme supposée de l'origine du mal s'explique aisément, à condition de fuir les clichés de la pensée commune. On rejoint le premier débat, car si les hommes à devoirs n'ont pas à être géniaux, les génies sont forcément de tels hommes – en témoigne leur obsession de la « vérité », source du mal jusqu'ici présentée comme essentielle.

Le mal procède par conséquent du souci de faire au mieux! C'est un fruit du scrupule. Il s'enracine dans la dévotion profane du travail! On rejoint les premiers mots de Rameau à l'adresse de M. le philosophe au café de la Régence.

L'explication de l'impertinent paradoxe ne se fait pas attendre. Les excités, les enthousiastes du devoir professionnel, « toujours dans leurs boutiques [...] depuis le matin jusqu'au soir [...] sont les seuls qui deviennent opulents et qui soient estimés. »

LUI pose donc sur le même plan plusieurs relations de cause à effet. 1/ La vente fanatique enrichit quelques

commerçants frénétiques; 2/ la richesse de quelques-uns procure l'estime de tous; 3/ l'oisiveté des gens du monde opulents et de leurs parasites est par conséquent estimable. La première relation semble légitime (aux yeux du moins de la « conscience générale », ou de l'« idiotisme de métier »); les deux autres un peu moins, quoique plus répandues encore que sous les Lumières, l'effondrement des éthiques aristocratique et cléricale le prouve.

Je voudrais tenter de prévenir ici une méprise regrettable. Il paraît en effet quasi fatal que de prochains interprètes du NdR veuillent ramener la relation n° 1 du Neveu (= allonger la journée de vente) à une loi de l'économie politique de plus en plus renommée dans les écoles de commerce en pointe : *travailler plus pour gagner plus*. Où serait l'erreur? Dans le fait de confondre travail et vente (= affaires), gagner un peu plus et devenir *opulent*...

De quelques autres opérations conceptuelles

Lisons la suite, car les paradoxes s'enchaînent avec une inventivité étourdissante. 1/ Il y a des idiotismes « communs à tous les pays, à tous les temps » (autrement dit des idiotismes aussi... *généraux* que les principes invoqués par MOI!), « comme il y a des sottises communes »; 2/ « un idiotisme commun est de se procurer le plus de pratiques [= clients] que l'on peut; une sottise commune est de croire que le plus habile est celui qui en a le plus. Voilà deux exceptions à la conscience générale auxquelles il faut se plier. » (p. 83).

Première constatation : LUI semble bien *mimer*, quelques dizaines de pages plus loin, le dispositif conceptuel de MOI lors du débat inaugural. Aux lois bizarres inspirées par les circonstances ou l'aveuglement *vs* les lois générales d'une équité absolue, répond ici la distinction entre *conscience générale* et *idiotismes*. Le Neveu a de la mémoire, goûte la virtuosité, la joute. Rivaliser avec le philosophe (opulent, estimé...) est une

jouissance dont il serait *bizarre* de se priver, quand l'occasion se présente si peu.

Seconde observation : l'opposition initiale et binaire de MOI mérite surenchère. D'où deux complexifications. A/ Il y a des exceptions... universelles; B/ il y a des exceptions obligées (qu'on doit suivre), et des idiotismes qui sont des « sottises », entendons – mot favori des Lumières – des *préjugés*. C/ Mais, à l'inverse radical des Lumières, ces sottises ont *force de lois*, « auxquelles il faut se plier » (p. 83).

J'en tire quant à moi cette conclusion : pour le Neveu, rien n'est « bizarre », mot récurrent du *NdR*, et lui-même moins que tout autre, puisqu'il fait « comme les autres », comme « tout le monde » – une de ses justifications favorites. L'original, l'excentrique, c'est le philosophe, pas lui. Faire *comme les autres* quand on passe pour un *original*, avouons-le, ce n'est pas banal. Si cette interprétation est correcte, on tomberait sur un vrai paradoxe : le spécialiste de la « conscience générale » n'aurait nulle conscience de son propre idiotisme, qui fait pourtant son principal intérêt aux yeux de MOI, le portrait en témoigne. Chacun des deux protagonistes renvoie donc l'autre à son exception, son excentricité.

Troisième remarque : il ne s'agit en rien de chercher *l'esprit des lois*, pays par pays, métier par métier, règlement par règlement, en fonction de tel ou tel critère (par exemple l'ancienneté). D'abord parce que cette recherche de diverses logiques locales contredirait la posture sceptique et le rejet catégorique du droit naturel, en tant qu'intégralement rationalisé. Ensuite et surtout, parce qu'il n'est pas question d'interroger les règles établies, mais de leur obéir, de s'y « plier ».

Dans les deux débats, LUI demeure donc ferme sur sa position conservatrice, clairement opposée au projet qui définit l'essence des Lumières. Conclusion : si l'on peut douter de sa connaissance entière de soi [« MOI. — Qu'est-ce que des positions? » – « LUI. — Allez le demander à

Noverre [= fameux chorégraphe]. Le monde en offre bien plus que son art n'en peut imiter », il est indéniable qu'il ne passe pas à côté de ce qui le sépare fondamentalement des « philosophes » – ses seuls véritables ennemis. MOI déclare se servir de LUI pour *faire sortir* la vérité. Le seul ou principal but du Neveu est de faire éclater la sottise et la singularité de son interlocuteur riche et respecté, et à travers lui, celle du camp qu'il représente. Jusqu'ici, les deux débats révèlent bien un affrontement sur la fonction de la Raison. Doit-elle servir à critiquer ou conserver ?

Quatrième réflexion : si LUI repousse avec constance les finalités réformatrices des Lumières, il ne nie pas pour autant l'existence du mal (moral). Il convient d'y regarder de plus près, car telle question taraude le siècle.

1/ LUI tient un juste milieu entre les deux écoles – Tout va bien *vs* Tout va mal : « LUI. – [...] et tout irait assez bien » (p. 83). Cette situation somme toute passable tient, on l'a vu, à ce que les fonctions sociales – du souverain aux maîtres de danse –, en faisant coexister conscience générale et exceptions « sur plusieurs points », font « de fort honnêtes gens. » (p. 82-83).

2/ Par où le désordre maléfique s'introduit-il ? On doit reconnaître l'originalité de l'explication. Par un excès de zèle chez « un certain nombre de gens qu'on appelle assidus, exacts, remplissant rigoureusement leurs devoirs, stricts, [...] » (p. 83). Le mal provient d'une maximisation des devoirs professionnels chez les dévots du travail en chaque métier. Ces obsédés, en voulant faire *très bien*, détériorent l'*assez bien* par le *trop*. Que ni Bayle, ni Leibniz, ni Kant ne l'aient soupçonné laisse songeur. Misère de la philosophie savante et de ses génies ?

3/ LUI résout tout aussi aisément la question trop débattue de l'origine de l'inégalité parmi les hommes. En refusant de quitter sa boutique, en effet, le marchand zélé devient riche,

et sa richesse lui procure l'estime, quand les autres sont privés des deux biens, quoique *fort honnêtes gens*.

4/ En dénonçant les « petites viles ruses » du Neveu lors de ses leçons (p. 81), M. le philosophe prouve donc qu'il n'a rien compris à la mécanique sociale ; qu'il juge du bien et du mal sans critères éprouvés, à tort et à travers. « LUI. — Je donne ma leçon, et je la donne bien ; voilà la règle générale. Je fais croire que j'en ai plus à donner que la journée n'a d'heures. Voilà l'idiotisme. » (p. 84). L'idiotisme de métier, inséparable de la conscience générale, ne désorganise en rien l'équilibre de l'assez bien, qui produit, on le sait désormais, « de fort honnêtes gens » (p. 83). Et de fait, LUI a quelque raison de le penser. Ses pantomimes de maître surbooké ne lèsent ni ses élèves, ni leurs parents ; elles sont également incapables de le rendre opulent, donc estimé, donc tyrannique sur ses domestiques et parasites, donc imbécile.

Le défi du puits sans fond

Il paraît impossible de s'abreuver plus longtemps à l'eau des leçons de musique. Or le défi, l'exploit, serait précisément de continuer à puiser dans ce puits étroit, que tout autre que LUI et l'auteur croirait à jamais asséché. Est-ce le cas, ou passe-t-on à autre chose ?

« LUI. — [...] Autrefois je volais l'argent de mon écolier ; oui, je le volais ; cela est sûr. Aujourd'hui, je le gagne, du moins comme les autres. » — « MOI. — Et le voliez-vous, sans remords ? » — « LUI. — Ho, sans remords. » (p. 84). Arrêtons-nous un instant.

1/ Le secret défi est relevé, l'inventivité idéologique inépuisable.

2/ On aurait tort de négliger la différence entre leçons passées et présentes, au prétexte que MOI oriente aussitôt vers la thématique précédente de la conscience. Car la lecture interne implique deux opérations conjointes : la paraphrase

et la corrélation (cette dernière réservée dans ce livre, sous le nom de lecture progressive, aux seules pages antérieures). Or, dans le premier débat, MOI a distingué deux types de lois – les lois de circonstance, souvent aveugles ou de nécessité passagère, et les lois éternelles, vouées à devenir, de droit, les lois bonnes de toute société. Que fait à nouveau le Neveu? Le mime de cette distinction temporelle, rabattue sur le plan apparemment trivial des leçons de musique! L'exploit est donc double : prolonger au-delà de toute prévisibilité l'exploitation antiphilosophique d'une expérience autrefois commune aux deux protagonistes; pasticher et même parodier le grave discours, inaugural et fervent, du philosophe.

3/ Si la différence entre les deux époques pédagogiques est explicite, il n'en va pas de même pour le mime tardif, ni mentionné par LUI, ni relevé par MOI. Elle est donc remise, comme sous-texte, au lecteur. De là une question que je dois laisser en suspens : combien de commentateurs du *NdR* ont-ils cru bon de mentionner une *opération de pensée esthétique* aussi brillante, quoique discrète? Laissée dans l'ombre, comme le manuscrit, mais elle, pour toujours. Comme Montesquieu et Voltaire, Diderot pense donc que le lecteur doit faire sinon la moitié, du moins une partie du travail. Remarquons au passage que ni la stylistique, ni la sémiotique, ni la sociologie, ni la biographie de l'auteur, ni la psychanalyse, ni l'histoire des idées, ni la théorie des genres, n'ont les moyens de mettre cela au jour. On me répondra qu'il n'y a pas là de quoi en faire un plat. Soit. Chacun prend son plaisir où il peut.

Le vol restituitif

Quand on discute avec un philosophe, il faut raisonner. LUI le sait. Répondre « Ho, sans remords. » serait un peu court, comme dira Cyrano. D'où une tirade (p. 84 et suiv.). Classons les arguments.

1/ « LUI. – Les parents regorgeaient d'une fortune acquise, Dieu sait comment », en fait dans la finance, les « affaires », les banques. (Si l'aristocratie a perdu de son lustre, ces gens-là semblent avoir survécu tant bien que mal, me murmure un grain de sel. On les appelle *oligarques* quand ils viennent en jet privé d'un pays mal coté dans un grand journal du soir. Un bon sociologue, un économiste distingué, ni populistes ni extrémistes, ne sauraient confondre financiers et oligarques, l'Ukraine toute « démocratique » le démontre depuis 2022; ses oligarques tout-puissants jusque-là ont disparu du paysage).

2/ On ne vole pas les voleurs, « le diable s'en rit », dit un proverbe.

3/ « Dans la nature, toutes les espèces se dévorent; toutes les conditions se dévorent dans la société. »

4/ « Je les aidais à *restituer*, moi, et une foule d'autres qu'ils employaient comme moi. »

5/ « Nous faisons *justice* les uns des autres, *sans que la loi* s'en mêle. » Une danseuse « venge le prince du financier », et ainsi de suite.

6/ « Au milieu de tout cela, il n'y a que l'imbécile ou l'oisif qui soit lésé, sans avoir vexé [= lésé] personne; *et c'est fort bien fait.* »

7/ « D'où vous voyez que ces exceptions à la conscience générale, ou ces *idiotismes moraux* dont on fait tant de bruit, [...] ne sont rien; [...] il n'y a que *le coup d'œil* qu'il faut avoir juste. » – « MOI. – J'admire le vôtre. »

8/ « MOI. – Et puis la misère. La voix de la conscience et de l'honneur, est bien faible, *lorsque les boyaux crient.* »

9/ « Suffit que si je deviens jamais riche, il faudra bien que je restitue, et que je suis bien résolu à *restituer* de toutes les manières possibles, par la table, par le jeu, par le vin, par les femmes. » – « MOI. – Mais j'ai peur que vous ne deveniez jamais riche. » – « LUI. – Moi, j'en ai le soupçon. » – « MOI. – Mais s'il en arrivait autrement, que feriez-vous ? »

10/ « LUI. – Je ferais comme tous les gueux revêtus [= enrichis et arrogants]; je serais le plus insolent maroufle qu'on eût encore vu. C'est alors que je me rappellerais tout ce qu'ils m'ont fait souffrir; et je leur rendrais [...] Nous prouverons que Voltaire est sans génie [...] que Montesquieu n'est qu'un bel esprit; [...] nous donnerons sur dos et ventre à tous ces petits Catons [...] » – « MOI. – [...] je vois combien c'est grand dommage que vous soyez gueux. [...] ».

11/ « LUI. – Mais je crois que vous vous moquez de moi; monsieur le philosophe, [...] vous ne vous doutez pas que dans ce moment je représente la partie la plus importante de la ville et de la cour. [...] ».

12/ « LUI. – Voilà où vous en êtes, vous autres. Vous croyez que le même bonheur est fait pour tous. Quelle étrange vision! [...] Vous décorez cette bizarrerie [votre “esprit romanesque”] du nom de vertu; vous l'appellez philosophie; [...] En a qui peut. Imaginez l'univers sage et philosophe; convenez qu'il serait diablement triste. [...] ».

13/ « MOI. – Quoi, défendre sa patrie? [...] » – « LUI. Vanité. Il n'y a plus de patrie. Je ne vois d'un pôle à l'autre que des tyrans et des esclaves. » – « MOI. – Servir ses amis? » – « LUI. – Vanité. [...] » – « MOI. – Avoir un état [= emploi, fonction] dans la société et en remplir les devoirs? » – « LUI. – Vanité. [...] » – « MOI. – Veiller à l'éducation de ses enfants? » – « LUI. – Vanité. C'est l'affaire d'un précepteur. » – [...] « MOI. – S'ils [vos enfants] se déshonorent? » – « LUI. – Quoi qu'ils fassent, on ne peut se déshonorer, quand on est riche. ». La même indifférence vaut envers l'épouse, car « la société ne serait-elle pas fort amusante, si chacun y était à sa chose? [= ne s'occupait que de soi] » (p. 84-88).

14/ MOI et LUI s'opposent ensuite sur « les gens du monde », au point que le philosophe se lance enfin dans une immense tirade (p. 89-90), que nous aborderons plus loin, après quelques observations sur les contre-propositions de LUI.

Ce que nature veut dire

Comme j'ai commenté assez longuement ce moment décisif du texte dans *L'Énigme...* (II, 1-2), je me permets d'y renvoyer, en me contentant ici de quelques remarques sur le fond, puis la forme.

1/ LUI construit donc une théorie de la société sur l'expérience, vécue et réfléchie, de ses leçons de musique, quand MOI, dans le débat n° 1, partait d'idées générales. De fait, LUI oppose constamment, dans cette discussion, les assertions de la philosophie aux réalités (voir aussi ci-après).

2/ Mais LUI ne se contente nullement de cette disqualification par la praxis, le concret, les choses comme elles sont, toujours utilisée pour se débarrasser d'un adversaire sans trop d'effort cérébral. Il dresse une authentique *contre-théorie*.

3/ Celle-ci repose pour l'essentiel sur une conception antagoniste de la nature. MOI invoquait les lois naturelles du droit naturel moderne (moderne car exclusivement réservé au genre humain). Ces lois issues de la Raison avaient vocation à évaluer, améliorer ou remplacer les lois positives « bizarres ».

4/ LUI entend tout autre chose par le terme nature : la loi naturelle de la dévoration générale, commune aux animaux et aux professions.

5/ L'universelle dévoration n'est pas seulement un état de fait intégralement naturel (= général et éternel). C'est aussi un *état d'équilibre*, le meilleur possible. Mieux : le seul possible. En effet, commun aux espèces animales et au genre humain, il fonctionne forcément *sans lois positives*, de lui-même, sans doigt régulateur (Dieu pour le cosmos newtonien, l'État pour une certaine économie politique, le vice privé chez Mandeville, la main invisible du marché chez Smith, etc.).

Au lieu de prétendre l'améliorer au nom d'un idéal abstrait (le droit naturel moderne de MOI), il suffit selon Rameau de *laisser faire la nature des choses* (= la division du travail,

l'inégalité des richesses, bref, la *restitution involontaire*, baptisée vol, immoralité, injustice, par les esprits chimériques tels que MOI et ses semblables).

On comprend dès lors sans peine – mais avec retard – pourquoi les génies sont si détestables : ils incarnent la perturbation maximale de l'équilibre naturel, le moins mauvais possible. Nul besoin de lois idéalement justes, d'agents sociaux vertueux, de raisonneurs professionnels. C'est même tout le contraire. Voilà pourquoi LUI, en cas d'enrichissement, se doit de devenir un parfait maroufle ; c'est une nécessité rationnelle au regard de l'ordre général, autant qu'une revanche passionnelle.

L'erreur fondamentale des philosophes est de vouloir juger et changer l'ordre des choses, en croyant « que le même bonheur est fait pour tous. » (p. 88). La philosophie s'égare en inventant une fausse universalité, une fausse moralité, une fausse bonification. Elle introduit de l'artifice, elle entend forcer la nature à se plier aux désirs d'une rationalité abstraite, sans comprendre qu'il vaut bien mieux suivre une loi encore plus générale que celles de MOI, puisque commune aux animaux et aux hommes : la dévoration réellement universelle, réellement absolue.

L'art du retard

D'un point de vue plus formel, le débat n° 2 ne ressemble pas au premier. Jusqu'ici, MOI s'est contenté de brèves questions et remarques ironiques. L'art est donc de varier les échanges, de ne pas sacrifier la forme au fond.

Ces minces interruptions (parfois approbatrices) ont un triple avantage. Elles interdisent les dissertations ; elles expriment, à défaut de les étayer, les réserves et le calme retrouvés de MOI ; elles suscitent une attente : quand et comment MOI va-t-il répliquer ?

Coexisteraient donc deux retards impeccablement agencés. 1/ L'un, tourné vers le début du dialogue, a longuement différé la réponse de LUI, d'une vigueur inattendue, surtout après sa crise de désespoir; 2/ l'autre, tourné vers la suite, laisse en suspens l'explication du silence prolongé, ostensible, du philosophe. Curieusement, c'est à propos des « gens du monde », on l'a vu, qu'il intervient enfin plus longuement. Pour dire quoi?

MOI et le bonheur des élites

L'enjeu de la dispute sur le bonheur (en l'occurrence celui des « gens du monde ») semble à première vue aussi clair que décisif. Il s'agit de savoir si le bonheur des *opulents*, dont le Neveu rêve désespérément, se justifie en fonction de la pluralité individualisée des désirs – position en quelque sorte nominaliste (LUI); ou s'il est foncièrement illusoire, comme l'affirme MOI. On commence par de courts échanges (p. 88-89), avant que MOI prenne enfin longuement la parole (p. 89-90).

1/ « MOI. – Ils [les gens du monde] usent tout. Leur âme s'hébète. L'ennui [au sens pathologique du XVIII^e siècle, voir *Candide*, chap. 30] s'en empare. »

2/ « C'est qu'ils ne connaissent du bonheur que la partie qui s'émousse le plus vite. » [= les voluptés sensuelles].

3/ « Je ne méprise pas les plaisirs des sens. » [= Vins, mets, femmes, débauches entre amis].

4/ « Mais il [...] m'est infiniment plus doux encore d'avoir secouru le malheureux, [...] donné un conseil salutaire, fait une lecture agréable; une promenade avec un homme ou une femme chère à mon cœur, passé quelques heures instructives avec mes enfants, écrit une bonne page; [...] », etc. Et MOI, pour la première fois, de raconter, les larmes aux yeux, une histoire, l'histoire attendrissante, déclarée *sublime*, d'un cadet de famille vertueux et sensible. Elle s'oppose donc à l'histoire

d'Avignon, mais n'occupe que quelques lignes en fin de tirade, contre quelques pages pour l'autre, détaillée avec jouissance.

Telle tirade a beaucoup agacé les élites universitaires, qui ne s'en laissent pas conter : mièvrerie, pathos, sensiblerie larmoyante des Lumières, Greuze sans talent, etc. L'individualisation du bonheur, portée avec élan au crédit de LUI, et la ridicule réponse de MOI sont un des arguments les plus utiles à la thèse d'un Diderot se gaussant de Diderot via LUI.

Que penser de cette interprétation, qui paraît assez irréprochable pour mériter de se répéter sans la moindre usure? Pour s'en assurer, il faut réfléchir sur l'objection du Neveu, à laquelle répond la tirade de MOI : « LUI. — [...] Voilà où vous en êtes, vous autres. Vous croyez que le même bonheur est fait pour tous. Quelle étrange vision! [...] Vous décorez cette bizarrerie du nom de vertu; vous l'appellez philosophie. [...] En a qui peut. En conserve qui peut. [...] Boire de bon vin, se gorger de mets délicats; se rouler sur de jolies femmes; se reposer sur des lits bien mollets : excepté cela, le reste n'est que vanité. » (p. 86-87).

LUI reproche donc à MOI, mais aussi aux « philosophes » contemporains, à la philosophie en soi, 1/ de généraliser, d'universaliser, et par conséquent d'uniformiser le bonheur aux dépens des singularités, de la diversité des désirs; 2/ de lui donner pour seul contenu leur propre vision sectaire, étrange, bizarre. Ils se comporteraient en somme, sans le savoir et même en le déniaient, comme ces religions conquérantes qui visent à établir leur catholicité, leur règne universel. Leur idée du bonheur, identifié à la philosophie même, à la rationalité pure, dément leur prétendue hostilité à l'intolérance. Au fond, ils auraient remplacé la vérité révélée par leur propre vérité de petit groupe apostolique déguisé. Car enfin, prétendre détenir le contenu absolutisé du bonheur, c'est bien s'instituer berger

du troupeau, censeur et contrôleur des conduites, maître et possesseur de la nature humaine.

On mesure la force du sous-texte, si du moins ma glose ne le travestit pas... Ramené à sa seule littéralité, le propos dénonce une *généralisation*, une *réduction* et une *valorisation* indues. Une option parmi d'autres se voit décorée, assimilée par ses partisans à la vertu, à la raison.

Cependant, LUI n'en reste pas là. Il opère aussitôt, quelques lignes après, un *renversement* : le vrai bonheur n'est pas dans la « vertu » philosophique, dit-il, mais au contraire dans les plaisirs sensuels procurés par le luxe (p. 87, voir ci-dessus). Il inverse bien le contenu, tout en conservant par conséquent la généralisation, la réduction et la valorisation tout juste dénoncées !

Il en découle nécessairement que toute approbation focalisée sur le seul propos initial de LUI (= la critique des philosophes, p. 86) tombe à plat. Or cette démarche traverse continûment, et sans la moindre inquiétude, le discours dialogiste depuis 70 ans. Je crois qu'il serait temps de reprendre la lecture ensemble. Et je pose une question : LUI peut-il vraiment mettre MOI en péril, en faisant lui-même, dans l'instant, ce qu'il reproche avec tant d'assurance aux philosophes – une assertion uniformisatrice ?

Le dossier embrouillé de l'individu heureux

Il faudrait méditer les points suivants :

1/ La contradiction que j'ai relevée chez LUI à propos du bonheur est-elle patente ?

2/ On a presque toujours défini sa critique des philosophes comme une *individualisation* du bonheur. Je l'ai fait moi-même dans *L'Énigme...* pour en discuter les conséquences (II, 2). Est-ce exact ? Dès qu'on se pose la question, rendue obligée par la lecture interne continue, cela perd son évidence dans les mots cités. S'il fallait cependant que le sous-texte lui confère

cette portée, on rencontrerait aussitôt une difficulté assez redoutable, propre à une opération typiquement nominaliste.

En effet, s'il y a autant de bonheurs que d'individus, c'est la notion même de bonheur qui se vide. Et on buterait toujours sur le même tracas : comment déboucher sur la valorisation des plaisirs sensuels achetables aussitôt après une singularisation radicale du bonheur ? Au nom de quelle logique ? (Je laisse de côté la question de savoir s'il ne s'agit pas, en soi, d'une idée creuse. Une telle individualisation rendrait absurdes les industries du plaisir, alors que les bonheurs de sept milliards d'humains, aujourd'hui, se rangent en une dizaine de rubriques au plus : aliments, sexe, liens, travail, repos, confort, jeux, culture).

Mais ce n'est pas tout. Si LUI procède bien à une individualisation du bonheur, comme on l'affirme, que deviennent alors les *idiotismes* communs qu'il a invoqués avec une telle conviction ? Que vaut l'identification d'un homme avec son métier ? Que vaut le devoir de faire « comme les autres », qui rend la position des philosophes si « bizarre » ? Que devient le contentement du « peuple », affirmé dans le premier débat ? Bref, la diversité du plaisir n'équivaut pas de soi à son individualisation.

L'individualisation supposée ferait donc s'écrouler un pan massif du discours antérieur de LUI, creuserait un abîme entre sa posture réaliste (il faut s'adapter au monde tel qu'il est) et sa position individualiste, radicalisation extrémiste de l'universel égoïsme. Cette dernière rend impossible de critiquer la philosophie au nom des arguments jusqu'alors utilisés par Rameau.

Dès lors, le mouvement général du *NdR* s'en trouverait modifié. Son pivot ne se situerait plus dans le discours musical (voir chap. 7), mais ici – là où Rameau passe d'une opposition entre secte philosophique et conduites majoritaires à une argumentation nominaliste par l'individualisation du bonheur. Au lieu de creuser une division binaire du texte, la théorie

musicale s'opposerait aux *deux* argumentations antérieures. Le Neveu développerait non plus deux, mais trois lignes discursives inconciliables entre elles. A/ L'argumentation par la force du nombre : faire comme les autres, qui suivent eux-mêmes les idiotismes collectifs, les lois et mœurs établies. B/ L'argumentation par l'individualisation. C/ L'argumentation par les lois générales absolues de l'esthétique, telle la loi musicale trinitaire exposée plus loin.

3/ Comment expliquer que ces problèmes ne soient pas encore éclaircis? Je ne vois pas comment on pourrait échapper à cette interrogation sans renier notre métier, faillir à nos devoirs.

4/ Pour y parvenir, le bon chemin passe-t-il en priorité par les œuvres complètes de Diderot? Et afin d'y chercher quoi, si l'on n'a pas commencé par déminer le texte du *NdR*?

À propos d'un pitoyable plaidoyer

Abordons maintenant la réponse de MOI en forme de tirade. La majorité des interprètes nie toute portée à cette réfutation, tant son style leur paraît terne et plat. De fait, MOI parle une langue simple, claire, lisse, sans attraits – la nôtre, celle des critiques, historiens, politistes non férus de jargon technique. La nôtre, mais surtout la sienne, qui s'oppose à celle de LUI comme leurs idées et destins. Il s'agit là, c'est évident, d'une loi esthétique du *NdR*. Le philosophe est doté de la langue qui convient au personnage. Nul n'a jamais reproché à Molière de ne pas faire parler les maîtres comme les domestiques; à Marivaux de distinguer paysans et citadins. Tel argument tombe dans l'insignifiance.

Ce qui importe, c'est de savoir si MOI répond à LUI, et comment. On observe d'abord qu'il ne relève pas la contradiction flagrante qui me paraît miner l'objection du Neveu : « Vous généralisez indûment votre conception du bonheur par la vertu – et moi aussi, mais par la volupté

consommatrice ». Il ne retient donc, comme nombre de commentateurs, que la critique au nom de la diversité des goûts, autrement dit l'argument en soi.

Or, que fait MOI ici, dans sa tirade ? Il *prouve* que *l'individu* MOI éprouve, à côté des seuls plaisirs désirés par LUI et les gens du monde, *d'autres jouissances*. Non seulement autres, mais bien plus *délicieuses*, bien plus *nombreuses*, bien plus *accessibles*, bien plus *constantes*, du fait qu'elles n'exigent aucune fortune, ne dépendent pas du *luxe*, n'impliquent aucune *domination* tyrannique, ont une nature plus stable...

Donc, les « philosophes » tels que MOI ont accès aux mêmes plaisirs que les gens du monde ; et ils en ont d'autres dont les gens du monde (sauf quelques délicats mis à part par... MOI), par définition et de l'aveu même de LUI, sont exclus. En somme, LUI ne dispose pas sans forts déplaisirs (il s'en plaint assez) des plaisirs luxueux qu'il revendique ; et il se prive de ceux, plus intenses et *gratuits*, qui sont à portée de main. Je le confesse, la logique de l'interprétation dominante m'échappe. Qu'on daigne me répondre : en quoi une telle argumentation serait-elle d'une platitude désolante, ridicule, comme on le répète ? Car enfin, c'est bien l'individu MOI qui décrit ses plaisirs personnels.

Il faut cependant éclairer la démarche de MOI. Dès qu'on se pose cette question, un fait patent saute aux yeux : *il ne s'est pas confronté à la théorie sociale (et animale) du Neveu* exposée plus haut. On semble alors en droit de me contredire, en avançant que le philosophe a prudemment esquivé le fondement même de la démonstration adverse. Est-ce le cas ?

Je ne le pense pas. Car c'est le Neveu qui a lui-même fait du bonheur des gens du monde, auquel il aspire de toutes ses forces (hélas faibles), la conséquence nécessaire, implacable, de sa théorisation.

De là deux conclusions. 1/ MOI a choisi de réfuter l'*effet* plutôt que la *cause*, selon toute vraisemblance par souci d'économie ; 2/ LUI et MOI ont tous deux avancé *masqués*.

LUI a lancé l'histoire des leçons sans révéler où il voulait en venir; MOI a fait de même avec ses questions répétées sur les conséquences morales que le Neveu tirait de sa théorie. Le philosophe n'a pas retardé sa réponse par désarroi, il ajustait son coup en obligeant son interlocuteur trop confiant, trop triomphant, à dévoiler entièrement la liste de ses refus, amoraux, provocateurs, mais obligés (voir l'usage péremptoirement anaphorique du mot « Vanité. »).

L'individualisation du bonheur, une invention ?

Le philosophe a donc établi, sur le terrain même de son adversaire, que les jouissances empathiques ou liées au travail bien fait, l'emportent en intensité, en nombre, en accessibilité, en continuité, sur les sombres passions contraires : ennui, envie, rancune, vengeance, rage, désespoir, domination tyrannique, cupidité, débauche sensuelle, mépris de soi (le pire tourment au dire même de LUI), dénigrement, haine, j'en oublie sans doute.

Le Neveu aura-t-il l'effronterie de nier, après l'avoir étalé, qu'il se débat dans un nid de vipères qui le mordent, l'empoisonnent au fil des jours? Mais on commence à connaître ses ressources. Que nous prépare-t-il? Car la balle est maintenant dans son camp.

LUI commence par tâter différentes issues.

A/ « LUI. — Vous êtes des êtres bien singuliers! »
– « MOI. — Vous êtes des êtres bien à plaindre, [...] ». Ces deux courtes répliques ont un certain intérêt. Pourquoi? Parce qu'elles prouvent que *ni LUI ni MOI n'ont compris la discussion sur le bonheur comme une thèse réellement individualiste-nominaliste!* S'ils parlent d'eux-mêmes, c'est aussi et autant en représentants de deux collectifs précis et adverses : les gens du monde et les philosophes. LUI ne revendique pas une cohabitation aimablement éclectique et relativiste des idéaux de bonheur, comme l'exigerait leur individualisation, et même

leur seule diversité; il se bat, de toutes ses forces, pour la suprématie normative du mode de vie des opulents, et donc du sien. Il renvoie les philosophes et MOI dans l'excentricité, la bizarrerie, la chimère d'une toute petite minorité.

La messe est dite. Il n'est pas question de diviser le bonheur à l'infini, de pousser le bois nominaliste avec acharnement. S'opposent deux camps; deux élites; deux conceptions; deux modes de vie. *Le débat sur le bonheur ne creuse pas une faille décisive dans le NdR.* La conclusion paraît irréfutablement établie par le texte lui-même, à la seule condition de le lire. L'individualisation du bonheur, pour LUI comme pour MOI, est un argument au service du véritable conflit, qui oppose deux groupes sociaux, porteurs de deux visions du monde antagonistes.

L'interprétation courante de ce moment du dialogue me paraît cumuler quatre bévues : survaloriser l'argument nominaliste, alors que LUI en fait une de ces lois générales et absolues qu'il a d'emblée rejetées, et alors qu'il a prôné, avec la même conviction, la légitimité normative de la doxa; dénier la force démonstrative de la tirade de MOI sur ses plaisirs; passer avec discrétion sur les deux répliques parallèles de MOI et LUI (« *Vous êtes des êtres...* »). C'est beaucoup. Mais j'ai peut-être tort, il suffirait d'en débattre.

L'individualisation du bonheur serait par conséquent une invention, ou une exagération des commentateurs, rangés en file indienne sur le sentier de la guerre contre MOI. Ils l'ont surestimée parce que, dans leur esprit, il n'existait pas d'autre alternative logique face à la généralisation du bonheur philosophique. Mais le prix se révèle très lourd, puisque cela revient à dire que la théorie de l'idiotisme n'a rien à voir avec les définitions conflictuelles du bonheur; qu'entre l'auto-valorisation exclusive reprochée aux philosophes et le solipsisme de l'individualisation, il n'y a pas de place pour les *groupes*.

Or ces groupes (commerçants, parasites, opulents, artistes, génies, philosophes, publicistes, originaux, sots, dévots...) peuplent le *NdR*; ils se voient théorisés sous le nom *d'idiotismes de métier*; nos deux répliques exclamatives sur le conflit des bonheurs renvoient très logiquement aux deux conceptions les plus opposées, gens du monde *vs* philosophes, centrale dans le texte car constamment nourrie.

LUI et MOI s'opposent ici en se comprenant tout à fait. Il me semble ne pas en aller tout à fait de même entre moi et la tradition critique; en effet, l'individualisation tant vantée du bonheur ne semble pas à même de justifier l'importance accordée dans le *NdR* à la satire! Il en va tout autrement avec l'idée de groupe. Comme LUI le clame avec une force impressionnante, *il n'est pas seul*, et le philosophe a bien tort, dit-il, de mépriser les puissances sociales qu'il représente.

Bref, c'est amputer, c'est appauvrir le *NdR* que le réduire à l'opposition grandiloquente entre l'abstraction philosophique (MOI) et l'expérience concrète (LUI), le général et l'individuel. Ou plutôt, c'est adopter le seul point de vue du Neveu, opération déconcertante, pour ne pas dire saugrenue à propos d'un dialogue. Il faut peser les raisons des deux adversaires sur une balance équitable.

À cette loi d'une lecture efficace s'en ajoute une autre : l'obligation d'établir, à propos de tout passage nouveau, ses corrélations avec ce qui précède, qu'il s'agisse d'un roman ou d'un dialogue conceptuel. On devrait dès lors caractériser la lecture majoritaire de notre passage comme trop partielle et partielle.

À première vue, ces deux déviations s'opposent, puisque la prise de parti en faveur du Neveu et de son pseudo-individualisme théorique s'affiche partout, quand l'omission des corrélations reste impensée. Mais elles se soutiennent, c'est manifeste; l'omission est le moyen de la fin, qui a fini par triompher derrière Hegel, Fabre et Foucault, appuyée en sous-main par une grande idée : il n'y a pas de bonne littérature

avec de bons sentiments. MOI sera donc niaisement falot, LUI un foudre de guerre, et l'individualisation du bonheur une arme de destruction ravageuse.

B/ Le bonheur de l'honnêteté, constate et rétorque LUI, ne saurait convenir à quelqu'un « de fainéant, de sot, de vaurien ». Personne ne peut en effet le nier. Mais cette application individuelle n'équivaut pas à une individualisation théorique du bonheur, comme le prouvent au demeurant les citations suivantes.

— Bien des gens honnêtes ne sont pas heureux, et inversement; j'ai tout perdu, déplore LUI, pour un instant « de sens commun et de franchise »!

— Si le vice fait mon bonheur, et qu'il cadre « avec les mœurs de ma nation », pourquoi diable m'acharner, sans doute en vain, à « me faire autre que je ne suis », comme les dévots (autre groupe), qui font « souffrir les autres ».

— « On loue la vertu; mais on la hait; mais on la fuit; mais elle gèle de froid; et dans ce monde, il faut avoir les pieds chauds. ».

— Pour mes protecteurs, « il faut que je sois gai, souple, plaisant, bouffon, drôle »; si « c'est le ridicule et la folie qui font rire, il faut donc que je sois ridicule et fou », puisqu'ils « s'ennuient » ferme, les opulents – seuls à faire des gens comme LUI « leurs familiers ».

— « Heureusement, je n'ai pas besoin d'être hypocrite », contrairement à beaucoup d'autres (qu'il détaille).

— « Il faut que Rameau soit ce qu'il est : un brigand heureux avec des brigands opulents; [...] Et pour le trancher net, je ne m'accommode point [...] du bonheur de quelques visionnaires, comme vous. » (p. 90-93). Mais comment échapper à cette fatale question : LUI est-il, à son propre avis, un brigand *heureux*?

Cela semble patent. Pour démolir son adversaire (MOI et son groupe), mais aussi pour entretenir la conversation annuelle, LUI fait feu de tout bois sans aucune vergogne

intellectuelle. Cependant, au cœur même de l'argument dit individualiste, on ne perd jamais de vue le conflit collectif qu'incarnent les deux hommes. MOI, quant à lui, s'abstient de souligner les énormes contradictions du Neveu, et décrit en détail ses propres plaisirs, à la fois individualisés, intenses et honnêtes, donc philosophiques. En fait, ni MOI ni LUI ne prétendent être seuls à bénéficier de leur bonheur respectif, comme l'exigerait une individualisation conséquente. À preuve encore une fois leur double exclamation, incompréhensible dans une problématique de l'individualisation : « Vous êtes des êtres... ».

Une seconde constatation, moins visible, se dessine. La longue réplique de MOI sur ses bonheurs a assombri le Neveu, dont le ton a perdu beaucoup de sa superbe. Vertumne a encore frappé, le vent a tourné, et l'humeur avec. Foin de la théorie ! Tout se ramène à quelques mots plus résignés que combatifs : *Je suis comme je suis ; et ce que je suis répond à ce que mes patrons veulent que je sois ; pas question de m'amender pour satisfaire quelques visionnaires.*

Car LUI fait mine de croire que MOI, tel un dévot, lui enjoint de changer de vie et d'idées. Bien entendu, ce serait prêter au philosophe une candeur fortement exagérée, et d'ailleurs contestée par le texte : « MOI. — [...] le seul conseil que j'aie à vous donner, c'est de rentrer bien vite dans la maison dont vous vous êtes imprudemment fait chasser. » (p. 93).

Tentons de survoler ce moment du dialogue passablement complexe. Il conviendrait, me semble-t-il, de discuter au moins les points suivants.

1/ Est-il exact, comme je l'avance, que LUI et MOI discutent de la diversité des bonheurs, et non pas de leur individualisation ?

2/ Est-il exact que LUI, adversaire d'emblée déclaré des généralisations philosophiques, procède ici à une grandiose

opération de ce type, en embrassant le monde animal et humain, voué selon lui à s'entredévorer?

3/ Est-il exact que telle universalisation repose sur une métaphorisation de la dévoration animale, qui, chez l'homme, désigne l'obligation, pour chaque profession, d'augmenter ses gains aux dépens des autres métiers, dont celui d'opulent et donc de parasite?

4/ Est-il exact que LUI, loin de se contenter de surenchérir dans la généralisation, fait très précisément ce qu'il reproche avec tant d'ardeur à MOI et aux philosophes, à savoir prôner sa propre conception du bonheur – en d'autres termes, uniformiser?

5/ Est-il exact que le non éclaircissement de ces questions par la critique, sur un texte si célèbre et en principe si parcouru, pose un problème digne d'être discuté par les littéraires et les philosophes soucieux de rigueur? Est-ce la faute du texte ou des commentaires?

Quelques réflexions esthétiques

Ces dernières pages sollicitent en outre le lecteur qui veut bien réfléchir un peu en compagnie de l'*artiste*.

1/ On constate avec quel soin Diderot distribue répliques courtes et longues, en respectant la réserve de MOI (nous laisserons le décompte des tirades au lecteur amateur de chiffres). Il va de soi que moins un personnage parle, et plus sa parole compte. Les pages 88 à 93 montrent un bel exemple d'alternance entre échanges brefs et blocs discursifs. Plus de détails me paraissent superflus.

2/ À cette règle formelle s'adjoint la prise en compte de la personnalité des deux protagonistes : LUI pratique un style composite, à la mesure de ses émotions et idées agitées ; MOI, en dehors de quelques rares réactions impulsives, trempe parfois sa placidité philosophique dans l'ironie, etc.

3/ La principale difficulté artistique ne tient évidemment pas à ce dernier, mais au Neveu. Comment agencer les rapports entre idées et humeurs? On pourrait imaginer que les premières changent au fil des secondes. Est-ce le cas? Je ne le pense pas. Depuis le début, et sans du tout préjuger de la suite, elles restent placées sous le signe d'un ferme conservatisme, de la nécessité de s'adapter aux mœurs et lois, au monde tel qu'il est et doit rester. Mais alors, comment marquer la fluctuation programmée de l'humeur, l'empreinte de Vertumne sur LUI?

La première solution, la plus aisée, consiste tout bonnement à la *dire* – par la bouche de MOI, observateur et narrateur. (En retour, LUI le dévisage également, et le questionne parfois sur le sens de ses réactions corporelles). *Dire*, ne l'oublions pas, est le mode d'expression des moralistes et des commentateurs – deux corporations qui tendent à se prendre pour des écrivains.

La seconde, à *décrire* – par exemple sous le mode inédit de la pantomime narrée.

La troisième, qu'on vient d'observer dans la réponse du Neveu à l'ample discours du philosophe, est la plus délicate à pratiquer. Le changement d'humeur ne se dit pas, ne se décrit pas. Il se fait *sentir* (ou pas...); c'est au lecteur, en effet, de l'éprouver au contact direct des mots et des idées, de la tonalité qui les enveloppe. Une analyse détaillée des 72 lignes de cette réponse de LUI (p. 91-93) montrerait comment la récapitulation (et donc la synthèse) de ses arguments – identiques quant au fond – s'assombrit d'un seul coup, tel un ciel allègre soudain attristé par de grises nuées. Faut-il encore rappeler que ni les passions des agents en débat, ni leurs humeurs, encore moins les pantomimes, ne figurent à l'horizon d'attente générique d'un dialogue d'idées?

« Ma singularité »

Le conseil répété du philosophe (retourner au gîte perdu) déplaît au parasite expulsé pour faute d'inattention; et MOI de s'exclamer : « Quelle singularité! » — « LUI. — Il n'y a rien de singulier à cela. Je veux bien être abject; mais je veux que ce soit sans contrainte. Je veux bien descendre de ma dignité... Vous riez? » — « MOI. — OUI, votre dignité me fait rire. » — « LUI. — Chacun a la sienne. » Il y aurait donc autant et même plus de dignités que de bonheurs... LUI va développer l'idée avec force comparaisons et traits satiriques. Citons la formule la plus vigoureuse : « Faut-il qu'on puisse me dire : Rampe, et que je sois obligé de ramper? C'est l'allure du ver; » (p. 94). Qu'est-ce qui fait rire le philosophe? Une contradiction criante. LUI veut bien servir de bouffon, de flatteur, de parasite, il veut bien s'avilir; mais à condition de le faire *librement*, sans rien perdre de sa... *dignité!* C'est désirer le beurre et l'argent du beurre sans éprouver le moindre embarras. Mais à ses yeux, ou à son dire, il n'en va pas ainsi.

Il reste libre, puisqu'il a *choisi* l'abjection; il reste digne tant qu'il exerce l'idiotisme de métier des parasites... *sans contrainte*. Faut-il entendre : sans autre contrainte qu'une loi universelle? En revanche, revenir implorer son pardon, c'est insupportable, c'est hors du contrat tacite passé selon lui avec le patron, l'opulent.

Il se désespère par conséquent d'au moins deux *nécessités*, pour parler comme MOI : sa médiocrité artistique; le sacrifice proposé de sa dignité fondée sur sa liberté. En somme, le patron tyrannique, d'après lui, a excédé ses droits. Le Neveu en est persuadé : un tyran a pour premier devoir, outre ses dons matériels, de tyranniser ses parasites sans violer leur dignité par la contrainte! Comment en douter, en effet, sous l'emprise de l'universelle dévoration?

On ne saurait farder l'étonnant propos du Neveu, puisque ses mots le disent et que son énergique refus les confirme.

Or cette réaction spontanée et cette impeccable justification déclenchent le rire du philosophe. Nouvelle preuve sans doute (en faut-il encore?) que MOI reste engoncé dans le fade mais serré corset des lieux communs éclairés...

Si le rire philosophique devance le sourire du lecteur, on voit mal comment espérer atteindre le sublime dans le mal avec de telles douleurs et de tels arguments. LUI est bien un médiocre, au sens étymologique du mot : ni tout en haut, ni tout en bas. Mais on voit fort bien comment l'amour-propre est une fabrique de sophismes ; comment il ignore le ridicule. Bien entendu, ce qui vaut pour le gueux parasite vaut aussi et encore mieux, en sous-texte, pour les beaux seigneurs courtisans.

Mots et pantomime

Et une nouvelle fois, Rameau fait succéder la pantomime de son patron hypocondriaque aux mots qui le décrivaient. « Puis il se mit à contrefaire son homme ; il s'était mis dans une chaise, la tête fixe, [...] disant : Oui, vous avez raison, mademoiselle. [...] Triste, obscur, et tranché, comme le destin ; tel est notre patron. /Vis-à-vis, c'est une bégueule qui joue l'importance [...] elle est plus méchante, plus fière et plus bête qu'une oie. [...] » (p. 96). En fait, l'auteur tente une variation : la pantomime occupe 4 lignes, la parole toujours définitive du patron 2, le commentaire sarcastique du Neveu sur le patron et sa maîtresse... 38 (p. 95-97). Au comique involontaire de l'argumentation auto-justificatrice succède donc le comique concerté de la pantomime et de la narration satirique.

Au début, dit LUI, il imitait les autres auprès du patron, mais avec plus de talent, dont celui des poumons. « Et pour me donner une juste idée de ce viscère, il se mit à tousser d'une force à ébranler les vitres du café [...] » (p. 97). — « MOI. — Mais à quoi bon ce talent ? » — « LUI. — Vous ne le devinez

pas ? » — « MOI. — Non. Je suis un peu borné. » — « LUI. — Supposez la dispute engagée et la victoire incertaine : je me lève, et déployant mon tonnerre, je dis : cela est, comme mademoiselle l'assure. [...] » (*ibid.*)

Et Rameau de se lancer dans une succulente et flatteuse énumération de ses autres dons de flatteur, tenu par l'idiotisme de métier à la variation, ennemie de la monotonie (p. 98 et suiv.). Le moins qu'on puisse dire, c'est que MOI, s'il prétend tout ignorer de cet art du parasitisme, sait parfaitement comment retenir le lecteur, à la fois admiratif et amusé. Qu'est-ce qui le divertit ? D'abord, l'ignorance non pas sainte mais feinte de l'auteur, bel et bien frotté au monde, si son délégué fictionnel, à son dire, ne l'est pas. Ensuite et surtout, l'admiration, pour le coup ingénue, que Rameau porte à ses propres tours, sans la moindre vergogne.

Le personnage est vraiment impayable. Il veut bien être *abject*, mais sans perdre sa *dignité* ! Ramper, oui, mais à son gré ! Exercer son idiotisme de métier, oui, à condition que le *patron* réfrène le sien ! Imiter, certes, mais de manière inimitable ! Être un ver, hélas, mais qui se *redresse*, bien droit dans ses bottes sans foin, etc.

Donc, à ses yeux, ce n'est pas son métier de parasite voué à la flatterie qui le singularise, comme le croit MOI très à tort. C'est son talent. Faut-il dire son... génie, ce qui ne manquerait pas de sel ? On n'en est pas loin avec cette remarque : « LUI. — Personne n'a eu cet art comme moi. » (p. 98). Quelle meilleure définition du génie, celle même de MOI, qui le faisait *sortir*, contre l'avis de LUI, d'un entour de « médiocres » — ces médiocres que Rameau excluait du champ des arts ? Or, c'est bien ainsi que LUI procède ici, en se vantant sans mesure aux dépens de ses pitoyables rivaux. Mais le plus drôle est réservé à la chute : « LUI. — Je ne sais si vous saisissez bien toute l'énergie de cette dernière attitude-là. Je ne l'ai point inventée ; mais personne ne m'a surpassé

dans l'exécution. Voyez. Voyez. » – « MOI. — Il est vrai que cela est unique. » (p. 98).

Rameau n'a pas su inventer « une manière de contourner l'épine du dos » – ce n'est donc pas un pur génie. Mais son *exécution* du geste le ravit. Son seul talent serait par conséquent d'imiter l'authentique génie inconnu (comme le recommandent les poéticiens classiques, stupéfiés par les réussites antiques). Selon le Neveu (derechef revigoré), l'acteur génial est un pur imitateur, ses propres pantomimes le prouvent.

Tel aveu est à la fois d'une « franchise peu commune », et d'un *comique triste*, sans doute une des originalités les plus fortes du *NdR*.

Je suis obligé de me répéter : qui croirait qu'on n'ait pas fait le tour de ce nouveau motif ? Nouveau, puisqu'on est passé *insensiblement* d'une discussion sur « les gens du monde », du refus de rentrer penaud chez ses employeurs, à la satire en règle d'un cercle mondain particularisé, quoiqu'encore non nommé (« l'homme », « le patron », « la demoiselle »). Continuer dans cette voie satirique, c'est s'installer en zone interdite. La rage de Rameau y pousse, la prudence de MOI devrait s'y refuser, celle de l'auteur, encore plus précieuse, aussi.

Or, nul ne peut le contester, MOI semble décidé à écouter les turpitudes du patron et de sa maîtresse vieillissante, quoique bien en chair, et l'auteur à exploiter à grande échelle le filon, jusqu'ici tout juste gratté, de la satire personnalisée.

6

Feu sur la maison Bertin !

Tel titre pose un problème, rarement évoqué. Il relève en effet d'un *idiotisme de métier*. Car enfin, nul n'a encore cité le nom de Bertin. Le souci informatif des éditeurs, en soi fort légitime, a l'inconvénient d'effacer un effet esthétique. Les notes éditoriales ont hâte d'informer sur Bertin et M^{lle} Hus avant que le texte – où ? comment ? – ne le fasse.

D'où deux interrogations. 1/ Diderot entend-il nous lancer *in medias res*, et par là placer son lecteur *futur* dans un état de curiosité : fiction ou réalité ? Car citer là le père Noël (p. 94), ici Palissot (p. 99), ne tranche pas la question. 2/ La satire personnalisée est prise, par définition, dans une contradiction. L'existence des personnes visées augmente le sel du texte, mais s'érode avec le temps. Voltaire ne l'ignorait pas ; il condamnait le genre, et publiait sans tarder ses agressions. Mais il en va autrement ici. Il paraît difficile d'imaginer que Diderot ait entrepris son projet sans savoir qu'il menait à traîner dans la boue un puissant personnage. S'il

ne l'a pas su au départ, ce que je peine à croire, il l'a assumé en cours de route. Son chef-œuvre se trouve dès lors soumis à une pression paradoxale. Destiné à l'avenir, il se nourrit avec l'hôtel de Bertin d'un présent par nature périssable.

On dira que c'est aussi le cas avec Rameau le neveu. Non, car le personnage vit de son étourdissante vie littéraire, comme le prouve la méprise de Goethe, qui, dès 1805, le croyait inventé. Les noms propres qui parsèment jusqu'ici le *NdR* installent un esprit satirique agressif, mais ne jouent pas un rôle esthétiquement décisif. Il en va autrement avec ce qu'enclenchent le *patron* et sa *demoiselle*. La nouvelle question est donc celle-ci : jusqu'où, en volume et en intensité, le *NdR* compte-t-il aller sur ce boueux chemin, jugé détestable, et arpenté avec délices ?

Voltaire, dans ses vingt dernières années, se réfugie derrière une frontière, une colossale fortune, sa gloire internationale. Diderot, chargé de sa famille et de l'*Encyclopédie*, nullement désireux de quitter Paris et ses amis, sait, en écrivant ces lignes, que son texte génial – comment pourrait-il ignorer sa valeur ? – ne paraîtra, au mieux, qu'après sa mort. On mesure l'enjeu de cette inflexion décidée, pour ne pas dire téméraire, vers la satire du milieu Bertin. Le texte s'engage sur une voie sans retour.

Regardons d'ores et déjà la question, esthétiquement importante, du *volume* accordé au microcosme Bertin dans la catégorie des « gens du monde » qui l'a introduit, en compagnie de la catastrophe survenue. On peut estimer que la satire occupe 30 pages (p. 94-122). Soit presque un quart du *NdR* (p. 41-170). Un tel poids dans l'œuvre, sans compter sa préparation soignée, exclut toute idée d'improvisation. L'hypothèse d'une composition ouverte à tous les vents frais n'est pas seulement textuellement controuvée. Elle témoigne d'une cécité esthétique fort inquiétante, au point de décourager le moindre espoir de guérison. Quant à l'*intensité* et

au *déroulement* de la séquence, il faut s'en remettre à la lecture suivie strictement interne.

Un génie dans une pétaudière

En se retournant, on voit combien l'entrée du clan Bertin a été méticuleusement préparée : l'expulsion qui précède de quelques heures la rencontre au café; les sages conseils de MOI; les réticences et refus de LUI; la dispute sur les gens du monde; la revue des talents du Neveu par lui-même... Au fond, depuis le début du dialogue direct, on n'a cessé de tourner, plus ou moins près, autour du paradis perdu, perdu par un instant d'étourderie. Voilà ce qu'il en coûte de déroger aux idiotismes.

Mais à quel moment précis le lecteur est-il appelé à y pénétrer? Aussi curieux que cela puisse sembler, la porte du vestibule ne saute pas aux yeux. Elle pouvait être poussée à n'importe quel moment des pages précédentes, et s'ouvre au beau milieu d'une tirade : « LUI. — [...] C'est l'allure du ver; c'est mon allure [...] On m'a marché sur la queue, et je me redresserai. *Et puis vous n'avez pas l'idée de la pétaudière* dont il s'agit. Imaginez un mélancolique et maussade personnage [...] » (p. 94). On s'attend à une évocation du fameux redressement de queue, *ET PUIS*... Et puis survient le portrait d'un homme à vapeurs, enveloppé de plusieurs robes de chambre, impossible à déridier. On a connu des entrées plus spectaculaires que cette porte latérale, quasi dérobée.

Suit une pantomime de quatre lignes; une citation décisive du patron : « Oui, vous avez raison, mademoiselle. Il faut mettre de la finesse là. »; un commentaire exaspéré : « C'est que cela décide; que cela décide toujours, et sans appel [...] »; un portrait encore plus cruel de la *béguenule*; une liste de parasites à plume : « le Palissot, les Fréron, les Poinsinet, le Bacularde », prêts à toutes « les bassesses » (p. 95-97). Puis l'éloge par LUI des dons exceptionnels de LUI (p. 97-99).

Donc, tous nuls, tous vils? Non. Rameau sait distinguer « quelques génies rares pour qui la carrière s'étend, à mesure qu'ils y avancent. Bouret en est un peut-être. » (p. 99). Qu'a fait Bouret pour mériter ce rare éloge : « Il y a de celui-ci des traits qui m'en donnent, à moi, oui à moi-même, la plus sublime idée. »? Il a dressé son « petit chien » aimant à se « détacher de lui » au profit du Garde des Sceaux à qui il plaisait; or MOI, on peine à le croire, ignore tout de la sublime chose, dès lors racontée en détail (p. 99-101).

Il est évidemment interdit de goûter pleinement l'*enthousiasme* du Neveu sans se souvenir du débat inaugural sur les génies, que MOI se garde une fois encore d'évoquer. Il préfère s'interroger :

« Mais avec cet enthousiasme pour les belles choses, et cette fertilité de génie que vous possédez, est-ce que vous n'avez rien inventé? » — « LUI. — Pardonnez-moi; par exemple, l'attitude admirative du dos dont je vous ai parlé; je la regarde comme mienne, quoiqu'elle puisse peut-être m'être contestée par des envieux. [...] J'ai plus de cent façons d'entamer la séduction d'une jeune fille, à côté de sa mère, sans que celle-ci s'en aperçoive, et même de la rendre complice. [...] Si cela était écrit, je crois qu'on m'accorderait quelque génie. » (p. 101-102).

On ne sait quoi préférer, le piquant de la question, dont LUI ne perçoit pas la malice, ou la saveur tout aussi ignorée de la réponse.

L'enthousiasme pour les belles choses qui saisit Rameau (l'ennemi des génies qui voudrait comme tout un chacun en être un et l'est quasiment par le « dos » sans l'avoir inventé, quoique...) est à coup sûr une des grandes trouvailles comiques du *NdR*. Elle allie ingénuité vraie et gaieté triste. Pourquoi vraie? Parce que le pur cynisme, la désillusion totale, n'est pas seulement invivable. Diderot a magnifiquement compris que son *personnage serait bien plus fort, plus viable esthétiquement, en oscillant*

entre le désespoir de la médiocrité et l'auto-persuasion d'une créativité, d'une participation au Beau, dans le sein même d'une abjection qu'il reconnaît. N'admet-on pas qu'il y a de beaux vols, des crimes parfaits, des gentlemen-cambrioleurs ?

LUI s'accorde donc « quelque génie », comme des critiques se croient co-créateurs des œuvres artistiques qu'ils commentent; comme des économistes, des sociologues, des géographes, des politistes s'estiment en droit, sans rire le moins du monde, de signer un article de journal en tant qu'*écrivains*.

Mais la majorité des experts du *NdR*, depuis J. Fabre, vont plus loin que ce tic ridiculement compulsif. Tout leur effort tend en effet à doter le Neveu du bizarre pouvoir d'ébranler Diderot lui-même. Et ce pouvoir, il ne l'obtient pas en dépit de l'auteur (comme R. Pomeau le croyait à propos de la marquise de Merteuil...). Non, cette mise en péril constitue selon eux l'objet même du *NdR*, son sens essentiel.

Le seul ennui de cette thèse obstinée, c'est que notre lecture, à la quasi-moitié du texte (60 p. sur 130), n'en a trouvé aucune confirmation. *Est-il possible que LUI menace Diderot sans déstabiliser MOI?* Aucun des critiques que j'ai pu lire ne songe à répondre, faute de se poser la question.

En revanche, les fluctuations de Rameau confirment à plein le jugement stable du philosophe. Que révèlent les brusques renversements du mépris de soi, lancinant, à l'apologie de soi, exaltée jusqu'au ridicule dans nos dernières pages ? Qu'il s'agit d'un effet nécessaire des choix du Neveu; que son aspiration à l'excellence, loin d'être originale, travaille tout être humain, à commencer par les commerçants assidus et les dévots par lui-même évoqués ci-devant; que son sursaut de « dignité » est plus risible que sérieux, à tout le moins irréfléchi et imprudent, pour ne pas dire incohérent : comment concilier la professionnalisation de la flatterie vénale et le fier redressement de la queue du ver écrasé ? Pourquoi s'emporter avec tant de violence contre des maîtres idiots, si

leur imbécilité est leur idiotisme, source de leur exploitation par les parasites et autres corps de métier? Mépris de soi et apologie de soi (deux faces convulsives de la même médaille), en interdisant le sang-froid du vrai génie, interdiront toujours à Rameau de devenir un maître tyranniquement idiot, car trompé et volé. LUI le sait, le dit, et MOI *item*.

Par contre, LUI ignore l'essentiel. À savoir que son manque de sang-froid, ses criantes incohérences, ses sautes d'humeur, ses violentes passions, sa volubilité, sa langue originale, ses mépris drôlatiques, son arrogance, son ingénuité crapuleuse, sa verve agressive, son humilité excessive, etc., font de lui non pas une créature de génie – bel et bien une création géniale. Que faire en art d'un Bouret, et comment faire de MOI le principal protagoniste? Il ne pourrait y prétendre que dans un ordinaire dialogue d'idées entre sages locuteurs.

Bref, moins LUI est en état d'inquiéter MOI, et plus il convient au projet créateur de Diderot. L'idée n'est pas de se faire du mal, entre le créateur et sa créature, mais de parvenir, dans le dos du Rameau réel et du Rameau fictionnel, à la génialité qui leur fut refusée, mais qu'ils ont aidé à faire sortir. Jusqu'ici, Rameau est clairement apparu comme un ennemi philosophique, politique, éthique (c'est l'objet de leur joute annuelle), et comme le principal allié esthétique – ce que seul MOI sait.

Paradoxe comique du Neveu : il déteste le génie; se désespère d'en manquer en musique; se persuade de l'approcher en flatterie; y parvient à ses dépens et dans l'ignorance totale de son futur destin. Ironie suprême, et comble de sottise selon lui, on l'offre *gratis* aux inconnus de l'avenir! Couché sur le papier sans le savoir, il servira à jamais aux jouissances désintéressées du genre humain, ces billevesées philosophiques qui l'enragent.

Construction absolument parfaite. Que d'échos, comme dira Figaro sous les grands arbres. On me dira que, en dépit de ma « méthode », je n'hésite guère, moi aussi, à broder

allègrement. Je le conteste : « MOI. — À votre place, je jetterais ces choses-là sur le papier. Ce serait dommage qu'elles se perdent. » (p. 102). En fait, LUI ne peut rien jeter sur le papier; et pourtant rien ne s'est perdu. Ironie à double entente : les idées et passions de LUI, en elles-mêmes, ne méritent pas le travail conseillé; elles ne peuvent *intéresser* (au sens d'alors) que sous la main du génie.

La langue du monde

Nous le savons désormais de source sûre : les plunitifs rivalisent en « bassesses », quand Rameau, lui, fait dans l'art, et touche carrément au génie; en dépit des « envieux », par bonheur quasi absents de nos universités. L'hôte des salons antiphilosophiques et des écuries hospitalières a donc réussi un coup de maître, quoi qu'en pense le trop benêt représentant des « ils » visionnaires. Mais comment prolonger la visite au salon sur encore vingt pages (d'après mon décompte)?

Eh bien, il suffit, pour commencer, de répondre ainsi à la précédente citation, page 102 : « LUI. — Il est vrai; mais vous ne soupçonnez pas combien je fais peu de cas de la méthode et des préceptes. Celui qui a besoin d'un protocole n'ira jamais loin. Les génies lisent peu, pratiquent beaucoup, et se font d'eux-mêmes. » (p. 102).

C'est un génie qui parle d'expérience, et c'est impayable. Mais LUI n'en reste pas là, car il faut éclairer l'ingénu philosophe : « Voyez César, Turenne, Vauban, la marquise de Tencin [mère adultérine de d'Alembert], son frère le cardinal, et le secrétaire de celui-ci, l'abbé Trublet. Et Bouret? qui est-ce qui a donné des leçons à Bouret? personne. C'est la nature qui forme ces hommes rares-là. » (p. 102).

On le voit, l'auteur n'y va pas de main morte en matière de comique. Comment peut-on répéter sans le moindre trouble que la dérision accable d'abord MOI, ou, thèse plus

modérée et néanmoins inexacte, qu'elle s'épanche sur les deux personnages avec une égale intensité?

Rameau, quant à lui, continue à pérorer et pontifier (« LUI. — J'y penserai [à rédiger un jour les réflexions d'un génie]; il vaut mieux écrire de grandes choses que d'en exécuter de petites. Alors l'âme s'élève; l'imagination s'échauffe, s'enflamme et s'étend; au lieu qu'elle se rétrécit à s'étonner auprès de la petite Hus [...] »); s'étonne du succès d'autres actrices célèbres et rivales de la bégueule (p. 103).

Pour la première fois, me semble-t-il, LUI fait exprès de tenir un discours tel que ni MOI ni le lecteur ne savent si c'est du lard ou du cochon, comme il s'en vante : « LUI. — [...] Oh, ça; vous ne savez où vous en êtes, n'est-ce pas? » — « MOI. — J'avoue que je ne saurais démêler si c'est de bonne foi ou méchamment que vous parlez. [...] » — « LUI. Cela, [la critique des rivales] c'est ce que nous débitons à la petite Hus, [...] mêlé par-ci par-là de quelques mots qui vous donnassent l'éveil. Je consens que vous me preniez pour un vaurien; et non pour un sot. [...] » (p. 104).

La flatterie appelle donc un double langage, d'éloge outrancier et de persiflage masqué. Or cette langue à double entente, qui abuse le maître et amuse les autres parasites, n'est pas une exception locale, mais la langue même du monde : « LUI. — C'est [...] le langage de toute la société. » (= la bonne société; p. 105). La conversation mondaine allie deux tonalités en apparence opposées, la flatterie et la raillerie, l'ostentation et la dissimulation. Se dévoile du coup une autre loi : il faut que la parole qui caresse coïncide avec celle qui blesse, sauf à perdre toute valeur. Comme les flatteurs sont tenus et de passer par ce mode de communication indirect, et de ne pas se confier entre eux, le salon Bertin, comme tous les autres, interdit la confrontation directe, le duel en face à face. Dans le monde, tout rapport du bas vers le haut est oblique. La franche brutalité des conversations au café ne prend sens qu'en fonction de l'état du « monde ».

On pourrait comparer avec ce que dit Crébillon dans *Les Égaréments du cœur et de l'esprit*; mais le principal intérêt est ici esthétique plus que social : avant de s'expliquer, de *dire*, Rameau commence non pas par *décrire*, mais par *mimer* cette langue d'en haut (p. 103-104), censée laisser MOI tout perplexe (On sait qu'il se présente à LUI comme un « bonhomme » parfaitement simple et lisse, sans aucun arrière-fond!).

La voix du diable au café ?

Faut-il alors projeter cet usage duplice du langage sur les discours antérieurs de LUI, notamment ceux qu'on vient d'examiner, et qui paraissent si comiques? Mépris de soi, apologie de soi, renversements d'humeur, tout cela serait-il en fin de compte un pur *théâtre* offert à *M. le philosophe* pour passer le temps, avant l'entretien de l'an prochain? Rameau serait-il depuis le début un pur comédien? Moins un fils de Vertumne que de Satan? Car enfin, il est patent que son usage du persiflage survient à propos du théâtre. Masqué devant ses maîtres, le serait-il aussi, et bien davantage, devant le philosophe, en jouant cette fois la comédie inverse, celle du dévoilement?

Je ne saurais me le cacher, une telle rétroprojection sur l'ensemble du texte déjà parcouru jette à terre tout mon commentaire, avec en prime mon précédent ouvrage. Remarquons aussitôt qu'il en va de même pour l'interprétation majoritaire, tout aussi fracassée. La question est donc claire. Faut-il lire ces propos de LUI comme ils se présentent – une description de la langue du monde, que Rameau pratique « comme les autres »? Ou les interpréter au contraire comme l'aveu masqué de son rapport, entièrement hypocrite, au philosophe, et donc aux lecteurs savants ou profanes?

Tout ce qui paraît diabolique est séduisant. Mais je ne cherche pas ici à égarer les âmes ; pas davantage à sauver les damnés de la science sans conscience. Il faut peser les raisons.

1/ Si Rameau a le sang-froid détaché du parfait comédien sans entrailles ni émotions, pourquoi a-t-il été (une nouvelle fois) chassé ?

2/ Dans la même hypothèse, pourquoi n'est-il jamais devenu un maître opulent, tyrannique, et donc assez crétin pour perpétuer le système ?

3/ Pourquoi un tel roué aurait-il besoin de converser une fois l'an, avec un philosophe, et des mêmes thèmes ? À quoi bon, dans quel but, pour quel plaisir, en vue de quel désir ? À l'évidence, MOI n'est pas Faust... Quand on achète un thriller, il ne semble pas tout à fait raisonnable d'espérer que le narrateur se comporte comme son confrère proustien. Dans le monde d'en haut, le Neveu pratique le double langage, obligé et commun, qu'on a décrit plus haut après lui. Après de MOI, il trouve enfin l'occasion de parler franc, en son nom, d'homme à homme. Le café n'est pas l'annexe du salon, c'est le lieu de la confrontation franche, cartes sur table et pièces égales sur l'échiquier. MOI ne rencontre pas Satan et sa queue, ni LUI un âne aux grandes oreilles.

Les seuls lecteurs susceptibles, voire tenus d'adhérer à l'hypothèse démoniaque, seraient les partisans de l'interprétation dominante. Celle-ci implique en effet, sans recours possible, la dégradation du philosophe et la valorisation de LUI. Dans leur hypothèse, MOI doit devenir un nigaud, une oie, un perroquet, et LUI le fascinant démolisseur des slogans éclairés et autres idées assez convenues pour faire sourire les grands rebelles à palmes académiques.

Il faudrait raison garder

On doit donc en prendre son parti, sans besoin d'autres arguments. La fable même du *NdR* oblige à considérer ces

propos du Neveu comme une proposition *locale*, impossible à généraliser sans détruire le texte. LUI ne s'oppose pas au philosophe et à la philosophie pour jouer et se jouer de MOI-Diderot comme des lecteurs à venir. Il dit bien ce qu'il dit être et penser. Pour la simple et forte raison qu'il ne peut le faire nulle part ailleurs qu'au café de la Régence, et avec personne d'autre que MOI. En raison même du propos que nous examinons. Les corrélations internes font loi. Ne cédon pas à cette funeste tentation – faire le malin sur le dos des génies.

Rameau, génie autoproclamé qui hait les vrais génies, admire un dresseur de chien, qu'il estime incomparablement génial. S'il l'admire, c'est qu'il se sait incapable de l'égaliser, comme il sait qu'il restera à jamais un gueux affamé, un ver qu'on écrase, un parasite intermittent, un bouffon qu'on jette à la rue à la moindre incartade, un raté que son total ratage enrage. Mais prendre les opulents pour de complets idiots; les philosophe pour des benêts avérés; ses rivaux pour des crapules sans aucun talent, au rebours de lui-même – tout cela ne témoigne pas d'une vive intelligence pratique, ni de la moindre capacité d'apprendre de ses échecs. Il s'étourdit de mots, vit dans les phrases et les rêves, tout en se prenant pour un pur cynique, un vrai réaliste; un homme au contact direct des réalités crues, débarrassées de toute phraséologie, de tout voile moralisateur et verbeux. Il figure inoubliablement l'aliénation métamorphosée en maîtrise imaginaire, en mépris de tous et de chacun, en raillerie amère. Il amuse les puissants, lape leurs miettes, se délecte de leurs vices et travers, en profiteur abject des abjections sociales. Pas valet; sous-fifre, déchet, raclure du monde d'en haut. Mais drôle. Incroyablement drôle. Et, chose rare en France, bien plus drôle que spirituel. Bien plus proche de Sganarelle que de Figaro.

J'accumule les coups de crayon, sans parvenir à saisir l'expression du visage. Je prends une autre feuille, et je me demande ce qu'est Rameau dans la *pétandière*. La flatterie

cauteleuse revient de droit aux abbés, formés pour. Abbés et laïcs (Palissot, Fréron et consorts) ne sont pas des produits jetables comme des épluchures, car ils savent tourner un article, un essai, disposent d'une petite réputation, d'un certain capital symbolique, de connivences journalistiques, bref, d'accès à l'opinion publique. Il serait imprudent, et au fond incivil, de se les mettre à dos en les traitant comme des laquais.

L'énième épisode de l'expulsion montre au contraire qu'un Rameau n'appelle aucune retenue. C'est une quantité négligeable, un atome social sans le moindre poids, sans nulle attraction, qu'on pousse d'un geste, d'un mot, du salon à l'écurie, de la soie dans la paille. Quand son récit le peint en chef d'orchestre, au sein d'une meute qu'il surpasse et dirige, le lecteur déchiffre tout autre chose. *Et on ne le peut que par le passage concerté, réfléchi, d'un discours général sur « les gens du monde » à ce que j'ai appelé un microcosme particulier, concret.* Vienne alors qui veut nous seriner l'antienne, proprement absurde, d'une écriture par principe disloquée, offerte à tout ajout. Misère de la critique par ouï-dire...

Le Neveu s'émerveille de ses poumons, surmultipliés par de savants silences ; de ses postures corporelles spectaculaires ; de l'éloquence muette de ses expressions mimées ; du double fond de ses flatteries, outrancières et complices, etc. Autrement dit, il joue en permanence au bord de la chute, tout près du point de rupture, en travailleur de force qui ne connaît pas la dentelle, l'esquisse, la suggestion. Avec LUI, ça passe ou ça casse. Et ça finit toujours par casser, parce qu'il ne connaît aucune autre façon de jouer le flatteur qu'au risque de la catastrophe, de la sortie de scène sous les sifflets. *Le NdR* n'est certes pas du théâtre, mais il en parle, à travers la petite Hus, la Dangeville, la Clairon – et surtout le jeu de Rameau, adepte du spectacle surjoué. Mais il s'agit aussi bien de l'art en général, public compris.

L'ai-je bien dessiné en ce point du texte? Je ne crois pas. Quelque chose d'essentiel m'échappe, que je ne parviens toujours pas à saisir. Avec, comme souvent, le sentiment de frôler le point sensible. Peut-être faut-il revenir, à propos des pages que je commente (le patron bourru bourré de symptômes, l'aigre bégueule, les journalistes serviles, le bouffon tonitruant), à la relation entre Sganarelle, Figaro et LUI. Car c'est alors que mon impression d'approcher la chose me titilla le plus. Nous le savons tous, il faut dans ces occasions abandonner son esprit à tout son libertinage. Je songe à l'hystérie médiatique sur l'Ukraine, aux graves débats républicains sur le voile et le burkini, aux abstentionnistes qui votent malgré eux pour la seule Marine lepéniste, aux agressions militaires justes ou injustes au gré de la géographie, à la Provence qui m'accueille dans quelques jours...

Et *ho*, voilà, me semble-t-il. Ce qui rend LUI plus proche du héros de Molière que de son contemporain Figaro, ne serait-ce pas son énorme, congénitale, irrépressible *naïveté*? L'auteur a conçu et réalisé un extraordinaire exploit esthétique : un théoricien *ingénu* du cynisme conservateur. Un chancre de l'hypocrisie qui se *dénude*, s'accuse, se vante, agresse pseudo-amis et vrais ennemis, avec un *naturel* confondant. Il a beau étaler, proclamer, tonitruer, justifier ses vices, sa corruption, etc., son indéniable *abjection*, son énorme naturel, son éclatante naïveté l'empêchent radicalement de devenir odieux aux yeux du lecteur que je suis. En poussant le bouchon un peu loin, on dirait que cette vieille crapule inamendable, ce déchet pourri des hautes classes oisives, gavées, impunies, pratique le vice avec l'innocence enjouée et joueuse des enfants – en se racontant comme eux des histoires...

Des contes sur la nécessité toute *naturelle* de l'inégalité, de la domination, de la conservation, de la juste restitution finale par le ruissellement des dépenses luxueuses. Toutes ces notions désignent aujourd'hui la politique réelle, mais désormais outrageusement fardées, en raison du suffrage

universel, à la façon des anciennes coquettes ridées. Que de Bouret, de Fréron, de Trublet sur nos écrans, honorés, élégants, diplômés, graves comme des papes méditatifs, diserts comme des abbés en guerre contre les mauvais coucheurs, qui s'appelaient à cette époque les « philosophes », et qu'on nomme désormais les « extrémistes », les « populistes ».

Nos « visionnaires » à nous – songe-creux, nigauds, phraseurs inexperts, aveugles aux lois naturelles de l'économie politique dûment mathématisée, rêveurs sectaires, idéologues livresques – s'acharnent absurdement à nier que trop d'impôt sur le riche tue l'impôt (exit l'ISF), anéantit l'investissement, et par conséquent l'emploi des pauvres, délocalise les usines – passons.

Oui, l'histriion nommé LUI, quoique non sorti de Sciences Po. ou d'une université anglo-saxonne cotée en Bourse, nous parle sans jargon de politique, d'économie, de morale privée et publique, de corruption, de mensonge, des grands et petits coquins, faquins, copains, qui nous gouvernent. Mais nous aussi, par l'estomac, la tête, les entrailles, nous sommes appelés à devenir complices, empressés ou rétifs, du monde tel qu'il va – *une fois tous les cinq ans*. Sous l'œil songeur des nouveaux joueurs d'échecs, les instituts de sondage pousseurs de chiffres. Nous devisons alors, comme MOI et LUI, du monde et des hommes, avant d'être renvoyés à l'écurie, ou dans la rue, ou chez notre partenaire attiré (habile joueur d'échecs, préposé au fou blanc) – le psy. Le psy est en principe un conseiller aussi prudent et sage, pour le moins, que MOI. Son métier consiste, en traitant par le dialogue ou l'ingestion nos idiotismes, à nous raccorder à la conscience générale. C'est au demeurant la fonction aussi des élections quinquennales, ouvertes aux gueux, aux sots, aux fainéants, ignorants et vauriens depuis Napoléon III.

Pourquoi une si bizarre loi (électorale), devenue générale sans atteindre pour autant à l'équité absolue postulée par MOI? Peut-être parce que les vers écrasés se sont redressés

trop brusquement vers 1789, tout juste après la mort de nos deux compères du café de la Régence... Mais cela relève à coup sûr des corrélations externes, chassées de mon propos par décision souveraine du morose patron de ce livre. (Patron absolument dépourvu, et donc en besoin de flatteurs qu'il est disposé à écouter et croire sans piper mot, enveloppé au salon dans ses vêtements chauds, un café à la main. *Nota Bene* : le patron accepte aussi les thuriféraires à gros poumons, vu les fâcheuses intermittences de son ouïe).

Parvenu jusqu'à aujourd'hui, une semaine jour pour jour avant une « élection présidentielle capitale » pour l'avenir de l'Europe, voire de la France, je suis tenu à quelques réflexions.

Réflexions

1/ Je tiens à prévenir « les envieux » (ils pullulent) que cette appropriation de mots du *NdR* n'appartient pas de droit à la lecture interne. Quoique déconseillée, elle n'est cependant pas interdite. Elle relève d'une autre discipline, la dégustation des vins fins, partagée, on le sait, entre LUI et MOI. J'en rappelle le principe. On dépose certains termes du texte sur sa langue, on les fait tourner dans le palais, puis on recrache le plus proprement, le plus pensivement possible.

2/ Mon premier diagnostic remarque que la moitié initiale du *NdR* permet, sans excès d'efforts, des applications contemporaines. J'en déduis forcément que le texte a bien une portée philosophico-politique non négligeable; que, s'il parvient à nous servir 250 ans plus tard, il doit forcément toucher à quelques réalités essentielles. Sans doute plus essentielles, en tout cas plus directes, que le rapport narcissique entre Diderot et Diderot.

3/ J'observe ensuite que le comique est en général plus profond que le tragique. C'est une des deux ou trois idées auxquelles je tiens (voir J. G., *Comique et comédie au siècle des*

Lumières, L'Harmattan, 2000). Qu'Aristote ait commencé par la tragédie, je peux l'admettre. Je comprends moins l'absence du second volet de la *Poétique*. Les XVII^e et XVIII^e siècles confirment amplement la chose. Molière domine Racine de la tête et des épaules, et même Corneille, absent du *NdR*. Au siècle suivant, quel cothurne à graves alexandrins comparer aux prosaïques chaussons de Marivaux et Beaumarchais? Nul hasard si le *NdR* convoque spontanément Figaro et Sganarelle. En parler sans parler précisément du comique, c'est passer à côté du sujet. Mais qu'il est difficile d'en traiter! Le comique prend plaisir à fuir nos étreintes. C'est pourquoi on ne réfléchira jamais assez à l'épisode où le rire, chez MOI, l'emporte *vingt fois* sur l'indignation. Il trace un projet esthétique central. Sans baptême comique, Rameau n'est plus Rameau, ce matamore du mal.

« vous avez l'âme délicate »

Rameau semble donc nager dans l'autosatisfaction. Il trompe ses patrons à force de louanges enflées prises pour argent comptant; il surpasse ses vils rivaux envieux; il maîtrise supérieurement la langue duplice du monde d'en haut; il métamorphose le mensonge le plus gros en pure vérité.

Il reste pourtant un minuscule caillou dans la chaussure, que MOI se permet de rappeler: « MOI. — Il faut cependant que vous ayez péché une fois contre les principes de l'art » (p. 105). Politesse exquise, ironie masquée, puisque le portrait nous a d'emblée appris que la brutale expulsion n'est pas la première.

Mais MOI va plus loin, jusqu'au paradoxe en rien mondain: « [...] en dépit du rôle misérable, abject, vil, abominable que vous faites, je crois qu'au fond, vous avez l'âme délicate. » (*ibid.*) On appelle cela le compliment qui tue. Et on attend la réaction du fanfaron de vices.

« LUI. — Moi, point du tout. Que le diable m'emporte si je sais au fond ce que je suis. En général, j'ai [...] le caractère franc comme l'osier; jamais faux, pour peu que j'aie intérêt d'être vrai; jamais vrai pour peu que j'aie intérêt d'être faux. Je dis les choses comme elles me viennent : sensées, tant mieux; impertinentes, on n'y prend pas garde. [...] » (p. 105-106).

Après l'éloge de la maîtrise, celui, sans crier gare, de l'ingénuité, de la spontanéité! Mais pourquoi? Parce que la vanité raillée chez les maîtres l'y oblige. « Quoi, moi, Rameau, ouïs-je bien, vous osez m'accuser de... délicatesse? Jamais de la vie, vous rêvez. À ce compte, vous allez me prêter aussi du mépris de soi, un comble d'absurdité... »

Pourquoi laisse-t-il de côté la kyrielle de qualificatifs chauffés à blanc du philosophe (*miserable, vil, abject, abominable*)? Parce qu'il a déjà répondu plus haut qu'il s'agit à ses yeux de synonymes de banal, usuel, inévitable... Parce que l'auteur doit trouver mieux que resservir les plats entamés. Parce que l'accusation capitale, inadmissible, est ailleurs.

Quand donc Rameau déclarait *que personne ne le connaît mieux que lui-même*, il s'illusionnait; quand il se moque des maîtres aveuglés par leur vanité bouffie, il ignore qu'il parle aussi de lui; quand il dénie sèchement le diagnostic du philosophe sur sa délicatesse (« Moi, point du tout. »), il se ridiculise. Et il expose du coup au soupçon tous ceux qui préfèrent, en dépit de la littéralité, concentrer la dérision auctoriale sur MOI. Je ne leur interdis pas de le prétendre, à la seule condition de prendre en compte les faits textuels contraires, et de démontrer ensuite leur faible poids. Assener n'est pas persuader.

La justification de Rameau repose sur quatre assertions. 1/ Je ne suis absolument pas délicat. 2/ Je parle sans réfléchir. 3/ Personne ne prend garde à ce que je dis. 4/ « Aussi je n'offense personne. » (p. 106). Le lecteur a toutes les raisons d'acquiescer aux trois premières, guère flatteuses, mais très

savoureuses. La dernière paraît en revanche plus faible. Il revient au soi-disant benêt philosophique de le remarquer, avec son habituel ton posé d'idiot invétéré : « MOI. — Cela vous est pourtant arrivé [...] » – il y a quelques heures, en effet, d'après ce qu'on a cru comprendre – « LUI. — Que voulez-vous ? C'est un malheur ; un mauvais moment, comme il y en a dans la vie. Point de félicité continue ; j'étais trop bien, cela ne pouvait durer. » (p. 106).

Deux observations s'avancent à notre service. 1/ L'enthousiasme du virtuose dans l'art de plaire retombe à nouveau ; 2/ l'utilité de la sagesse des nations pour les pauvres hères se confirme. Si le *malheur*, la *catastrophe*, le *mauvais moment* est survenu, c'est la faute à personne, même pas à Voltaire et Rousseau. C'est la fatalité, l'ordre général et nécessaire – ces entités philosophiques qu'il rejetait tout net : pas de *philosophie* avec moi, s'il vous plaît, je ne mange pas de ce pain-là, il est trop sec. Que les « philosophes » en prennent de la graine, la philosophie en proverbes sentencieux, cela passe mieux à *l'estomac*.

Cela passe mieux d'abord grâce à Molière et sa tirade du tabac. Cela passe mieux, surtout, parce que la sagesse immémoriale, mise en conserve dans le proverbe, coïncide avec l'affection de LUI pour la tradition, les lois existantes et leurs idiotismes multipliés, etc. Songeons aussi à cette définition de LUI par lui-même, quelques lignes plus haut : « [...] j'ai l'esprit rond comme une boule » (p. 105). C'est le visage du proverbe. Il a la bouille ronde.

Après l'invocation de la fatalité (qui organise, il l'a dit, un Tout « assez bien » et non le monde trop bien des « visionnaires »), LUI reprend sa description satirique des « cohues Bertin », de « la ménagerie » (p. 107) avec un entrain endiablé (p. 106-110). Je me retiens de trop la déflorer. « LUI. — Jamais on ne vit ensemble tant de bêtes tristes, acariâtres, malfaisantes et courroucées. » (p. 107). Il ne faut pas oublier,

en effet, que la satire, à côté de l'ironie, etc., se doit de faire place à la colère.

L'occasion de cet emportement? « LUI. — On n'entend que les noms de Buffon, de Duclos, de Montesquieu, de Rousseau, de Voltaire, de d'Alembert, de Diderot, et Dieu sait de quelles épithètes ils sont accompagnés. [...] Vous n'êtes pas épargné là plus qu'un autre. [...] Nous injurions tout le monde, et nous n'affligeons personne. » (p. 107-108). Si donc LUI *n'offense personne*, il partage cette innocuité avec tous ses confrères de chez Bertin. Reste que MOI, à défaut d'affliction, semble bien quelque peu courroucé!

Sont ensuite épinglés « le gros abbé Le Blanc », « l'ami Robbé », « un certain niais qui a l'air plat et bête, mais qui a de l'esprit comme un démon », et dont l'anonymat irrite la science policière (p. 108-110).

De la lecture

À nouveau surpris par une observation *juste* « de ce fou », MOI en fait part à Rameau, et en profite (comme si la violente satire des antiphilosophes heurtait sa délicatesse d'âme...) pour l'interroger sur ses lectures (p. 110). Théophraste, La Bruyère et Molière, répond l'inculte paresseux. Qui lance aussitôt un inquiétant paradoxe : « Presque personne » ne sait lire (p. 110). Retenons d'abord l'information : Rameau ne sait pas écrire, ni étudier, ni travailler, ni faire fortune dans la flatterie, mais il sait, presque seul, comment il faut lire – au moins ces trois auteurs. (On se doute que l'affirmation de Rameau m'inquiète, moi qui prétends lire le *Ndr*).

MOI, en partenaire dévoué, lui tend la réponse classique. « L'amusement et l'instruction », voilà l'objet de la lecture. *Tout le monde*, donc, sait lire « selon la mesure de son esprit ». « LUI. — Mais quelle instruction, car c'est là le point? » – « MOI. — La connaissance de ses devoirs; l'amour de la vertu; la haine du vice. » Sauf à saboter l'effet attendu et

changer de rôle en cours de pièce, on ne pouvait pas s'attendre à autre chose que ce dogme classique, du moins hors des cercles dévotement rigoristes (ou rousseauistes, voir la *Lettre à d'Alembert*).

Quelle est la botte de l'*abominable* Neveu? Elle occupe deux pages intensément satisfaites (111-112), mais tient en deux lignes : « LUI. — Moi, j'y recueille d'abord ce qu'il faut faire, et tout ce qu'il ne faut pas dire. » (p. 110-111). Entendons : tout ce qu'il faut faire et ne pas dire pour réussir dans la société telle qu'elle est, telle qu'il l'a décrite. Les bons livres sont l'école du vice adroit, quand on les lit bien. Le monde réel et les fictions de l'art dégagent la même leçon à qui sait déchiffrer. Un excellent lecteur comme Rameau y apprend comment se « sauver du ridicule *en certaines occasions*, [...] *dans d'autres* à l'attraper supérieurement. » (je soul.) — « MOI. — Vous avez bien fait de me révéler ces mystères; sans quoi, je vous aurais cru en contradiction. » — « LUI. Je n'y suis point; » (p. 111-112).

Pourquoi LUI n'entre-t-il pas en contradiction avec ses propos antérieurs sur le ridicule assumé? Parce qu'il a pris grand soin de prévenir l'objection avec les précisions que j'ai soulignées. Cela prouve que les deux partenaires du dialogue s'écoutent et se surveillent attentivement, comme aux échecs. Et qu'une bonne lecture exige les mêmes soins, d'attention et de prévision. Et que donc LUI ne parle pas *sans réfléchir*, telle une *boule* qui roule toute seule! Du moins devant son philosophe tout aussi vigilant.

Bien entendu, il s'agirait ici d'une contradiction locale, secondaire. En l'évitant, LUI n'échappe pas à toutes celles qu'on a pu constater. De son côté, le philosophe reconnaît en toute honnêteté et droiture intellectuelle, au rebours des hypocrisies langagières de LUI au sein de la « ménagerie », que son adversaire échappe, ici et seulement ici, à cette fracture de la « vérité » que constitue non pas le « mensonge » pur

et simple vanté par Rameau, mais la *contradiction* logique, par nature involontaire, irréfléchie.

Il n'en demeure pas moins que reconnaître l'évitement de la contradiction n'implique en rien l'approbation du fond. Ce que Rameau rejette, c'est toute conséquence, toute constance dans la conduite, en conformité avec son rejet initial des *lois générales*.

« LUI. — [...] car pour une fois où il faut éviter le ridicule; heureusement, il y a cent où il faut s'en donner. Il n'y a point de meilleur rôle auprès des grands que celui de fou. [...] Moi je suis le fou de Bertin et de beaucoup d'autres, le vôtre peut-être dans ce moment; ou peut-être vous, le mien. » (p. 112).

L'échange des fous

Ces propos sont trop fameux pour échapper au commentaire. Éliminons d'abord le sophisme de Foucault. Le « fou du roi en titre » évoqué par LUI n'a rien à voir ici avec une pathologie mentale digne d'un enfermement médical. Il s'agit, les propos du Neveu l'ont assez montré, d'une fonction, d'une place sociale imposée par l'inégalité des richesses, du pouvoir, de l'estime publique, et les passions que cette inégalité suscite chez les « grands », dont l'« ennui ». Le grand (Bertin en incarne le type détaillé) ne peut vivre seul; il lui faut une « cohue », une « ménagerie », qu'il nourrit et tyrannise. Telle ménagerie forme le haut de la foule des autres serviteurs : cuisiniers, valets, femmes de chambre, palefreniers, cochers, etc., qui, à part quelques allusions, ne jouent presque aucun rôle dans les propos de LUI sur *les gens du monde*.

On peut frapper, fouetter les gens d'en bas, pas les gens de la ménagerie, chargés de divertir *le patron et la patronne* : abbés à rabats, plumes vénales, estomacs vides, langues mordantes, etc. Dans cette « cohue » entretenue mais non

salariée, tous entrent dans la même logique, mais en fonction de leur personnalité, et de leur statut social : un abbé peut être un plumitif, et pas l'inverse. Ni abbé ni plumitif, et vu sa personnalité, Rameau aux terribles poumons est voué au statut officieux de *bouffon du maître*.

Tout, à travers ses récits, montre une position particulièrement fragile par rapport à ses complices et rivaux. Il appartient à ce qu'on pourrait nommer la « Lumpenintelligentsia ». Jetable à tout instant, et privé du proxénétisme par la mort prématurée de sa femme, il n'a rien d'autre à vendre sur le marché que sa bouffonnerie. Or le bouffon joue fatalement au bord de la ligne rouge, au bord de la chute. Le *malheur*, la *catastrophe*, ne relève pas d'une fatalité universelle, installée à la place de Dieu pour faire alterner bonheur et malheur au service de l'« assez bien » général. C'est l'effet forcément répétitif de ses dons mimétiques et comiques, comme, bien évidemment, de son absence d'études, conséquence de son refus catégorique du travail.

Faute de vouloir, et maintenant pouvoir travailler, il lui faut de toute nécessité dérider les permanents loisirs de la classe oisive – en dansant sur le fil du matin au soir, sous l'œil redoutable du patron. Rameau n'est donc pas plus déclassé que ses rivaux, qui ne le sont d'ailleurs pas. Mais son parcours le rend plus exposé aux caprices patronaux.

Rameau est, comme les autres, un parasite; comme les autres, un flatteur. Sa spécificité est de devoir *jouer au pître*; il crie quand les autres parlent; il investit son corps quand les autres remuent la langue. Quoiqu'issu des mêmes couches sociales que ses complices, quoique jeté dans le même monde, il apparaît plus populaire qu'eux. Je dirais que c'est un comédien de la Foire parmi des acteurs du Théâtre-Français.

C'est là, n'en déplaise à P. Bourdieu, qu'il faut recourir à la famille... Rameau a beau, devant MOI, travestir son destin en idéologie allègrement antiphilosophique, cynique, réaliste

et donc dénudée, l'ombre de l'oncle le domine, le tourmente comme un Hamlet de tréteaux forains.

On doit l'admettre, il est toujours pénible d'apparaître comme l'idiot de la famille. Le neveu de l'Autre, le seul, le vrai Rameau. Comment ne pas haïr tous les génies? Comment même ne pas traîner le nom de famille – leur seul point commun – dans la boue? Un bouffon qui méprise totalement son patron, et se méprise encore davantage lui-même de ne pas égaler son oncle génial, c'est une configuration qu'on n'imaginerait guère apparaître avant le Romantisme. Et pourtant, elle est là, mais traitée sans aucun romantisme. Avec les armes des Lumières. Mais qui d'autre, dans les Lumières françaises, pouvait concevoir un tel projet, et le mener à bien? Pas à bien, qui est plus qu'« assez bien ». Au mieux possible parmi les génies contemporains, convoqués en toutes lettres dans la pétaudière ou ménagerie, jusqu'au café de la Régence, parmi les « fainéants » et autres « pousseurs de bois ». Et Moi-Diderot de jouer alors au modeste, à défaut de se mépriser : « MOI. — Peut-être me fait-on plus d'honneur que je n'en mérite. [En me déchirant dans la ménagerie] » (p. 108).

Reste à parler de l'autre proposition : « LUI. — [...] ou peut-être vous, le mien. » Telle formule, redoutablement inattendue, appartient à une série de retournements paradoxaux opérés par le Neveu depuis le début. Il faut haïr les génies, la vérité, la philosophie ; le vol n'est qu'une juste restitution ; les arts futiles sont réservés aux génies, l'opulence aux idiots, les lois aux circonstances, la politique au mensonge, les bons livres aux vicieux adroits, les bons sentiments aux médiocres, aux rêveurs...

Pendant, cette série ne suffit pas à la définir, c'est patent. Le *retournement* du gant s'accompagne d'une *réversibilité* des positions et propositions. L'égoïsme catégorique des génies, tout en s'exerçant à nos dépens, nous indique la conduite à suivre ; la tyrannie des maîtres en fait nos jouets ; les vices de

Rameau lui servent ; l'accaparement des richesses se renverse en redistribution, l'expulsion de LUI en manque, etc.

Rameau se sait le fou de MOI, qui n'a pas hésité à lui envoyer le mot plusieurs fois à la figure. Mais MOI se sait-il le fou du fou ? Bien que la formule du Neveu fasse mouche, la réponse ne va pas de soi, ou n'est pas unilatérale. Discuter au café avec un cambrioleur vous transforme-t-il « en ce moment » en son pareil, et l'autre en honnête citoyen ? Entendue ainsi, l'assertion du Neveu tourne au syllogisme sophistique. *Mon interlocuteur est le fou de Bertin. Or je converse avec lui. Donc je suis son fou.*

Pour que MOI soit le fou de LUI, il faut par conséquent un peu plus qu'un dialogue au café une fois l'an. Quoi ? Que Rameau, dans et par le dialogue, se joue de MOI, le transforme à son insu en bourrique. C'est la thèse dialogiste, qui prend l'autosatisfaction du pauvre hère à la lettre et domine l'interprétation universitaire depuis 70 ans.

Mais est-ce le cas ? Jusqu'ici, je ne vois pas ce qui la démontre dans le cadre d'une lecture interne. Sa seule confirmation consisterait à avancer cette argumentation : puisque l'auteur prête un tel propos au Neveu, c'est bien la preuve qu'elle a du sens, qu'elle ouvre une large piste pour l'interprétation, qu'il serait fou de ne pas emprunter. CQFD.

Je laisse au lecteur diligent le soin de peser l'argument, assez aisé à démonter, je veux dire déconstruire.¹

Plumitifs à la gamelle

MOI nous en avait averti dans son portrait, LUI est un *composé de hauteur et de bassesse*. La Bruyère, Molière, Théophraste, c'est le haut. Que sera le bas ? « LUI. — Et

1 Attention ! Cette note s'adresse uniquement aux étudiants boursiers sans voile ni barbe en famille monoparentale dans les quartiers les plus défavorisés.

La solution consiste à se demander ce qu'il adviendrait des autres énoncés de LUI si on leur appliquait le raisonnement susdit.

j'oubliais les grands critiques littéraires [...] toute la ligne des feuillistes. [= collaborateurs de périodiques dont LUI cite 5 titres; *critique littéraire* : au sens classique, tout ce qui n'est pas rigoureusement scientifique] ». Quoiqu'ennemis, « tous les gueux se réconcilient à la gamelle », explique LUI au philosophe, étonné de la cohabitation de Fréron avec *L'Observateur littéraire*, la veille au soir (p. 113).

La virulente description satirique de la *dernière soirée* de LUI chez Bertin occupe les pages 113-116, d'un seul tenant. Comment expliquer une telle longueur, un tel monopole de la parole? D'abord, par son caractère ultime, et quasi présent. Cette *motivation* prend en compte le point de vue du personnage, tout entier à sa rancune. Ensuite, en raison du choix esthétique de l'auteur, qui a décidé de passer des considérations générales au tableau d'un milieu particulier – opération jusqu'ici inédite, qui implique la multiplication des personnes attaquées et des détails.

Il va de soi que la bile brûlante du Neveu prend le relais des incessants conflits entre les « philosophes » et leurs ennemis acharnés. Plus LUI attaque ses complices, et moins M. le philosophe, représentant des *bonnêtes gens*, gagnerait à intervenir; au gueux et témoin direct, les basses besognes satiriques. Nécessaires, jouissives, mais un peu salissantes. Au demeurant, les dés sont jetés; en poussant la porte du salon, on a fermé celle de la publication; autant y aller sans vains scrupules, dos tourné au Rubicon. Le retrait de MOI traduit la relation ambivalente des Lumières vis-vis de la satire personnalisée, et du comique accentué en général. Le *NdR* actionne deux ressorts de force inégale : la réserve de MOI, et le déchaînement satirique de LUI, tous deux soigneusement soulignés et justifiés.

Il n'en reste pas moins qu'une telle masse verbale laissée à un seul locuteur fait problème, ce n'est pas à Diderot qu'on doit l'apprendre. Il n'y a donc pas lieu de s'en étonner, des dialogues s'insèrent dans le récit (p. 114-115). Que ce souci

d'*animation* joue, on l'a déjà constaté. Mais en rester là serait manquer un fait essentiel. Le volume et l'intensité de ces pages ininterrompues obéissent à une raison précise. C'est là, en effet, que Rameau narre enfin le récit détaillé de la *catastrophe* toute fraîche, née précisément des dialogues enfin rapportés.

Peu importe le temps investi pour le projet et la fabrication de ce morceau ; comme le dit Alceste, il ne fait rien à l'affaire. Ce qui compte, c'est ce qu'il signifie : un défi, un exploit – ce que MOI appelait plus haut, dans sa grande tirade sur les plaisirs, une « bonne page » réconfortante. Le *malheur* de LUI fait le bonheur de MOI-Diderot. Bonheur double : il délègue ses détestations ; il s'égalé aux grands de la littérature, qui ne sont ni des plunitifs ni des gens du monde.

Ainsi, il a fallu dépasser la moitié du *NdR* pour connaître les circonstances exactes de l'expulsion. Or c'est elle qui commande le dialogue ici rapporté. MOI est entré au café parce qu'un dieu romain a décidé du temps ; il y rencontre LUI, qu'un tyran domestique imbécile (ils le sont tous selon Rameau) a décidé un jour avant de jeter son bouffon à la rue.

Qu'en découle-t-il ? Que le *NdR* a déjà agencé deux retardements. Le premier, déjà commenté, diffère la réponse mimétique de LUI du premier au second débat. L'autre repousse encore plus loin le dévoilement de la circonstance qui autorise l'existence même de l'œuvre en cours. Je vois mal comment l'on pourrait nier et l'organisation réfléchie du texte, et le goût, donc le plaisir, de la virtuosité. Or ce plaisir partageable avec les lecteurs n'exige ni argent, ni luxe, ni bassesses, ni tyrannie et servitude volontaire. Et il est réservé à l'avenir comme au genre humain.

Le prix d'un fou

Enfin renseigné, MOI donne son avis, car le conseil fait partie des sentiments honnêtes, comme l'amour de la patrie, etc., à la fois devoirs et plaisirs. « MOI. — [...]

Vous ne retrouverez pas, quand vous voudrez, une aussi bonne maison; mais eux, pour un fou qui leur manque, ils en retrouveront cent. ». LUI peut-il accepter de se plier à la logique concurrentielle du marché, qu'il semblait invoquer dans sa théorie du vol restitutif et d'un Tout « assez bien »? Il se récrie : « LUI. — Cent fous comme moi! Monsieur le philosophe, ils ne sont pas si communs. Oui, des plats fous. On est plus difficile en sottise qu'en talent ou en vertu. À présent [...] ils s'ennuient comme des chiens. [...] » MOI approuve, non sans un grain de sel : « Aussi vous aviez la table, le lit, l'habit, veste et culotte, les souliers, et la pistole par mois. » — « LUI. — Voilà le beau côté. Voilà le bénéfice; mais les charges, vous n'en dites mot. » (p. 116).

C'est savoureux; c'est même succulent. D'abord parce que le trop plein de rage et désespoir du gueux chassé se retourne contre le philosophe, accusé d'incompétence notoire, d'aveuglement partial. MOI a tort, tantôt de critiquer le gueux, tantôt de le louer. En bon rêveur philosophique, MOI ne voudrait voir que le bon côté des choses, alors que, précédemment, on l'accusait de tout noircir à partir de principes généraux hors sol. Il ne faut pas l'oublier, LUI converse pour damer le pion au prétentieux spécialiste des idées, fût-ce, comme ici, avec une plaisante mauvaise foi. Tout fait ventre qui permet de contredire l'idéologue aux bottes pleines de foin, un foin qui ne sent pas, lui, l'écurie.

L'autre trait comique tient au vocabulaire de la science économique. MOI, calculateur borgne, ne connaîtrait que la colonne comptable *Gains*, dans l'ignorance totale des *Dépenses*; la *ménagerie* a fait selon LUI un mauvais calcul, qui les laisse perdants net, faute d'envisager la suite et de songer aux bénéfices passés, que Rameau s'empresse d'énumérer sans craindre la longueur (p. 116-123). Ces huit nouvelles pages prolongent donc le goûteux mélange de fanfaronnades et de dénigrement du cercle Bertin, par larges tranches où MOI intervient plus souvent, 5 fois si j'ai bien compté (p.

117, 118, 121), mais de façon très brève. C'est ainsi que le dernier discours de LUI s'étend sans interruption sur les pages 119-122.

S'agit-il alors d'en rajouter une couche, tout aussi satirique et vaniteuse (moi, moi, *vs* les autres)? Non. Cette fois, LUI développe une veine salace, à laquelle la demoiselle Hus aux chairs généreuses prédispose. C'est pourquoi le philosophe, lui aussi délicat, est tenu d'intervenir : « MOI. — Vous êtes un polisson. Parlons d'autre chose. Depuis que nous causons, j'ai une question sur la lèvres. » – « LUI. — Pourquoi l'avoir arrêtée là si longtemps? » – « MOI. — C'est que j'ai craint qu'elle fût indiscreète. » – « LUI. — Après ce que je viens de vous révéler, j'ignore quel secret je puis avoir pour vous. » (p. 123).

Quelle question brûle la lèvres philosophique, d'ordinaire si laconique? « MOI. — [...] pourquoi me montrer toute votre turpitude? » – « LUI. — D'abord, c'est que vous en connaissez une bonne partie, et que je voyais plus à gagner qu'à perdre, à vous avouer le reste. » – « MOI. — Comment cela, s'il vous plaît? » – « LUI. — S'il importe d'être sublime en quelque genre, c'est surtout en mal. » (p. 123-124).

Avant de poursuivre, ces échanges appellent un commentaire. 1/ On observe à nouveau l'inventivité des transitions. Elles ne se contentent pas d'opérer le passage d'un sujet à un autre, elles veulent contribuer à la perfection de l'ouvrage, y compris pour sortir des polissonneries. 2/ Il apparaît que ma remarque sur les deux effets (tacites) de retardement trouve un écho sonore dans le texte, dont je n'avais pas le souvenir en les soulignant, j'implore qu'on me croie sur parole. De sorte qu'il faut désormais parler de *trois reports*, le dernier dénué de tout caractère hypothétique. Si je l'avais eu en mémoire, j'aurais pu l'invoquer devant certains auditeurs sceptiques, lors d'une conférence à la rue d'Ulm, en 2016 ou 2017, lorsque le *NdR* figura à l'agrégation de Lettres.

Le sublime dans le mal

Ce ne serait donc pas par emportement, rage, vengeance, provocation, gaieté naturelle, irrésistible vanité, etc., que Rameau s'est lancé dans son immense diatribe contre le patron, la patronne, et leurs flagorneurs. Il prétend suivre un projet dialogique tout aussi réfléchi et cohérent que ceux dont les philosophes se croient les seuls capables. L'interprétation que MOI se fait de LUI (*ô fou, archifou*, etc.) passerait à côté de la vérité, par pur préjugé d'homme instruit et introduit. Comment les gueux, *les gens de rien, incapables de traverser la rue pour trouver un emploi*, pourraient-ils en effet penser sérieusement ?

Or le Neveu explique son nouveau paradoxe, qui fait écho à celui sur la génialité exigée dans les arts pourtant futiles, les « fadaïses » : « LUI. — S'il importe d'être sublime, [...]. On crache sur un petit filou ; mais on ne peut refuser une sorte de considération à un grand criminel. Son courage vous étonne. Son atrocité vous fait frémir. On prise en tout l'unité de caractère. » (p. 124).

Le sublime dans le mal a fait couler beaucoup d'encre. Notre tour est venu d'en parler. Pour en parler, il faut tenter de suivre. Suivre la marche imprévisible d'un génie jongleur et acrobate comme il n'en fut guère. Force est hélas de raisonner, ce qui annonce surpoids et peu de verve.

1/ LUI répond à la question longtemps différée de MOI en quittant le vocabulaire économique et le ton satirico-polisson pour une explication garantie sérieuse.

2/ Cette dernière offre un nouvel exemple de décalage calculé, et cette fois souligné, puisqu'elle renoue avec la discussion initiale sur les génies, mais en inversant la perspective. Dénoncés lors du premier débat comme criminels fauteurs de troubles, ennemis du bonheur humain bons à étouffer, les génies du mal sont maintenant loués au nom de la sublimité. Décalage et contraste si forts qu'ils ébranlent une nouvelle fois l'idée d'une composition aléatoire.

3/ La véracité proclamée de LUI concerne un aspect fondamental du *NdR*, à savoir un auto-dévoilement de Rameau dénué de la moindre réserve, pudeur, civilité, honte, comme il le souligne. Ennemi de la dangereuse vérité philosophique, source du mal politico-social, Rameau confirme sa volonté, avérée, de se dénuder entièrement devant MOI. Du café de la Régence comme confessionnal...

4/ Se distinguent ou s'opposent deux sentiments (collectifs) paradoxaux : le mépris dégoûté devant « un petit filou » ; le respect devant « un grand criminel ». On ne les juge donc pas selon la nature morale de l'acte, mais selon une échelle esthétique. Le voyou, le vaurien est du côté des « médiocres » dans un débat antérieur ; le grand criminel du côté des « génies », des « grands hommes » invoqués par MOI lors du premier conflit (Socrate, le cadet sublimement vertueux).

5/ Dès lors, il est logique d'affirmer que le sublime importe avant tout aux auteurs de méfaits. Un pâle malfaiteur cumule infraction et mépris. Un beau ou grand mal gagne l'admiration, ou du moins la « considération », de par les qualités qu'il exige et l'impression qu'il produit. Que ce double jugement collectif relève ou pas de la « sottise commune » importe peu, puisqu'il relève de la nature des choses, de la « conscience générale » et non pas d'un « idiotisme de métier ».

6/ L'idée paradoxale embrasse par conséquent le moral, le social, l'esthétique. Si l'honnête homme ne perd rien aux petits gestes vertueux, il n'en va pas du tout de même pour qui entend mal agir. Il a tout intérêt à maximiser le mal. Ce qui renvoie à cet autre paradoxe, attribuant l'introduction du mal à tous ceux qui maximisent la vente par excès de zèle.

Un parallèle implicite s'établit entre l'exclusion des médiocres dans les arts, d'emblée souhaitée par LUI, et celle des mesquins délits dans les infractions. En d'autres termes, le mal est un art, et Rameau l'artiste du mal, fauteur de dons suffisants en musique. Cela implique au passage de

considérer crimes et délits comme des activités naturelles, ce que nul historien ou sociologue ne saurait désormais nier sans extravaguer. LUI avait pourtant considéré les arts avec dédain, comme des activités oiseuses. Apparemment, ce n'est pas le cas de ce nouvel art, qui oppose lois répressives et jugement public.

7/ Résumons. A/ Le Bien n'exige pas le sublime. B/ En revanche, le Beau et le Mal ne peuvent s'en passer. C/ Cependant, les arts du Beau n'ont guère d'utilité, à l'inverse, semble-t-il, du Mal, spécialité de LUI. D/ Dès lors, si Rameau veut obtenir la « considération » de MOI, il lui faut confesser tout le mal dont il est capable. E/ La pratique du Mal échappe du coup à la théorie de l'*Assez bien* développée plus haut par LUI. F/ Implicitement, la réforme théorique et pratique du théâtre proposée par MOI en 1757-1758 tombe à l'eau, puisqu'elle visait à substituer les conflits du Bien aux habituels héros tragiques et comiques.

Telle virtuosité, en perpétuel mouvement, ne court pas les rues ni les salons, et signe le style inimitable de l'auteur.

8/ Le lecteur aura donc appris, grâce à la focalisation (satirique) sur les animaux de la ménagerie, d'abord les circonstances de l'éviction; ensuite la raison essentielle de la franchise si *peu commune* du Neveu. Cette dernière vise à *forcer* l'accès à la « considération » du philosophe, en dépit de son jugement moral. Selon le Neveu, MOI est dans l'incapacité de résister à une loi des passions assez générale pour s'imposer au café de la Régence comme ailleurs, notamment sur scène. On ne risque donc rien à la dévoiler maintenant. Qu'est-ce alors que la spécificité de MOI? On l'a déjà signalée : seul le philosophe est à même d'écouter LUI quand celui-ci l'« aborde ».

9/ Un tel sentiment de *considération* envers le mal, dès lors que celui-ci excède la médiocrité, existe-t-il? Sans aucun doute, l'art tragique et épique le démontre. Certes, LUI n'a

semble-t-il lu ni Corneille ni Racine, mais des conversations d'après spectacle, aux chandelles, ont pu l'éclairer.

10/ En conclusion, la théorie sur la nécessité prioritaire du sublime dans le mal se tient. Mais c'est une théorie générale, qui ne règle pas la question de fond, purement individuelle : Rameau, aussi franc soit-il, est-il *réellement sublime*? À défaut, ses aveux n'ont pas la moindre chance de lui procurer ce qu'il en attend. Comment répondre objectivement à une telle interrogation, pourtant décisive pour l'appréciation exacte des enjeux du *NdR*?

Deux voies s'ouvrent devant nous. Parcourir toutes les réactions de MOI, pour y déceler si l'admiration ou l'étonnement qu'elles manifestent parfois a rapport ou non avec ce dont parle ici Rameau. Ou bien s'interroger en tant que lecteur.

Pour ma part, la loi de Rameau me paraît déboucher sur trois problèmes d'esthétique générale.

A/ Existe-t-il un sublime du bien? MOI répond par l'affirmative, sans mobiliser Jésus et les saints. Je propose de ne pas lui en tenir rigueur. C'est la faute aux Lumières.

B/ Existe-t-il un sublime du mal? Force est de l'admettre, de nombreux chefs-d'œuvre en font foi, pour ne rien dire des annales historiques. La question est de savoir s'il convient d'imiter les grands criminels, comme le prétend Rameau en vue d'échapper à la médiocrité (voir aussi la note 8, p. 134).

C/ Existe-t-il un sublime du comique? La réponse semble plus complexe, puisque ni Kant ni Burke, ni Baumgarten, n'ont abordé le sujet, à ma connaissance du moins, pas plus que Bergson. Le silence des contemporains rejoint l'absence du second volume de la *Poétique* d'Aristote. N'ayant pas lu tous les commentaires du *NdR*, je ne saurais dire si mon interrogation a reçu réponse. On pourrait aussi sonder un échantillon de lecteurs, à condition de les éclairer sur le sens de la question. Ou en débattre entre experts.

Je me contente ici de recueillir la réaction du philosophe, directement impliqué par LUI dans ce qui le heurte, le dévoilement intégral des *turpitudes*. « MOI. — Mais cette estimable unité de caractère, vous ne l'avez pas encore. Je vous trouve de temps en temps vacillant dans vos principes. Il est incertain si vous tenez votre méchanceté de la nature ou de l'étude; et si l'étude vous a porté aussi loin qu'il est possible. » (p. 124).

Comment évaluer cette réponse?

— MOI enchaîne sur les derniers mots, qui portent sur une notion esthétique hautement valorisée dans la doctrine classique (et l'article « Caractère » de l'*Encyclopédie*). En somme, la valeur du mal repose sur son adéquation à un bien esthétique!

— Nullement impressionné, le philosophe ne voit chez Rameau ni unité de caractère, ni méchanceté sublime, ni cohérence interne des concepts. De fait, LUI s'est réclamé de la nature (= je parle sans réfléchir, je suis les plaisirs qui conviennent à mon individualité), et aussi de l'étude de modèles (Bouret), de livres enfin bien lus. Quant à se féliciter de parvenir au génie, au sublime, le simple perfectionnement de la posture du dos, inventée par un autre, peine à passer pour une preuve décisive, sans même parler des expulsions répétées, qui signent autant d'échecs peu sublimes.

La réplique de MOI, quoique courte, claque fort. Assez fort pour dégonfler l'immense apologie de soi. « LUI. — J'en conviens; mais j'ai fait de mon mieux. N'ai-je pas eu la modestie de reconnaître des êtres plus parfaits que moi? [...] Bouret est le premier homme du monde dans mon esprit. » (p. 124). Je demande au lecteur s'il range cette réponse dans le sublime maléfique ou le comique triste de l'écolier pris sur le fait. *Faire de son mieux* est une bonne réponse de mauvais élève, peu le cri attendu d'un héros sublime, d'un grandiose criminel...

Une nouvelle fois, il paraît difficile d'hésiter sur l'intention auctoriale. Si la fainéantise n'avait empêché Rameau de lire *Le Rire* de Bergson, LUI aurait pu, dû faire la pantomime immédiate du matamore héroïque chutant sur une peau de banane. Et quoi de plus ridicule, de plus affligeant que cette phrase : « Bouret est le premier homme du monde dans mon esprit. » ? Il suffit, pour en mesurer le grotesque, d'actualiser le nom propre : BHL, Cohn-Bendit, Ferry, Minc et autres grandes figures contemporaines de la vie intellectuelle française seraient pour nous « les premiers hommes du monde ».

Un grand homme inconnu

LUI se met-il juste derrière Bouret au petit chien battu ? Serait-il le n° 2 du vice génial, du vice sublime ? Non, c'est trop d'honneur, sa congénitale modestie l'en empêche. Telle place revient au traître d'Avignon (p. 124-128). J'ai assez mentionné les décalages opérés par le *NdR* pour l'imiter au moins une fois. Au demeurant, j'ai déjà commis quelques entorses au principe de lecture progressive. J'estime en effet qu'on gagne à traiter ici de cette histoire narrée précédemment, avec délectation, par le Neveu.

Avec elle, on change de scène et de ton. Sous le masque de l'amitié la plus confiante, l'anonyme forban conduit un Juif d'Avignon à la mort, en tant que renégat, et lui-même à la fortune, savourée en Angleterre. Quel admirable talent, quelle belle seconde place... La réaction de MOI est à la mesure de l'atrocité :

« MOI. — Je ne sais lequel des deux me fait le plus d'horreur, ou de la scélérateuse de votre renégat, ou du ton dont vous en parlez. » — « LUI. — Et voilà ce que je vous disais. L'atrocité de l'action vous porte au-delà du mépris ; [...] J'ai voulu [...] vous arracher l'aveu que j'étais au moins original dans mon avilissement

[...] Et là-dessus, il se mit à faire un chant en fugue, tout à fait singulier. ». « Je ne savais, moi, si je devais rester ou fuir, rire ou m'indigner. ».

Il reste cependant, pour chasser de son « âme l'horreur dont elle était remplie. », mais en exigeant un changement de sujet (p.128).

Comment comprendre ce récit à vocation démonstrative et provocatrice? On peut soit le considérer comme la première *histoire insérée* du *NdR*, soit le placer à la suite des récits précédents. Peu importe au demeurant. Son intérêt tient à l'articulation (explicite) entre jugement moral et jugement esthétique, comme MOI l'explique fort bien :

« Je commençais à supporter avec peine la présence d'un homme qui discutait une action horrible, un exécrationnel forfait, comme un connaisseur en peinture [...] ou comme un moraliste ou un historien [...] Je devins sombre, malgré moi. Il s'en aperçut, et me dis : » (p. 128-129).

Il convient d'abord de se souvenir que MOI s'est déjà trouvé partagé, non pas entre rester et fuir, mais le rire et l'indignation. La première fois, c'est le rire qui l'emporta, vingt fois sur vingt. Ici, c'est exactement l'inverse : l'*horreur* chasse le rire, tant elle emplît l'âme à ras bord. (Je rappelle que la *fuite*, à l'époque, désignait à la fois un *mouvement de retrait* et la *passion* qui l'impulse).

Deux discours cohabitent devant la réaction de MOI. Le premier, commun à tous les adorateurs de certains textes monstrueux de Sade, se moquera d'une fade indignation morale bien digne du falot personnage nommé MOI. Ils célèbrent l'audace intellectuelle qui sépare tout net le Beau du Bien. Bref, ils adhèrent au point de vue du narrateur de l'atroce histoire, permise par l'intolérante législation papale

d'Avignon – celle de l'Inquisition espagnole et portugaise ou de l'Islam.

Le second, que je fais mien, se reconnaît en MOI. J'ai toujours eu le plus grand mal à terminer un roman extrémiste de Sade, tant mon plaisir recule devant le dégoût et l'exaspération. Je me pose ensuite une question : si le comique entrave l'effet de sublime que LUI s'accordait auparavant sans retenue, est-il évident que l'histoire du Juif trahi produise à coup sûr du sublime? Suffit-il d'extrémiser l'atrocité pour l'obtenir? Dans le cas d'une réponse positive, la sublimité deviendrait d'un accès facile, et perdrait ce qui la caractérise aux yeux de ses poéticiens – la rareté, la fulgurance.

Pour ma part, je ne parviens pas à croire un seul instant que Baumgarten, Burke, Kant, auraient pu ranger l'histoire du renégat dans la catégorie du sublime. Mais qu'en est-il de MOI? Il n'oppose pas de démenti direct à l'enthousiasme du Neveu. Il faut donc chercher des signes plus discrets, s'ils existent, avant de ricaner, comme à l'ordinaire, sur ce pitoyable représentant des pâles Lumières. Quels signes?

A/ L'envie de fuir – l'interlocuteur, le sujet – n'est pas la récompense ordinaire du sublime; B/ pas plus qu'un assombrissement de l'humeur; C/ pas plus qu'une totale et insupportable horreur; D/ on voit mal pour quelle raison Bouret mérite le prix du sublime le plus sublime, et pas le renégat. Le prix d'excellence catégorique de Rameau paraît assez absurde; E/ pour changer de thème et sortir de l'horreur, MOI décide, après un long silence, de « le ramener à son talent », preuve assez forte que ce talent n'éclate pas dans la problématique du sublime (p. 129).

Bref : ou Rameau est expert en sublime, et la couronne accordée à Bouret se justifie sans difficulté; ou MOI est totalement réfractaire à la sublimité. Mais pourquoi résiste-t-il bien mieux au sublime qu'au rire ou à l'horreur? Oui, pourquoi? Car enfin, pas plus que le rire ou l'horreur, le

sublime ne résulte d'un raisonnement, c'est une réaction immédiate, irrésistible.

Il est donc peu certain que LUI soit plus fort en sublime qu'en d'autres occasions déjà abordées. Il semble avisé, à tout le moins prudent, de ne pas trancher sans réfléchir, entendons sans peser le pour et contre. Une comparaison avec l'*Histoire de Mme de la Pommeraye* s'imposerait ici, que je n'ai pas le droit d'entreprendre.

En centrant l'analyse sur le sublime dans le mal, j'ai suivi la marche commune. Est-ce pourtant le seul intérêt de l'horrible histoire? Il vaut peut-être la peine de se demander pourquoi Rameau admire tant ses deux héros, le grand Bouret et l'anonyme dénonciateur d'Avignon. Qu'ont-ils en partage? La réponse saute alors aux yeux : l'absolue maîtrise de l'hypocrisie, du masque, du mensonge. Ce qui plonge le Neveu dans l'extase, c'est par conséquent de rencontrer – par ouï-dire – des virtuoses dans un art qui, quoiqu'indispensable à sa profession, lui est inaccessible.

Pourquoi inaccessible? Parce que Rameau est un menteur *médiocre*! Toute son existence chaotique de parasite le prouve, il ne sait pas tenir sa langue, et se retrouve inmanquablement à l'écurie, ou dans son grenier, comme la veille au soir. Sans cette incapacité congénitale, il n'aurait pas rencontré MOI ce soir-là u café.

Mais ce n'est pas tout. Le Neveu est un théoricien et un apologiste d'autant plus emphatique de la duplicité qu'il est travaillé au corps par la... vérité. Sinon, pourquoi s'empresserait-il tant à converser avec M. le Philosophe? Pourquoi se trahirait-il si souvent devant ses patrons? Ses *terribles poumons* finissent toujours par lâcher la gaffe impardonnable, le mot de trop. Prêcheur enthousiaste d'une église dont l'autel lui est interdit, il se prosterne devant des saints qu'il sait inimitables. Le sublime dans le mal? Le masque pompeux d'une impuissance insurmontable. Des phrases là où il faudrait des actes. LUI me fait irrésistiblement

penser à ces comédiens qui parlent bien mieux du théâtre qu'ils n'y jouent. LUI est un spectateur du sublime maléfique, et le choix de Bouret comme modèle achevé ne prouve pas sa parfaite expertise (d'où, au passage, l'absolue nécessité de l'histoire d'Avignon dans l'économie du texte).

Apparaît alors une autre constatation qui ne me paraît pas inintéressante. Elle relève de l'ordre des affects, la grande, l'incontestable lacune de la tradition critique à propos du *NdR*, en dépit de leur violence. Pour saisir le problème, rappelons quelques faits. LUI s'avoue sans difficulté sot, ignorant, fainéant, médiocre, vil, abject; il reconnaît volontiers son impuissance à rejoindre un jour le camp des opulents, comme celui des génies musicaux. Mais il refuse catégoriquement, sauf erreur, d'admettre son incapacité dans l'art de la tromperie, inhérent au métier du parasitisme, là il se présente tout au contraire comme un maître, un virtuose, un quasi-génie. La satire du milieu Bertin, on l'a vu, ne cesse de chanter sa propre louange. Que doit-on en conclure, même si la leçon reste soigneusement tacite? Ceci, à mon avis : sa vérocité, certes peu commune (MOI l'admet), bute sur un amour-propre indéradicé, car ancré dans la constitution humaine.²

En d'autres termes, le Neveu se vante et se méprend en croyant que nul *ne le connaît mieux que lui-même*. Par la faute du *NdR*, et donc du génie, tel mérite revient de droit au lecteur. Bien entendu, LUI n'a nul soupçon du tour que son interlocuteur se prépare à lui jouer dans son dos. Il croit que leur conversation s'éteint dans l'immédiateté bruyante

2 C'est au demeurant pourquoi Kant se verra tenu d'impliquer Dieu dans la *loi morale* ; comment en effet un individu fini, donc passionnel, convoqué au tribunal de la conscience, pourrait-il être à la fois juge impartial et partie intéressée ? Je m'autorise cette remarque d'obédience "externe", mais si sommaire qu'elle ne saurait relever de l'érudition, chassée de ce livre comme du *NdR*.

du café, ou se réfugie dans leur seule mémoire, quand le philosophe l'écoute pour mieux l'imiter.

Telle opération l'emporte largement, en subtilité et duplicité, sur l'adresse que LUI loue dans la langue à double entente des parasites. En d'autres termes, la plus parfaite pantomime du *NdR*, c'est celle, continue, silencieuse et éternelle, de Rameau par MOI, confiée, comble d'ironie, à la notion d'avenir.

Musiques

« MOI. — [...] que faites-vous à présent ? » — « LUI. Rien. » — « MOI. — Cela est très fatigant. » — « LUI. — [...] J'ai été entendre cette musique de Duni, et de nos autres jeunes faiseurs, qui m'a achevé. » (p. 129). La question fait écho à la première (« MOI. Qu'avez-vous fait ? »), et la conversation s'engage donc sur la musique, comme MOI le souhaite ; mais sans qu'il l'impose expressément. On demeure sur le terrain esthétique, mais en changeant d'art. *Spécieux* en politique et morale (malgré quelques idées étonnamment *justes*), incertain en sublimité, LUI sera-t-il à la hauteur de la compétence musicale que MOI lui reconnaît sans aucune réticence, au même titre que sa propre ignorance ?

Le sujet occupe les pages 129-151. C'est dire le poids que le *NdR* lui accorde. Pour ne pas alourdir mon commentaire, je contournerai la question de la distribution des tirades et brèves répliques à l'intérieur de cette masse imposante. Mon questionnement excluant *a priori* l'érudition, ici

particulièrement mobilisable, il nous faudra surtout saisir comment LUI entend se servir de la chose musicale dans sa confrontation avec MOI.

La réponse ne se fait pas attendre : « MOI. — Tout art d'imitation a son modèle dans la nature. Quel est le modèle du musicien, quand il fait un chant ? » — « LUI. — Pourquoi ne pas prendre la chose de plus haut ? Qu'est-ce qu'un chant ? » (p. 129). C'est la première fois qu'un dialogue entre LUI et MOI, me semble-t-il, s'engage sur un schéma aussi systématique. Qu'est-ce que cela prouve ? Que Rameau en vient aux « éléments », ces fameux *éléments* qu'il faut une vie pour acquérir, il l'a dit à propos de ses leçons de... musique. On constate à nouveau que la corrélation, pourtant précieuse à plusieurs titres, est remise au lecteur. Ou si l'on préfère, au sous-texte.

Mis en face d'un tel *élément*, MOI avoue son impuissance. « MOI. — Quand je prononce le mot chant, je n'ai pas des notions plus nettes que vous, et la plupart de vos semblables, quand ils disent, réputation, blâme, honneur, vice, vertu, pudeur, décence, honte, ridicule. » (p. 130). *Les discussions antérieures ne l'ont donc pas ébranlé!* C'est un fait textuel irrécusable, qu'on n'est pas tenu de considérer aussitôt comme un signe patent de niaiserie. À ses yeux, le Neveu devrait reconnaître cette incapacité politico-morale comme lui la sienne. Mais telle apparente modestie philosophique enveloppe un intenable défi, en obligeant LUI à renvoyer toutes ses assertions antérieures à leur irrémédiable faiblesse.

« Ce qui vaut en musique pour moi, dit-il sur un ton patelin, vaut pour vous hors du champ musical ». On ne saurait se montrer plus équitable ! La différence tient à ce que MOI sait et avoue son ignorance, contrairement au Neveu hors de l'Histoire et de la philosophie savante. De fait, ne voyons-nous pas d'illustres savants et artistes tenir en politique des propos d'une désarmante ingénuité ? Toute interprétation qui n'accorde pas l'attention suffisante, en un

moment si avancé du texte, à cette certitude du philosophe tombe sous le soupçon d'incompétence. Or, que de savants érudits clairement incompétents en critique littéraire...

Rameau a le choix, se taire ou répondre. « LUI. — Le chant est une imitation, par les sons [...] ». Quelle qu'en soit la raison (sans doute l'envie de montrer son *talent*), LUI opte pour la bonne solution – passer outre le cinglant parallèle.

Picorons dans le cours magistral du professeur Rameau.

LUI. – « Le chant est une imitation, par les sons, d'une échelle inventée par l'art ou inspirée par la nature, comme il vous plaira, ou par la voix ou par l'instrument, des bruits physiques ou des accents de la passion; [...] la définition conviendrait exactement à la peinture, à l'éloquence, à la sculpture, et à la poésie. // [...] plus le chant sera vrai; et plus il sera beau. Et c'est ce qu'ont très bien senti nos jeunes musiciens. [...] Il y a dans ces ouvrages une variété infinie de déclamations. Cela est sublime; c'est moi qui vous le dis. // [...] L'accent est la pépinière de la mélodie. // [...] Et croyez tout ce que je vous dis là, car c'est le vrai. » – « MOI. Je ne demanderais pas mieux que de vous en croire, si je n'étais arrêté par un petit inconvénient. » — « LUI. — Et cet inconvénient? » – « MOI. — C'est que, si cette musique est sublime, il faut que celle du divin Lulli, de Campra, de Destouches, de Mouret, et même soit dit entre nous, celle du cher oncle soit un peu plate. » (p. 130-133).

La forme doit nous retenir, en présence de ces propos, avant le fond. Et seule la lecture interne continue est en mesure de nous y obliger – à condition bien entendu de ne pas baisser notre attention aux corrélations tissées par le texte. De quoi s'agit-il? D'un phénomène à la fois massif et tacite, donc abandonné à la seule lecture, au seul sous-texte.

Car Rameau a changé de tessiture. Jusqu'ici, tous les sujets appelaient chez lui la même composition inimitable des tonalités hautes et basses. Or la « variété » qu'il admire

chez « nos jeunes musiciens » *disparaît brusquement* de sa ligne mélodique! Le discours se fait didactique, uniforme, grave, bref, magistral. Et du coup, on perçoit que la ligne propre de MOI ne s'identifie pas exactement à cette voix-là. Y aurait-il alors *trois styles* majeurs dans le *NdR*? Le style fondamental du Neveu, celui que son nom appelle aussitôt dans la mémoire, accompagné d'un sourire; son style professoral en théorie musicale; le style permanent de MOI, bien moins pesant, bien moins raide que ce dernier.

Si la lecture interne continue multiplie les chances d'apercevoir cette métamorphose pour le moins inattendue, elle n'a pas le pouvoir d'en fournir aussitôt l'explication. Ce qu'elle indique, en revanche, c'est son chemin – les corrélations intérieures. J'évoque celles qui me viennent à l'esprit, et dont il faudrait débattre.

1/ Peut-on rattacher telle transformation vocale à la pratique du double langage décrite et exaltée par LUI à propos de la *ménagerie*, en vue de tromper le destinataire patronal et d'en partager la malice avec d'autres flagorneurs? Cette corrélation paraît peu adéquate à la situation d'énonciation, pour ne pas dire, dans le style n° 1 de Rameau, tirée très fort par les cheveux.

2/ Il n'en demeure pas moins que LUI ne saurait réussir une mue si parfaite sans ses dons de mime. L'exclusion de l'hypocrisie n'implique pas celle de l'investissement total et immédiat dans un rôle – on en a vu des exemples antérieurs.

3/ La pratique de l'*imitation* précède chez LUI sa théorisation. Nous sommes ici en présence d'une *pantomime inconsciente*, spontanée. Pour la première fois, et de l'aveu même de MOI, Rameau se trouve seul expert, seul détenteur de la « vérité » en face du philosophe reconnu, devenu un élève – un élève de la *troisième* manière d'enseigner, celle que LUI déclarait plus haut... impossible! Impossible, vu que nul maître ne saurait donner des leçons conformes aux

souhaits éducatifs de MOI, faute de pouvoir en posséder les « éléments » à l'âge requis.

4/ Ce n'est pas tout, me semble-t-il. Si la langue de Rameau subit sans le vouloir ni le savoir une telle assumption vers le prêche de la vérité enseignée aux ignorants, prend une démarche si... philosophique, si démonstrative, si sereine, n'est-ce pas que son ton antérieur ne relevait pas d'une pleine et entière conviction et persuasion? Que la provocation était aussi de la mauvaise foi, une revanche, désespérée ou bravache, contre le « mépris »? Maître et possesseur, en musique, de la vraie vérité, LUI, l'ex-apologète du « mensonge », se révèle, par son ton et sa langue, bien plus didactique et professoral que M. le philosophe ne l'a été. Auquel il reprochait son insupportable ton de supériorité. Le Neveu qui rangeait la musique dans les activités futiles, le maître qui jouait un rôle devant ses élèves, a cédé la place, ici, à un tout autre personnage. Non moins plaisant. Bref, Rameau, juché sur sa science, pontifie comme jamais MOI ne l'a fait.

5/ Les assertions antérieures de LUI sur la politique, la morale, les mœurs, les arts, la logique globale de *l'assez bien*, etc., baignaient dans une atmosphère comique; sur la musique, elles respirent (jusqu'ici) un imperturbable sérieux pédagogique. Il n'est pas assuré, si ce ton se maintient, qu'il ne s'expose pas, lui aussi, à une forme, symétriquement inversée, de corrosion comique. Mais moins décelable. Car on voit mal comment la gravité universitaire irait débusquer celle du nouveau Rameau, drapé dans sa toge doctorale.

Bien entendu, ces corrélations resteront des opinions tant qu'elles n'auront pas été soumises à une discussion réglée. Mais je ne crois pas qu'elles soient sans rapport avec le texte. Car enfin, pourquoi Rameau cesserait-il inopinément de parler comme il parlait jusqu'ici? J'en tire la conclusion que le *NdR* entasse beaucoup d'or dans son sous-sol, et qu'une paraphrase attentive ne saurait le négliger.

L'oncle, hon, hon

Lire le *NdR*, c'est épouser ses incessants mouvements. Ce qui vaut pour les pages 130-132, c'est-à-dire l'entrée du discours sur la musique *via* le chant, de maître à élève, peut à tout instant être remis en cause. Engagé par MOI à statuer sur la musique « un peu plate » de l'oncle au regard des axiomes de son neveu, Rameau renie d'un coup son admiration jusqu'ici constante, et qui suscitait en lui tant d'envie, tant de souffrance. « LUI. — [...] il a beau faire à l'octave, à la septième, hon, hon; hin, hin; tu, tu, tu; turelututu, avec un charivari de diable; ceux qui commencent à s'y connaître, et qui ne prennent plus du tintamarre pour de la musique, ne s'accommoderont jamais de cela. » (p. 133).

Il y a donc retour à l'ouverture du dialogue (l'oncle est aussi empathique qu'« une pierre »), et complète transformation dans l'appréciation de son talent. LUI a rejoint le jugement initial de MOI, et retrouvé sa verve contrastée : « [...] ces maudits bouffons [= la fameuse *Querelle des bouffons*] nous en ont donné rudement dans le cul. » (p. 133). *Les Indes galantes* tenaient autrefois l'affiche six mois; c'est fini; les mêmes spectateurs « s'ennuient et baillent, sans trop savoir pourquoi. [...] Que ne s'adressent-ils à moi? La prédiction de Duni s'accomplira; » (p. 134). En bon prophète des idées d'autrui, Rameau s'abstient de remarquer que MOI l'avait précédé, qu'il prêche un convaincu... Bref, la musique italienne est en train d'enterrer la musique française (p. 133-137).

Et le chantre du mensonge; des lois et mœurs existantes *vs* les lois générales; de la conservation *vs* les réformes; d'un ordre stable autour du meilleur possible — *l'assez bien*, accouche de cette formidable formulation : « LUI. — *Le vrai, le bon, le beau ont leurs droits. On les conteste, mais on finit par admirer.* » (p. 136, je soul.)

Impossible d'ergoter. Il s'agit bien d'un moment décisif. La nouvelle « trinité » (p. 136) du vrai, bon, beau renverse toutes

les propositions antérieures du Neveu, sans qu'il daigne en prendre conscience, ou qu'il ait la franchise d'en faire l'aveu. Il en voile l'importance en dissimulant l'énorme contradiction sous l'agressivité envers les spectateurs, supposés incapables de s'expliquer leur ennui à l'écoute de l'ancienne musique. Mais ne fredonnait-il pas un air de son oncle, ne le prenait-il pas pour un incontestable génie, ne rêvait-il pas de lui voler quelques manuscrits ?

Rameau n'est donc pas seulement soumis à des sautes d'humeur. Ses idées ont beau passer par de « terribles poumons », elles changent elles aussi du tout au tout, sans la moindre vergogne. Bizarre créature, si le projet fondamental du *NdR* serait d'embarrasser MOI et surtout l'auteur. L'homme du conservatisme lors des deux premiers débats, l'ennemi des génies et de leurs réformes au nom de la « vérité », etc., prône sans rire, sous nos yeux, la liaison nécessaire entre le vrai, le bon, le beau. Et tout cela sur le seul terrain où MOI lui reconnaisse de la compétence : la beauté musicale...

Le philosophe pourrait à bon droit triompher. Il s'en garde, et ce n'est pas la première fois. « MOI. — Il y a de la raison, à peu près, dans tout ce que vous venez de dire. » — « LUI. — De la raison ! tant mieux. Je veux que le diable m'emporte, si j'y tâche. Cela va, comme je te pousse. [...] un garçon charbonnier parlera toujours mieux de son métier que toute une académie [...] ». Nouvelle variation sur un motif déjà commenté, mais ici particulièrement savoureux : LUI théoriserait comme il respire, sans du tout y penser ! Pour jouer comme les autres, il a dû se torturer la main ; pour penser la musique, nul effort, ça coule de source ! Et de se promener en chantant les airs de la nouvelle musique, en s'écriant : « [...] si cela est beau, mordieu, si cela est beau ! » (p. 137). Attaque insidieuse contre la philosophie ? Sans doute : « le Beau musical ne se raisonne pas, il n'a nul besoin de vos concepts ». Transporté sur scène, le début professoral

pourrait se jouer avec une distance et des gestes que l'écriture abandonne ici au lecteur.

Nous avons déjà rencontré cette sorte de comique, quand LUI se voyait suspecté de *délicatesse d'âme*. Il se défend maintenant, avec la même énergie, de verser dans le raisonnement – en dépit des pages 130-133 sur la définition du chant; qui, pour un lecteur aussi naïf que moi, semblaient à première vue verser dans le terrible travers de la rationalité esthétique. «Moi, délicat! Moi, raisonnable, et même rationnel! Vous divaguez, M. le philosophe. Je ne suis qu'un garçon musicien; une pauvre girouette qui n'en peut mais.» Sublime et cohérent dans le mal? Tant qu'on voudra. Raisonnable? Jamais! Il faut l'avouer, c'est bien pratique quand on converse avec un philosophe, et assez drôle à entendre. Mais très menaçant pour les Lumières et son représentant, nous dit-on.

En fait, le *NdR* ne nous abandonne pas à rêver d'une transcription scénique. Loin de procurer le fameux et mystérieux apaisement de la *catharsis*, la rencontre du beau trinitaire enflamme le Neveu, et fait méditer le philosophe. Le passage est si admirable qu'on doit en citer quelques lignes.

« Il élevait le ton, à mesure qu'il se passionnait davantage; vinrent ensuite, les gestes, les grimaces du visage et les contorsions du corps; et je dis : bon; voilà la tête qui se perd, et quelque scène nouvelle qui se prépare; en effet, il part d'un éclat de voix : *Je suis un pauvre misérable... Monseigneur, monseigneur, laissez-moi partir...* [...] Il entassait et brouillait ensemble trente airs, italiens, français, tragiques, comiques [...] Tous les pousse-bois avaient quitté leur échiquier [...] Les fenêtres du café étaient occupées [...] On faisait des éclats de rire à entrouvrir le plafond. Lui n'apercevait rien; il continuait, saisi d'une aliénation d'esprit, d'un enthousiasme si voisin de la folie, qu'il est incertain qu'il en revienne; [...] Admirais-je? oui, j'admirais; étais-je touché de pitié? j'étais touché de pitié; mis une teinte de ridicule était fondue dans ces sentiments, et les dénaturait. » (p. 137-139).

C'est la première fois, sous l'effet du beau senti bien plus que pensé, que LUI se trouve plongé dans un état d'égarement frisant la folie pathologique, par perte de la conscience de soi et de l'entourage. Cela nous autorise-t-il à projeter cet état sur tout le dialogue, à faire du Neveu un fou patenté? Je ne le crois pas. En revanche, ce que MOI déclare sur le *ridicule qui dénature l'admiration et la pitié*, me semble d'une absolue justesse. Deux morceaux, jusqu'ici, peuvent prétendre échapper au ridicule : l'histoire du renégat, vouée à l'*horreur*; le début de cours sur l'esthétique musicale, où le ton sérieux n'en efface pas toute trace au regard du texte antérieur.

Puisque la transe saisit Rameau à propos du nouveau Beau, et dans un espace public où joueurs d'échecs et passants s'improvisent spectateurs, il paraît légitime de réfléchir au problème esthétique sous-jacent. Je le définirais ainsi : Rameau incarne un état où l'auteur de l'acte esthétique efface toute distance entre lui, son action, le public. Comme le dit MOI, tout est « fondu ». Comme le dit LUI, je parle comme je suis, comme ça me pousse, sans méthode ni réflexion. Au théâtre, il s'agirait d'une osmose totale entre le comédien et son personnage; dans les festivals musicaux, d'une fusion traumatique de certains spectateurs exaltés avec le chanteur et/ou d'autres *fans*. Il serait fort injuste d'omettre l'« enthousiasme » religieux des fondus en Dieu : mystiques, convulsionnaires, derviches, prophètes de « métier ». N'oublions pas que Rameau a traité les *philosophes* de « visionnaires ». Il reçoit ici la monnaie de sa pièce.

On rit aux éclats autour de Rameau junior, sans doute moins fort en d'autres *assemblées* et *cobues* très saintes. Il faut noter que MOI, à l'inverse, ne semble pas, cette fois, s'abandonner au rire. Est-ce parce qu'il observe trop la scène et soi-même? Est-ce en raison de la pitié qu'il semble éprouver pour la première fois? Son explication l'emporte en finesse sur tout ce que je pourrais concevoir. En fait, dit-il, c'est la perception du « ridicule » qui dénature son

« admiration » et sa « pitié » (voir plus haut, p. 100, la cit. des p. 137-139). Et donc une telle *fusion* des affects bloquerait le rire du philosophe, à l'écart des autres spectateurs hilares, car ni apitoyés ni admiratifs ; exclusivement, mécaniquement requis par le ridicule à l'état pur.

Excédé, le diligent lecteur me tirera là par la manche. « Cessez donc, de grâce, M. le paraphraseur, de faire tant de pas de côté... » Il aura bien entendu raison. Nous ne sommes plus ici sous le signe de Vertumne, mais d'Apollon (et/ou Dionysos?). De gré ou de force, Rameau nous offre la pantomime de l'inspiration divine prêtée aux poètes, aux artistes, aux prophètes. (Il m'arrive de considérer l'écriture automatique des surréalistes comme la forme industrialisée, mécanisée, désindividualisée, du mythe apollinien).

Pantomime bouffonnement sublime : « Mais vous vous seriez échappés en éclats de rire, à la manière dont il contrefaisait les différents instruments. [...] criant, chantant, se démenant comme un forcené ; [...] c'était une femme qui se pâmait de douleur ; [...] un temple qui s'élève ; des oiseaux qui se taisent au soleil couchant ; [...] c'était la nuit, avec ses ténèbres ; c'était l'ombre et le silence ; [...] » (p. 139-140). Sans conteste, le *NdR* nous gratifie ici de la plus extraordinaire pantomime du texte, à la fois poétique et comique. Car parler sur le sublime, c'est une chose, parfois assez bien faite. Mais le faire parler, c'en est une autre, inaccessible à Baumgarten, Burke, Kant, comme à ma corporation. On dira que MOI y assiste en spectateur, lui aussi. Certes. Mais la sublime pantomime resterait lettre morte si, selon la fable, il ne la mettait en mots.

Une fois revenu à lui, tout surpris des rires, Rameau reprend son discours. « LUI. — La poésie lyrique est encore à naître. Mais ils y viendront ; [...] » (p. 141). Prenons-y garde : avec la loi trinitaire, forcément, resurgit la confiance dans l'avenir, niée auparavant avec tant de mépris. Impossible de s'y méprendre ; l'amour de la musique, seul héritage de ses

ambitions juvéniles, seule trace d'idéal non encore corrompu, contraint le Neveu à une parfaite *palinodie*. La manquer ou l'atténuer, c'est contourner le *NdR*, le travestir de fond en comble. Et notons au passage la transformation des « ils », qui ne désignent plus les philosophes, mais le public et les musiciens encore égarés dans l'admiration de l'ancienne musique.

Comme à son habitude, MOI enfonce le clou, en passant aux auteurs de livrets lyriques. « MOI. — Quoi donc, est-ce que Quinault, La Motte, Fontenelle n'y ont rien entendu ? » — « LUI. Non pour le nouveau style. Il n'y a pas six vers de suite [...] qu'on puisse musiquer. Ce sont des sentences ingénieuses ; des madrigaux légers, tendres et délicats ; [...] C'est au cri animal de la passion, à dicter la ligne qui nous convient. [...] Il nous faut des exclamations, des interjections, des suspensions [...] ». Il faut donc une *révolution poétique*, car le théâtre, trop « maniéré », n'est pas assez « énergique » et « vrai » pour « servir de modèle » aux auteurs de livrets (p. 142-143).

L'art poétique de Rameau contredit donc du tout au tout son art du mal, sans que cette fracture béante l'inquiète le moins du monde. Cependant, l'inspiration d'Apollon ou de Dionysos, ça fatigue. « LUI. — Je ne sais ce que j'ai ; quand je suis venu ici, j'étais frais et dispos ; et me voilà roué, brisé [...] ». MOI commande « de la bière, de la limonade » (p. 144). Assis et rafraîchi, LUI, intarissable, continue de plus belle à méditer sur l'art, avant de se noyer dans les boissons, en bon « composé » de hauteur et bassesse (p. 144-145).

Retour à la morale et autres sujets

MOI en profite pour repasser son plat : « MOI. — Comment se fait-il qu'avec un tact aussi fin, une si grande sensibilité pour les beautés de l'art musical, vous soyez si aveugle sur les belles choses en morale, aussi insensible aux

charmes de la vertu. » On remarque que le philosophe ne cherche pas à ricaner de son interlocuteur, contrairement à LUI, qui ne manque pas une occasion de lui clouer le bec (sauf en musique, où MOI s'est posé en élève à instruire). On observe aussi que telle interrogation déconcertée opère la synthèse de tout ce qui précède, sauf à considérer la position de MOI comme risiblement faible depuis le début.

On sait déjà que ces étonnements sur fond d'exigence logique ne préoccupent guère Rameau. Que va-t-il répondre ? « LUI. — C'est apparemment qu'il y a pour les unes un sens que je n'ai pas ; une fibre [= un principe biologique universel] qui ne m'a point été donnée, [...] qui ne vibre pas ; ou peut-être c'est que j'ai toujours vécu avec de bons musiciens et de méchantes gens ; [...] Et puis c'est qu'il y avait quelque chose de race. [...] La molécule paternelle était dure et obtuse ; et cette maudite molécule première s'est assimilé tout le reste. » (p. 146).

Rameau mobilise trois explications. 1/ Un manque biologique venu de la nature ; 2/ l'influence sociale divergente de son entourage ; 3/ l'hérédité. Il s'agit par conséquent d'une causalité strictement matérialiste et athée, autrement dit purement scientifique. Ce qui ne relève pas de tout matérialisme et athéisme, en revanche, c'est la négation implicite, mais logique, de toute initiative individuelle au regard de ces déterminations, qui prennent alors l'allure d'une fatalité. Tel débat divise en effet le camp matérialiste. Comme Rameau doit toujours, sous un apparent sérieux, déposer un grain de sel, il s'obtient ici par le cas n° 2. Qui fréquente de bons musiciens et de méchantes gens aura l'oreille fine et un cœur sourd ! Nul n'y peut rien, c'est la loi de la causalité, physiologique ou sociale.

On imagine l'ampleur du possible débat. MOI y coupe court par une question inattendue, qui fait écho à la discussion sur les leçons : « Aimez-vous votre enfant ? » – « LUI. — Si je l'aime, le petit sauvage, j'en suis fou. » – « MOI. — Est-ce

que vous ne vous occuperez pas sérieusement d'arrêter en lui l'effet de la maudite molécule paternelle? » – « LUI. — J'y travaillerais, je crois, bien inutilement. » (p. 146).

Passons sur le renversement qui permet à MOI de mobiliser le fils après que LUI a fait appel plus haut à la fille du philosophe, pour en venir au fond. La pire éducation, dit LUI, est celle qui contrarie la pente naturelle. Elle forme des « espèces, de toutes les épithètes la plus redoutable, parce qu'elle marque la médiocrité, et le dernier degré du mépris. Un grand vaurien est un grand vaurien, mais n'est point une espèce. » (p. 146-147). Telle affirmation suscite chez un lecteur bien des échos. Si elle concorde bien avec la sublimité dans le mal, qu'en est-il avec la torture des doigts rétifs? avec le refus de l'éducation prévue par MOI pour sa fille au nom de sa nature individuelle? avec l'obligation absolue d'imiter « les autres »?

C'est pourquoi Rameau en reste pour l'instant, avec son fils, au stade de l'observation (*éducation négative* à la Rousseau?), pour déterminer la pente de son « petit sauvage ». Il le constate pour l'heure, non sans légitime fierté paternelle : « LUI. — Il est déjà gourmand, patelin, filou, paresseux, menteur. Je crains bien qu'il ne chasse de race. » (p. 147).

On ne saurait cependant dénier à Rameau une certaine cohérence. Si la musique et les autres arts doivent se rapprocher de la nature; si cette nature doit sa vertu ou sa malignité à des causes individuellement déterminantes; alors combattre la nature en chaque individu porté au mal devient à la fois vain et pernicieux, tristement uniformisateur. Telle éducation devient une fabrique à ternes médiocres, ni vraiment bons, ni vraiment méchants, bref, *des espèces*, dont ne se distinguent que les *originaux*, coiffés par les *génies*.

Cette cohérence se brise pourtant sur une ligne infranchissable. En effet, comment Rameau peut-il expliquer et justifier son discours sur la musique et les autres arts? Pourquoi une telle exception aux lois de la nature et de la

société? Là, il faudrait miser sur la loi trinitaire, l'éducation du public, faire confiance à l'avenir, impulser des révolutions esthétiques, dessiner un idéal vrai, bon, beau. Le bonheur musical n'est rapporté ni à une nature individuelle du spectateur, ni à un idiotisme collectif; mais sans conteste possible à une loi générale et absolue, qui rend bizarre et passager l'engouement pour la musique de l'oncle Rameau. LUI a bel et bien rejoint les positions du philosophe, en n'obéissant, dit-il, qu'à la seule fêrule du « métier », sans aucune intervention de la pure rationalité.

Que Rameau ne soulève pas le lièvre, cela se comprend. Mais MOI? Mais l'instance auctoriale? Je ne vois qu'une explication. L'objection est si évidente, si énorme, qu'il vaut mieux la remettre aux lecteurs, la laisser dans le sous-texte. Pourquoi gâcher l'œuvre en se mettant au niveau des *espèces*? Un tel dialogue, placé sous le signe de Vertumne (et de la conversation), se doit d'avancer par sauts et gambades. Mais le fait est qu'il suit aussi une ligne continue, ponctuée de retours incessants et de surprenantes accélérations. L'étourdissant silence de MOI, outre qu'il confirme sa réserve générale et son contraste avec LUI, est aussi une leçon d'élégance : on ne piétine pas un adversaire à terre, on ne prend pas le lecteur pour un sot, on n'écrit pas pour les *espèces*, comme les pédants, comme moi.

La pièce d'or et le bambin

Loin de discuter du fond – théorie musicale et/ou palinodie –, MOI demande si le bambin élevé à la pièce d'or deviendra musicien, pour ressembler en tout à son père. Indigné, celui-ci se récrie; plutôt lui *tordre le cou*, comme donc aux futurs génies. Pourquoi, s'étonne MOI : « Cela mène à tout. » — « LUI. — Oui, quand on excelle; mais qui est-ce qui peut se promettre de son enfant qu'il excellera? » Il est 10 000 fois plus probable qu'un enfant deviendra « un

misérable racleur de cordes, comme moi. ». Un futur « grand roi » se trouve plus aisément qu'un « grand violon ». (p. 147).

MOI, qui s'est tu sur l'essentiel, s'estime là en devoir d'ergoter : « MOI. — Il me semble que les talents agréables, même médiocres, chez un peuple sans mœurs, perdu de débauche et de luxe, avancent rapidement un homme dans le chemin de la fortune. » Il rapporte à l'appui une conversation entendue « entre une espèce de protecteur et une espèce de protégé. » (p. 147-148).

On assiste donc, sur ce sujet à première vue anodin, à une discussion *à fronts renversés*. Sur le fond, cela va de soi; mais sur la forme? Il en va de même, puisque MOI, de manière inédite (sauf erreur), fait appel, comme LUI tout au long, à une preuve tirée d'une conversation entre tiers, intégralement rapportée. Il convient cependant de noter les différences. MOI ne nomme pas, pas plus qu'il n'admire ou dénigre. Son propos, sans conteste caustique sur la rentabilité des différentes disciplines, ne relève donc pas ici de la satire personnalisée.

Rameau, une fois n'est pas coutume, manifeste un intérêt aimable : « Et cet homme, qu'est-il devenu? » (p. 148). « MOI. — S'il eût été sage [en choisissant la musique], il eût fait fortune, la seule chose qu'il paraît que vous ayez en vue. » — « LUI. — Sans doute. De l'or, de l'or. L'or est tout; et le reste, sans or, n'est rien. » (p. 149). C'est pourquoi LUI habitue son enfant à aduler l'or en mimant devant lui l'assurance et la satisfaction qu'une pièce d'or procure. De la pantomime comme outil pédagogique antirousseauiste. Quand MOI objecte que cela peut mener à la potence, LUI rétorque qu'il « n'y a point de principe de morale qui n'ait son inconvénient [...] », faute, hélas, d'une fille à prostituer. L'éducation de Sparte ne vaut rien à Paris. « Si vous me blâmez, vous autres sages, la multitude et le succès m'absoudront. Il aura de l'or, c'est moi qui vous le dis. », l'or avec l'estime et le respect qui l'accompagnent, y compris de la part de MOI. « MOI. —

Vous pourriez vous tromper. » – « LUI. — Ou il s'en passera, comme bien d'autres. » (p. 149-150).

Qui le nierait, à l'heure de la finance mondialisée et des « gens qui ne sont rien » aux yeux d'un président de la République pressé de l'annoncer? C'est en tout cas l'avis de MOI. « Il y avait dans tout cela beaucoup de ces choses qu'on pense, d'après lesquelles on se conduit; *mais qu'on ne dit pas.* » (p. 150, je soul.) Mais si, cher philosophe, mais si, désormais on les dit. C'est ce qu'on appelle le progrès vers plus de vérité, rebaptisée *transparence*.

Le Neveu tient cependant à préciser un « point important, le point difficile ». Un « bon père » se doit d'enseigner « la juste mesure, l'art d'esquiver à la honte, au déshonneur et aux lois. » (p. 151). C'est tout l'intérêt de ces pages pour des hommes politiques qui sont des « espèces » sans le savoir, on l'a déjà vu. LUI s'estime donc mauvais en musique, « et bien supérieur en morale. [...] Ah! si j'avais vos talents. [...] Mais j'ai un diable de ramage saugrenu, moitié des gens du monde, moitié de la halle. » MOI minimise aussitôt ses propres dons, la modestie sied au sage (« Je parle mal. Je ne sais que dire la vérité : et cela ne prend pas toujours, comme vous savez. », p. 151).

Malgré ces assauts de civilité réciproque, et comme presque toujours, Rameau rectifie : « LUI. — Mais ce n'est pas pour dire la vérité; au contraire, c'est pour dire le mensonge que j'ambitionne votre talent. Si je savais écrire; fagoter un livre, tourner une épître dédicatoire, bien enivrer un sot de son mérite; m'insinuer auprès des femmes. » – « MOI. — Et tout cela, vous le savez mille fois mieux que moi. [...] » (p. 152). Une fois encore, ce ballet de compliments et de renversements semblent jouter avec Molière, dans sa scène du sonnet d'Oronte. Bien entendu, MOI méprise un tel usage des talents, quand LUI considère que le philosophe les gaspille stupidement. Ce dernier l'admet, ceux qui ne cherchent pas la richesse sont « gens bizarres ». LUI renchérit : cela « n'est

pas dans la nature. [...] Tout ce qui vit [...] cherche son bien-être aux dépens de qui il appartiendra », y compris « le petit sauvage » amené en Europe (p. 152). Mais, réplique MOI, « Si le petit sauvage était abandonné à lui-même [...] il tordrait le cou à son père, et coucherait avec sa mère. » (p. 152-153).

On passera sur l'ombre de Hobbes, Rousseau et quelques autres, pour écouter l'avis de Rameau. « LUI. — Cela prouve la nécessité d'une bonne éducation; et qui est-ce qui la conteste? et qu'est-ce qu'une bonne éducation, sinon celle qui conduit à toutes sortes de jouissances, sans péril et sans inconvénient. » MOI approuve... à moitié : « Peu s'en faut que je ne sois de votre avis; mais gardons-nous de nous expliquer. » — « LUI. — Pourquoi? » — « MOI. — C'est que je crains que nous ne soyons d'accord qu'en apparence [...] » (p. 153).

Que de débats répondent à cette crainte! Et en effet, nous savons que LUI et MOI ne s'entendent ni sur les jouissances, ni sur les inconvénients, et donc sur la nature de l'éducation; une discussion sur le fond ne mènerait à rien qu'ils ne sachent déjà. « MOI. — Laissons cela, vous dis-je. [...] Cher Rameau, parlons musique, et dites-moi comment il est arrivé [...] que vous n'ayez rien fait qui vaille. » (p. 153-154). C'est donc à nouveau très clair. MOI a fait obliquer la conversation vers la musique pour obliger Rameau à se contredire du tout au tout avec sa loi trinitaire; et *il n'a commenté que le second point!* Auquel LUI a déjà répondu...

Le narrateur l'aurait-il oublié, perdu dans son prétendu chaos, et trop occupé à s'infliger le martyre stalinien de l'autocritique publique? Lisons. « Au lieu de me répondre, il se mit à hocher de la tête, et levant le doigt au ciel, il ajouta : Et l'astre! l'astre! Quand la nature fit Leo [Leonardo Leo, compositeur], Vinci, Pergolèse, elle sourit. [...] Quand elle fagota son neveu [celui du décennal grand Rameau], elle fit la grimace et puis la grimace, et puis la grimace encore; et en disant ces mots, il faisait toutes sortes de grimaces [...] »

(p. 154). La tirade est endiablée, la pantomime gaie-amère, mais n'ajoute rien à la justification antérieure.

C'est ce que paraît penser MOI, puisqu'il refuse d'en rester là, sur cette chute plaisante. Acharnement socratique ? « MOI. — [...] Mais entre tant de ressources, pourquoi n'avoir pas tenté celle d'un bel ouvrage ? ». La réponse prend la forme d'une historiette, un échange entre un homme du monde qui tient le rôle de MOI (« il faut se relever »), et l'abbé Le Blanc, qui montre sa bosse au front après un énième échec contre la porte de l'Académie (p. 155). Contrairement à ce que semble croire le philosophe talentueux, « un bel ouvrage » ne se commande pas comme un plat.

Mais allez donc expliquer cela aux génies, même quand ils jouent les modestes, tel MOI. « Je n'ai pas si bien réussi ; je n'ai pas tant de talent ; je parle mal ; je ne connais rien en musique, instruisez-moi ; apprenez-moi ce qu'est le monde d'en haut ; je suis un bonhomme ; je ne sais dire que la simple vérité »...

Et tout cela devant qui ? Un pauvre hère tourmenté par ses échecs, sa stérilité, son expulsion. Ah, le bougre ! — je parle du philosophe. Le plus vicieux des deux est bien le Neveu. Mais la palme de la cruauté, certes inconsciente, revient au champion de la vertu. Quel besoin de piétiner le ver déjà écrasé ? La réponse s'impose : le besoin des gens qui aiment les leçons de morale bien davantage que les leçons de musique.

Telle fureur nous parle encore. Il faut faire la leçon aux pauvres ; aux parents défectueux ; aux fumeurs-buveurs ; aux mauvais citoyens ; aux demi-Français souvent étranges ; aux chômeurs ; aux électeurs égarés, moins pires pourtant que les électeurs qui refusent d'élire ; aux pathologies populaires ; aux bouffeurs de malbouffe ; aux grassex sédentaires ; aux populistes et autres extrémistes ; aux assistés (que d'or non restitué) ; aux ennemis de la V^e République nostalgiques de la IV^e, etc. J'oubliais : à l'École qui, quoi qu'on lui dise, quoi qu'on fasse pour Elle, ne rétablit toujours pas l'égalité des

chances inscrite dans la nature (des petits sauvageons de la République).

Tout compte fait, la *ménagerie* de MOI ne fait pas *cobue* : de rares gens du monde que l'oisiveté a rendus délicats ; quelques ami(e)s ; un bouffon à la rue, qu'il ne se lasse pas de morigéner en le poussant à s'épancher, pour régler des comptes sans se salir les mains.

Au regard de nos modernes cohortes de têtes à mépris, bonnes pour le scalp, c'est peu. On peut se moquer des homélies des Lumières, à condition de les mettre en balance avec 2000 ans de prêche chrétien journalier ; et de balayer devant notre porte, académique ou domestique, en tendant l'oreille. Pour écouter nos propres catéchismes moralisateurs. Ironiser sur les Lumières, c'est *assez bien* ; s'observer dans la glace, pour *faire sortir* le pharisien endormi, l'emphatique coquin, serait bien mieux.

Un raté de génie ?

Des commentateurs l'ont souligné, la thématique du génie parcourt le texte. Il paraît difficile de le nier. À condition de préciser qu'elle le doit à son envers, la stérilité créatrice et sociale du Neveu. Sans ce complet ratage, sans les tourments et vantardises de Rameau, sans le questionnement harcelant de MOI, la génialité épuiserait vite ses potentialités. Mis et remis sur le gril, LUI renvoie la faute à la nature, à ses parents, à son milieu, et à défaut d'une fille, facile à rentabiliser, tente d'apprendre à son fils comment conquérir l'or, cette clé du monde, à condition de la manier avec prudence sur des coffres étrangers.

On peut le dire avec des mots, et cela donne un « diable de ramage ». On peut aussi le jouer ; et cela donne une formidable, une sublime pantomime, qui mène jusqu'aux lettres désespérées de Kafka, qui se prenait pour un raté.

« Après cette historiette, mon homme se mit à marcher la tête baissée, l'air pensif et abattu; il soupirait, pleurait, se désolait, levait les mains et les yeux, se frappait la tête du poing, à se briser le front et les yeux, et il ajoutait : Il me semble qu'il y a pourtant là quelque chose; mais [...] il ne sort rien. [...] Un instant après, il prenait un air fier [...] et disait : Je sens, oui, je sens. [...] Puis il ajoutait : C'est cela, je crois. Voilà que cela vient; [...] seul, je prends la plume; je vais écrire. Je me ronges les ongles [...] Serviteur. Bonsoir. Le dieu est absent; [...] je suis un sot, un sot, un sot. Mais le moyen de sentir, de s'élever, de penser, de peindre fortement, en fréquentant avec des gens, tels que ceux qu'il faut voir pour vivre; » (p. 155-156).

Ici, le *sot* n'est pas un imbécile; le sot *sent* fortement les passions. Mais il est incapable de les traduire en notes ou mots, d'en tirer la musique; de les faire sentir aux autres. Sentir n'est pas exprimer, imprimer, survivre, fût-ce dix ans comme l'oncle aux portes de l'oubli, selon MOI puis LUI.

Qu'est-ce que MOI va répondre à la plainte de l'artiste avorté? « MOI. — [...] Il vaudrait mieux se renfermer dans son grenier, boire de l'eau, manger du pain sec, et se chercher soi-même. » (p. 156). Tout le malheur viendrait de ne savoir demeurer entre quatre murs, et de ne pas se connaître assez; l'apprenti artiste s'éduque au pain sec et à la vache maigre dans les mansardes, diront aussi les marchands d'art, sans avoir besoin de lire le *NdR*, ni Pascal, ni Socrate.

« LUI. — Peut-être; mais je n'en ai pas le courage; et puis sacrifier son bonheur à un succès incertain. Et le nom que je porte donc? Rameau! s'appeler Rameau, cela est gênant. Il n'en va pas des talents comme de la noblesse qui se transmet [...] en une énorme tige de sots; [...] La fibre m'a manqué; [...] » — « MOI. — À votre place, je ne me le tiendrais pas pour dit : j'essaierais. » — « LUI. — Et vous croyez que je n'ai pas essayé. [...] Ah, monsieur le

philosophe, la misère est une terrible chose. [...] elle refroidit diablement la tête du poète. » (p. 157-158).

Après l'histoire du renégat d'Avignon, Rameau raconte celle d'un « juif opulent et dissipateur qui aimait la musique et mes folies. » Il vivait à Utrecht et ne le laissait manquer de rien. Le juif s'attire « une mauvaise affaire », que le Neveu tient à narrer, « car elle est plaisante. » (p. 159). C'est la première fois que ce seul motif est invoqué pour justifier une insertion. Certes, elle concerne Rameau, tenu de rentrer en France après la condamnation du coquin de juif, qui couche avec la femme d'un « grison » et refuse ensuite d'honorer sa dette. Certes, il présente ce dénouement comme sa première et seule catastrophe antérieure, à l'inverse de ce qu'affirmait son portrait initial, que j'ai la faiblesse de croire plus crédible.

Mais enfin, le *NdR* pourrait s'en passer, contrairement au renégat d'Avignon. Il serait cependant contraire aux bons comptes de conclure que deux pages sur 130 (p. 159-160), transforment le *NdR* en texte ouvert à toutes les incursions nomades. Commenter n'est pas rêver ni divaguer. Et je ne vois pas l'intérêt esthétique de plaquer *Jacques le fataliste* sur le *NdR*, au prétexte qu'ils sont du même auteur.

La preuve en est que LUI, et pas Jacques, se livre aussitôt à une nouvelle pantomime, son seul talent jusqu'ici visible avec la verve verbale.

« LUI. — Là il s'arrêta, passant successivement de l'attitude d'un homme qui tient un violon, à celle d'un pauvre diable exténué de fatigue, à qui les forces manquent, dont les jambes flageolent, prêt à expirer, si on ne lui jette un morceau de pain; [...] Rien de stable dans ce monde. [...] De maudites circonstances nous mènent; et nous mènent fort mal. » (p. 160-161).

La nature; le sang parental; la fibre; l'environnement; les circonstances et le sort. Le juif d'Utrecht, pourtant prédestiné

à l'entretenir, lui claque entre les doigts ; le ministre chrétien le jette dehors pour accès ou excès de bon sens. Comment nier le mauvais sort qui préside aux humaines destinées sous la main de Vertumne ? « Aujourd'hui, au sommet ; demain au bas de la roue. », conclut sagement la victime des forces supérieures (p. 161).

Bilan

1/ L'énorme morceau sur la musique (environ 15 % du *NdR*) se divise clairement en deux parties. La première traite la question de front, en partant du chant pour déboucher sur une complète réforme esthétique, qui déclassé la musique française (p. 129-144). La seconde, plus dialogique, s'interroge sur le contraste entre les qualités du Neveu et son existence délabrée (p. 145 et suiv.).

2/ Le premier mouvement posait à l'auteur un problème esthétique crucial : à qui confier l'éloge de la nouvelle musique italienne conforme à l'idéal de l'art ? La vérité historique et surtout *la vraisemblance interne* poussaient à remettre cette tâche à MOI. N'avait-il pas, et d'emblée, douté du réel génie de l'oncle Rameau ; invoqué la *nature* contre les lois et mœurs existantes ? Comment un partisan de la conservation, un adversaire des réformes inspirées par la nature et ses lois universelles, un ennemi de la philosophie et des « philosophes » français, pouvait-il en prendre la charge sans violer *l'unité de caractère*, dogme esthétique central de la doctrine classique, voire de l'art tout court ?

3/ Or c'est bien cette opération hautement paradoxale, hautement imprévisible, que le texte accomplit. La manquer ou l'atténuer (par exemple en faisant de Diderot le troisième personnage central du *NdR*), revient à passer sous silence, dans une pièce de théâtre, un véritable coup de théâtre (NB : Il s'agit d'une comparaison, pas d'une remise en cause soudaine du genre de l'œuvre!).

4/ Pour que cette « opération de pensée esthétique » se réalise, il faut une inversion des rôles. Le Neveu devient un spécialiste reconnu de la théorie musicale, MOI un élève aussi attentif qu'ignorant. En d'autres termes, MOI se pose de lui-même, ici, dans la posture que, depuis le début, Rameau entend lui assigner.

5/ Certes, MOI s'est déjà trouvé dans cette situation, quand par exemple il prétend tout découvrir sur les pratiques des « gens du monde ». Mais ici, et c'est une occasion unique, LUI dévoile une vérité « absolue », accordée à la nature des choses, et partagée entre Rameau et le philosophe.

6/ Cet accord se rompt dans le second mouvement, mais n'en demeure pas moins capital. Il engage en effet l'interprétation globale du *NdR*, puisque LUI se voit tenu, sur son seul champ de compétence reconnue par le philosophe, de contredire et détruire *toutes* ses thèses antérieures. Car la théorie musicale de LUI invoque une loi générale et absolue; réclame une réforme complète; fait confiance aux musiciens et spectateurs pour l'accomplir – soit ce qu'il dénonçait jusqu'ici comme des visions, des chimères philosophiques, des visées antisociales. Il n'est plus question de faire « comme les autres », de s'appuyer sur le seul égoïsme, les idiotismes, etc.

7/ Or ce fait décisif n'est pas explicité, mais remis au lecteur, supposé assez attentif pour l'apercevoir et le méditer. Se conjuguent par conséquent deux opérations de pensée esthétique absolument majeures. D'abord une remise en cause complète du discours antérieur du Neveu; ensuite un silence total sur cette révolution conceptuelle. LUI fait mine d'ignorer qu'il rejoint la position de MOI sur la musique de l'oncle bien trop célèbre, et celle des philosophes sur les compositeurs italiens, tandis que MOI garde le silence sur la palinodie.

Imagine-t-on Socrate agir avec une telle discrétion dans un dialogue platonicien? Il est clair que MOI et/ou l'instance

auctoriale fait confiance au lecteur futur, quand LUI mettait auparavant la littérature au service du vice égoïste mais expert en lecture.

8/ Démontrer le contraire, ce serait prouver que l'accord entre LUI et MOI sur la théorie musicale n'est ni visible, ni capital. On attend avec curiosité une telle démonstration, qui aurait pourtant le mérite de la cohérence et de la franchise.

9/ S'évader du texte pour chercher ailleurs – une divergence entre les idées de LUI adoubees par MOI et celles de Denis Diderot; une proximité de LUI avec tel contemporain, etc. – n'a en l'occurrence, à mes yeux du moins, aucune portée probatoire. Ce type de recherches peut apporter des renseignements intéressants, pas décider du texte, et dès lors des rapprochements internes qui font éclater la contradiction centrale du discours de LUI. Car enfin, qui contestait jusqu'ici les droits trinitaires, sinon LUI? Qui niait la possibilité d'enseigner les « éléments » d'une matière, sinon LUI?

10/ Rameau serait-il acculé sans rémission à capituler si le philosophe soulevait le lièvre? Pas forcément. Il pourrait invoquer un argument, évoqué mais non développé, lors du dialogue sur les leçons de musique : la spécificité de l'art musical. Or le fait est là : MOI ne dit rien, et déplace la question de la contradiction interne vers d'autres interrogations (le futur métier du fils, etc.).

Peut-on espérer une authentique discussion au moins sur ces points et ces quelques pages? L'avenir le dira. Mais LUI s'en moque, au rebours de MOI. Qui suivre?

8

Que faire après ?

(Suite et fin)

À propos d'un apophtegme

On l'a vu au précédent chapitre, Rameau se trouve confronté, dans le second mouvement sur la musique, non plus à son *âme délicate*, mais à la contradiction entre ses qualités musicales et ce qu'il en a tiré. Il échafaude alors une construction idéologique qui diffère sensiblement, par sa coloration chaotique et doloriste, de l'équilibre *assez bien fait* vanté au début sous le signe du *marché restititif*.

Telle construction nous parle-t-elle encore ? C'est à débattre entre sciences humaines. À tout le moins, sauf à se réfugier dans les bras de la religion comme le fera le vrai Neveu en son asile de Saint-Omer pour retraités de la vie, elle console sans doute davantage que les trois conseils volontaristes du philosophe (aller implorer son pardon ;

composer un bel ouvrage ; se connaître soi-même au pain sec entre quatre murs).

Pour se préparer à sa nouvelle existence d'exilé du jardin édénique, Rameau s'adresse à son voisin de café : « Monsieur, par charité, une petite prise. Vous avez là une belle boîte ? Vous n'êtes pas musicien ? — Non. — Tant mieux pour vous, car ce sont de pauvres bougres bien à plaindre. [...] Au moulin, c'est là ta place. » — « MOI. — À quoi que ce soit que l'homme s'applique, *la nature l'y destinait.* » (p. 161, je soul.)

Comment comprendre telle sentence de MOI, diablement laconique ? Prise à la lettre, elle implique une stricte corrélation entre nature et position socioprofessionnelle. Chacun est ce qu'il devait être, fait et pense selon sa/la nature. Là où l'ignorance lit des circonstances, du hasard, de la malchance, le philosophe conçoit l'universelle « nécessité », comme il l'a déjà dit.

Rameau, à première vue, semble ne pas dire autre chose, ou du moins fait coexister la justification de son existence par la nécessité naturelle ou un pernicieux hasard. Or MOI l'incitait à agir. Chercher aussitôt la solution de cet écart dans d'autres textes diderotiens ne me paraît pas de bonne méthode. Toute réplique trouve d'abord son sens et sa fonction en elle-même, puis dans son contexte textuel, immédiat et plus large. Tentons l'opération.

1/ Les 12 mots de MOI forment un apophtegme catégorique de type philosophique. La philosophie affectionne les sentences « profondes », comme le gueux les proverbes. MOI pense haut, quand LUI rampe en bas, dans la boue des mots et désirs vulgaires.

2/ La hauteur conceptuelle, outre le laconisme, passe par l'universalité : « À quoi que ce soit [...] ». MOI nous délivre une loi naturelle qui n'appelle pas d'exception, donc « absolue » mais non uniformisatrice.

3/ Le philosophe explique que tout homme fait ce à quoi la nature le destinait. On peut supposer qu'il oppose cette

destination impérative aux « circonstances » hasardeuses pointées par Rameau, victime collatérale d'un juif aussi hollandais que déloyal, aussi adapté à ses besoins que défaillant par sa seule faute. Le juif d'Utrecht aurait donc brisé leur harmonie préétablie...

4/ Ma sagacité d'analyste ingénu bute cependant sur deux obscurités, auxquelles je donne par conséquent une tournure interrogative. A/ Comment prouve-t-on que la situation de chaque être humain obéit au plan de la nature? B/ Qu'est-ce ici que la « nature »? La somme totale de toutes les déterminations, ou celles qui agissent dans la seule espèce humaine, et dont Rameau avait parlé à son propre sujet, mais sans concept synthétique?

5/ MOI en paraît certain, il n'y a pas de circonstances, pas de malchance. Tout est nécessaire. Mais alors, pourquoi vanter l'art et le plaisir du conseil? Pourquoi inciter si fort le Neveu à choisir une des options de sa trinité pragmatique? S'il y a choix, il y a jugement et volonté. Le contenu conceptuel d'une telle « nécessité » mériterait d'être éclairci. Le texte, c'est un fait, s'y refuse par deux fois.

6/ MOI l'a déjà dit : en creusant trop profond, Rameau et lui verraient surgir leurs divergences inconciliables sous certains accords apparents. L'invocation de la nécessité forme un de ces accords, puisque LUI a mobilisé la dévoration comme les déterminations sociales et biologiques. Donc, la formulation volontairement ambivalente et laconique du profond apophtegme ne viserait pas à répondre sur un plan philosophique à l'ennemi de la philosophie. On pourrait lui assigner au moins trois fonctions :

A/ signaler un tic de M. le Philosophe, voire un toc spinoziste;

B/ faire écho à la première évocation de ce mot, à effet répulsif immédiat sur LUI;

C/ entretenir le dialogue, en faisant réagir le Neveu. La brutalité de la sentence déterministe est avant tout un *non*

possumus, puis un tremplin dialogique; en rien l'ouverture ou l'espérance d'une véritable discussion sur le fond. Sinon, MOI ne se contenterait pas de ce laconisme sentencieux. Lui aussi est capable de discourir et d'étayer. Mais capable ne signifie pas désireux, il l'a dit à l'ouverture du *NdR*, et l'a prouvé tout au long.

7/ Il n'est pas vain de s'en souvenir. Lors du premier débat, LUI a fait des lois de circonstance les seules lois nécessaires, quand MOI les soumettait à l'autorité supérieure des lois du droit de nature, par essence réformatrices, libératrices. Il faut aussi rappeler que Rameau, lors de la première apparition du concept de *nécessité*, a brutalement décroché : pas ça, pas moi. Il serait donc assez saugrenu que MOI se lance ici dans un long monologue didactique sur la « nécessité »! Nul doute qu'une discussion collective serait ici fort utile, en vue de soulever d'autres pistes.

C'est la faute à la nature, bis

Si le concept de *nécessité* le hérissé, Rameau veut bien discuter de la « nature », notion sans doute plus concrète à ses yeux, plus accessible au sens commun. Et comme M. le Philosophe, pourtant connu et cosu, n'est pas satisfait de la société (uniformité fastidieuse, lois bizarres, ennemis haineux...), qu'il l'entende à nouveau : le « pauvre hère » rejeté à la rue n'est pas davantage content de la *nature*. « LUI. — Elle fait d'étranges bévues. Pour moi je ne vois pas de cette hauteur où tout se confond [...] », l'homme qui taille un arbre, la chenille, la feuille. La hauteur de vue philosophique rend myope.

Contrairement aux philosophes, LUI ne se perche pas « sur l'épicycle de Mercure [...] Je suis dans ce monde et j'y reste. ». Et dans ce monde-là, il constate que tout se ramène « à l'appétit, [...] à la sensation qui m'est toujours présente [...] ». Comment dès lors appeler « bon ordre » une économie

générale où l'on n'a « pas toujours de quoi manger. »? Où certains ont tout, et d'autres faim? Mais il y a pire : « LUI. — Le pis, c'est la posture contrainte où nous tient le besoin. L'homme nécessiteux ne marche pas comme les autres; il saute, il rampe, il se tortille, il se traîne; il passe sa vie à prendre et exécuter des positions. » (p. 162-163).

Ici, Rameau se pose en représentant des pauvres, des affamés, des hommes-vers, réduits à écouter le bruit de leurs entrailles toute leur vie. Il parle bien au nom des « besoins physiologiques » brandis par une bonne part des interprètes, qui les opposent aux creuses et pieuses « idéautés philosophiques ». Mais ici, c'est ici. Car lors du premier débat, LUI invoquait bien le *contentement de la multitude* à l'encontre des génies réformateurs! Et lors du second, l'ordre *assez bien* fait organisé par le vol restititif généralisé.

Au demeurant, si la nature n'installe pas le Paradis sur terre, n'est-ce pas qu'elle aligne les hommes sur toutes les autres espèces? Il paraît assez incohérent de reconnaître l'universalité de *l'appétit* (= dévoration), et de réclamer pour le seul genre humain (notion que LUI a refusé de prendre en compte) le privilège exorbitant d'une alimentation sans aucune peine...

Étrange *bénne*, qu'à nouveau, MOI se garde de relever. Lui aussi, comme la nature, demanderait-il un effort – au lecteur? Il faudrait trancher : ou le Tout est « assez bien », ou il va mal. La plainte du Neveu ne tendrait-elle pas à aligner de nouveau la Nature sur la Providence? Ce à quoi MOI répondait que si tout était excellent, rien ne le serait.

Ne retenir du Neveu que cette protestation du ventre affamé, c'est littéralement violer le *NdR*, le dénaturer. Car enfin, LUI a défendu auparavant tout autre chose. Manger, oui, mais des mets délicieux; boire, oui, mais des vins fins, en compagnie de belles femmes bien déshabillées, d'acolytes caustiques jusqu'au dénigrement, dans des salons luxueux. Il n'a jamais caché son but, son rêve : devenir opulent, tyranniser

à son tour, devenir aussi idiot que le plus idiot des actuels opulents. Pour que chacun puisse manger à sa faim, sans doute faudrait-il réformer les lois, les mœurs. Il l'a d'emblée fermement récusé. Que fait-il chez les gens du monde, sinon ramper, flagorner, mentir, salir, « comme les autres » ?

Il m'est impossible de comprendre au nom de quelle logique on pourrait d'un coup effacer tout ce qui précède, pour s'en tenir à la seule *posture* idéologique ici localement adoptée. La visée de Rameau n'est pas la vérité, la cohérence, il s'en moque, et ne l'a pas caché. Il s'agit pour lui d'*exister* devant l'homme à talents, de débattre pour débattre, en pur sophiste. Mais un sophiste très singulier : véhément, désespéré, satirique, impudent, agressif, dissonant.

Qu'est-ce, pour Rameau, qu'exister en face de MOI ? À l'évidence, tout le texte le montre, l'épater ou l'horrifier, le contester ou le renverser. Parler, parler, parler. Dire une chose et son contraire, en feignant d'oublier ce qu'on vient de dire. Prendre toutes les positions, exprimer tous les sentiments, jongler avec toutes les idées. Refuser la philosophie pour mieux se moquer du philosophe, présenté comme ingénu, abstrus, préconçu, bizarre, loin des choses et des hommes, perdu dans ses nuées.

Prétendre le fixer sur une thèse, les « besoins physiologiques » *vs* les idéalités, le concret *vs* l'abstraction, etc., c'est ignorer sa jouissance dialogique, la raison d'être de son entretien annuel avec MOI. Et du coup, s'aveugler sur ce dernier. Car enfin, pourquoi ce dernier renonce-t-il, le plus souvent, à opposer LUI à LUI ? Pourquoi cherche-t-il moins le débat creusé que l'écoute distante ou ironique ?

Parce qu'il connaît son homme, et la vanité de prendre des parades, des pétarades, pour une recherche de la vérité par l'argumentation rationnelle loyale. Bien entendu, cela ne signifie en rien que l'exceptionnelle franchise du Neveu ne dévoile pas des vérités, des réalités, comme MOI l'admet à plusieurs reprises, et comme la rédaction du *NdR* l'implique.

Cette attitude de MOI éclate une nouvelle fois ici : « MOI. — Qu'est-ce que des positions ? » — « LUI. — Allez le demander à Noverre [= fameux chorégraphe]. Le monde en offre bien plus que son art n'en peut imiter » — « MOI. — Et vous voilà, aussi, [...] *perché sur l'épicycle de Mercure*, et considérant les différentes pantomimes de l'espèce humaine. » — « LUI. — Non, non, vous dis-je. Je suis trop lourd pour m'élever si haut. Je vais terre à terre. Je regarde autour de moi ; et je prends mes positions, ou je m'amuse des positions [...] » (p. 163).

Chacun pèsera la réponse. Voici mon opinion : Rameau expédie la petite question du *mal sur terre* au nom de la... paresse. S'il faut se démener pour manger, c'est bien que la nature a erré à l'aventure. Je préfère cette explication à celle de la *Genèse*, un peu pesante sur la nuque. Cela n'interdit pas d'examiner la dénégation, qui se veut vigoureuse.

S'élever est fatigant ; gagner son pain aussi. Mieux vaut tendre la main au passant, nicher chez l'opulent, se plaindre du sort et de la nature. Sans trop y croire, puisqu'aucune parole n'engage un homme si fort à terre. Cependant, si l'on est *trop lourd pour monter si haut*, pourquoi s'en prendre à la... nature — et pour la seconde fois ?

Le soupçon sceptique

Dans chaque cas, LUI refuse tout net d'engager le débat ; d'abord parce qu'il ne se mêle pas de philosophie, et ici pour... la même raison. Comme tant de nos contemporains très satisfaits dans leur jardinnet, Rameau se vante d'être un *homme de terrain*, un laboureur du concret, quand d'autres se perdent dans les nuées, à califourchon sur une grue métaphysique, dite maintenant *idéologique*, ou *populiste*.

Pourquoi le mot *nature* reste-t-il sur l'estomac du Neveu, alors qu'il déguste, ravi, la trahison, le proxénétisme, le vol, le meurtre et autres superbes exploits s'ils sont faits avec art et

sans aucun scrupule? La réponse n'a rien d'indécidable. C'est que MOI s'obstine à lier nature et nécessité. LUI, l'homme du sens pratique, des besoins corporels, des mœurs et lois existantes, des logiques sociales empiriques, du monde tel qu'il va et doit rester, des fibres et molécules, *ne supporte pas le concept de nécessité!* Cela prouve une chose importante : les idées, manœuvrées avec talent, rapportent du comique, à défaut d'or.

Cependant, après qu'on s'est amusé, un tracas revient vous tintinnabuler à l'oreille. Pourquoi l'homme de tant d'éloquentes nécessités, si bien narrées, se rebiffe-t-il si violemment, et par *deux fois*? Est-ce vraiment le mot nécessité qui l'irrite à ce point, car poinçonné par la secte des visionnaires philosophiques?

On s'avise alors que dans *la nécessité, la nature*, il y a deux mots, un concept et un tout modeste article défini. Et si Rameau refusait avant tout l'article? S'il déniait l'opération de généralisation, d'universalisation? S'il était, sans le dire ou sans le savoir, un *sceptique* à la Hume, rétif devant l'inférence généralisée de la rationalité moderne?

Après tout, dès le premier débat, il refusait nettement les lois universelles, et absolues, du droit naturel moderne. Ce qu'il rejetterait, ce ne serait pas l'empilement concret *des* nécessités, mais leur totalisation proprement philosophique, c'est-à-dire, à ses yeux, métaphysique. Toute inférence universelle, toute loi générale et absolue, caractérise à ses yeux le métier de philosophe, et le rend *visionnaire* autant que sectaire; dangereux réformateur autant qu'impénitent moralisateur et abstrus ratiocinateur.

Mais telle explicitation, dira-t-on, ne figure pas dans le texte. Il faut l'induire de son rejet deux fois répété. Elle me paraît cependant fortement suggérée dans la citation de la page 163 (voir plus haut, p. 108). Ironiquement accusé de se percher à son tour sur *l'épicycle*, autrement dit de généraliser, LUI refuse avec la dernière énergie d'assumer une telle

opération, qu'il vient pourtant « effectuer sans l'ombre d'un doute ». Rameau serait-il un Hume du ruisseau ?

Reste bien entendu à savoir ce que vaut mon commentaire. En tout cas, on est en droit de le dire : *diable de ramage*, en effet... En attendant une incertaine discussion (scepticisme ou pessimisme?), supposons quelque justesse à mon interprétation. Qu'en résulterait-il pour la réplique de MOI sur *l'épicycle de Mercure* où LUI se serait à son tour placé sans le vouloir ni le savoir ? Trois significations au moins. 1/ Un énième refus de discuter du fond avec Rameau ; 2/ une sarcastique mise en contradiction, alors que tant d'autres possibles ont été contournées ; 3/ la difficulté intrinsèque d'une position sceptique continue.

Au premier pas, en effet, LUI s'*élève* et généralise à son insu. Se passer de lois générales, surtout quand on affectionne tant les proverbes, est plus aisé à dire qu'à faire. Au demeurant, LUI n'a d'autre recours, contre l'acide remarque, que la simple et pure dénégation : « Non, non, vous dis-je » ; comment ne pas songer au fameux « Le poumon, le poumon, vous dis-je ».

Pantomime et allégorie

Au refus véhément de la philosophie, LUI ajoute, en guise de preuve (« [...] vous en allez juger. »), l'appui de la pantomime. « Puis il se met à sourire, à contrefaire l'homme admirateur, l'homme suppliant, l'homme complaisant ; [...] Voilà ma pantomime, à peu près la même que celle des flatteurs, des courtisans, des valets et des gueux. » (p. 163-164).

Le narrateur prend alors la parole. « Les folies de cet homme, les contes de l'abbé Galiani, les extravagances de Rabelais m'ont quelquefois fait rêver profondément. Ce sont trois magasins où je me suis pourvu de masques ridicules que je place sur le visage des plus graves personnages ; » (p. 164). Le masque satirique révèle le vrai visage des gens graves

car importants, ici moins « coquins » (voir le portrait) que risibles. Dans le portrait, les originaux font sortir le visage sous le masque uniformisateur de la civilité; ici, l'originalité fournit les masques qui servent à révéler le vrai ridicule des gravités composées pour en imposer. LUI n'avait pas songé à cet usage de la lecture. Comment l'aurait-il pu, en rêvant si farouchement de prendre place parmi ces « personnages »?

Le commentaire tourne à la confiance, réservée au lecteur inconnu. On peut donc « rêver » (= réfléchir) profondément ailleurs que sur le banc du Palais-Royal. Un livre en main, dont MOI tire autre chose que ce que le Neveu y cherche – l'art de mieux tromper.

« Mais à votre compte, dis-je à mon homme, il y a bien des gueux dans ce monde-ci; et je ne connais personne qui ne sache pas de votre danse. » Décidément, MOI en revient toujours à la généralisation, fût-elle ici non absolue. Par politesse invétérée? « LUI. — Vous avez raison. Il n'y a dans tout un royaume qu'un homme qui marche, c'est le souverain. Tout le reste prend des positions. » (p. 164). On pouvait s'y attendre; quand LUI approuve, c'est presque toujours pour rectifier. Mais MOI, cette fois, ne laisse pas passer. « MOI. — Le souverain? encore y a-t-il quelque chose à dire? [...] Le roi prend une position devant sa maîtresse et devant Dieu; il fait son pas de pantomime. [...] Ma foi, ce que vous appelez la pantomime des gueux, est le grand branle de la terre. Chacun a sa petite Hus et son Bertin. » (p. 165).

MOI a donc pris le Neveu en défaut de... timidité. LUI arrête sa pantomime au pied du trône – et de la religion. Son esprit satirique, en apparence si endiablé, n'ose pas aller à son terme, c'est-à-dire jusqu'à la complète généralisation, jusqu'en haut, jusqu'au souverain.

Mais si LUI, en toute logique, excepte le roi, MOI fait de même pour... le philosophe. Car celui-ci, contrairement à tous les autres, *n'a rien et ne demande rien*, affirme-t-il : « Mais il y a pourtant un être dispensé de la pantomime. C'est le

philosophe qui n'a rien et qui ne demande rien. » (p. 166).
Sous-texte : le philosophe n'est le fou de personne.

Que penser de cette apologie, de cette assumption réservée par le christianisme à la Vierge et Jésus ? Faut-il la considérer comme une provocation à l'égard du parasite, en vue de le faire réagir, ou d'une conviction, ou d'une exigence de « frère Platon » (= Diderot selon Voltaire) envers ses confrères ? (« Abstenez-vous d'avoir et de demander, n'entrez surtout pas dans la danse »).

Car enfin, le roi des philosophes, qui trône à Ferney, possède un château et un des vingt plus gros revenus de France ; ni d'Alembert, ni Buffon, ni Montesquieu, ni même Diderot ne souffrent de la misère, comme Diogène dans son tonneau, ou Marx à Londres. Est-il raisonnable, est-il matérialiste, est-il même décent de sortir le philosophe du branle universel ? *Misère de la philosophie*, dira Marx.

Reste une autre hypothèse : MOI, quoique privé de « terribles poumons », s'attribue, avec cette assourdissante assertion, un... pur *idiotisme de métier* ! Aussitôt sapé par cette question railleuse de LUI : « Et où est cet animal-là ? ». Oui, où est-il ? Pas à Syracuse et la cour d'un tyran grec, ni en Macédoine auprès d'un prochain conquérant, ni dans le Jura.

Cependant, la revendication de MOI est si nette, tient si fort au fil essentiel du *NdR* – l'axe philosophes *vs* non-philosophes et antiphilosophes me paraît l'emporter sur le couple génies *vs* médiocres – qu'il est de notre devoir de ne pas la quitter trop tôt. Par exemple, *ne rien avoir* n'appelle pas de soi l'alignement sur un tonneau cynique ou un couvent ascétique, comme le prouve l'immense tirade de MOI sur les plaisirs sainement naturels de la vie.

(L'universitaire le mieux payé du monde, au fond, *n'a rien*, faute de posséder de quoi exploiter et dominer autrui, Marx ou des marxistes en conviendraient sans doute. En revanche, ce même universitaire, en principe, a le choix entre légitimer l'ordre établi ou en faire la critique. Il pourrait même aller

jusqu'à se demander si, dans ce dernier cas, il aurait été si bien payé. Mais n'obéit-il pas en fait, dans son orientation, à de fortes déterminations? Le *NdR* en a parlé. Quel que soit cependant le chemin qui mène à la philosophie ainsi entendue – ne rien avoir ni rien demander, et donc sortir de la danse générale –, il demeure un fait incontestable : il existe bel et bien des philosophes, fussent-ils bien plus rares que les conformistes loués par LUI. Faut-il que je présente des excuses pour cette apparente digression?).

Si le vrai philosophe *ne demande rien*, c'est sans doute qu'il cherche seulement la *vérité*, comme les génies, LUI l'a reconnu lors du premier débat. Qui la recherche par des voies rationnelles ne saurait investir son temps dans les cafés et les salons, car il ne sort pas avant 17 h. Il n'invite pas la vérité dans la ronde, ne la flatte pas, ne la craint pas, ne veut pas la tromper. Sauf à l'*étouffer* dans l'œuf.

Soit donc la proclamation de MOI relève de l'arrogante présomption de la secte philosophique, telle que dénoncée par LUI. Soit c'est un trait d'humour de l'instance auctoriale. Soit c'est une provocation de M. le philosophe, qui retourne le concept d'idiotisme contre son adversaire. Soit enfin il faut faire l'effort, *a priori* déconcertant, de la comprendre dans le sein du débat global, qui s'ouvre précisément sur la notion de *vérité*.

Car MOI accomplit sur la pantomime (décapitée) du Neveu deux opérations déjà rencontrées, et dès le premier débat. Il commence par la *généraliser* hardiment, en y incluant les souverains. Ce qui revient à valider le constat du parasite. Et il la *rectifie*, en exemptant les (vrais) philosophes, géniaux ou pas, de son étreinte.

En somme, LUI décrirait bien la réalité, l'état des choses, mais en partie seulement; et il transformerait indûment un fait existant en loi absolue, en vérité éternelle. Or toute société a droit à des *lois bonnes*, MOI l'a dit d'entrée, sans que ce droit garantisse son obtention. Présent et passé ne préjugent pas

de l'avenir, dessiné par la raison, préparé par la philosophie (qui inclut la connaissance historique et scientifique) en quête de vérités vraiment vraies. MOI englobe donc la position du Neveu, réaliste mais conservatrice, et la dépasse. Ce qui est ne préjuge pas de ce qui devrait être et pourrait advenir, l'exemple de Socrate l'a rappelé. LUI ferme *l'avenir*, comme posé lors du débat inaugural.

Écarter d'un revers de main, comme vaine et futile, l'exemption revendiquée des philosophes témoignerait donc, à mon avis, d'une certaine légèreté conceptuelle. Mais il s'agirait surtout d'une lecture incomplète ou unilatérale du *NdR*. Car enfin, qui vaut-il mieux excepter, le roi ou le philosophe ? De plus, j'y insiste, telle exception poursuit le thème inaugural de la vérité et de l'avenir, des lois positives et des lois justes ; on est aussi tenu de la rapporter au discours du Neveu sur la musique italienne, qui nie catégoriquement l'obligation de s'aligner sur l'état présent des choses et le jugement majoritaire. En quoi la conception musicale du Neveu relève-t-elle de la « vile pantomime » (voir plus loin), de la perpétuelle logique de l'avoir et de la demande ? Quand LUI veut justifier sa vie, il invoque la stricte nécessité d'entrer dans la danse. Quand il exprime ses convictions esthétiques, il pense et parle en artiste désintéressé, entièrement préoccupé par la vérité, autrement dit en philosophe (*le vrai, le bon, le beau*). Dès lors, il sort bel et bien de la danse. Quoi qu'il prétende.

Ce qui laisse un peu songeur, c'est l'empressement de la majorité des universitaires à choisir, sans hésiter ni discuter, le parti du Neveu, dont il reconnaît pourtant l'*abjection*. Et cela en croyant sincèrement choisir le parti de l'audace intellectuelle. Si mon soupçon se trouvait consolidé par un débat, il faudrait alors conclure que le *NdR* fait bien *sortir* les masques ; et d'autres masques que celui attribué, par la tradition critique, au seul philosophe, ici pris au piège, affirme-t-elle, de son incurable, de son ingénu idéalisme. Ma seule prétention est

d'ouvrir enfin un vrai dialogue, que le texte me paraît mériter, et même appeler.¹

C'est donc bien MOI (et non LUI comme l'imaginait Foucault) qui transforme la pantomime des gueux en allégorie sociale généralisée, où le roi lui-même danse comme les autres devant sa petite Hus à lui et le Bertin de l'univers (représenté sur terre par une mitre papale et le confesseur royal).

Confiée à un esprit fort et sans pudeur, Dieu y deviendrait l'opulent des opulents, le souverain des souverains, que le Ciel me garde de développer davantage ces extravagances à peine voilées... Qu'advient-il si près de la fin au si piteux, falot, conventionnel, idéaliste philosophe dépeint par tant d'interprètes autorisés? Sans doute un coup de chaleur non éteint par les boissons qu'il a commandées pour désaltérer l'athlète des mimes.

LUI va-t-il approuver, refuser cette nouvelle inférence qui *s'élève* jusqu'au roi, jusqu'à Dieu? « LUI. — Cela me console. » D'où une pantomime des positions évoquées par MOI – un petit abbé « devant le dépositaire de la feuille des bénéfiques [= emplois ecclésiastiques à revenus] » (p. 165).

1 Dans le compte rendu d'un livre sur le *NdR* pour la revue *Critique* (oct. 2022, n° 905), qu'il a eu l'amabilité de m'envoyer, Jean Renaud écrit : « Et le philosophe, dans son embarras, se rabat sur un jugement moral : vous êtes abject. Mais ce jugement est *vain* puisque Rameau, constamment, le confirme ou l'anticipe. [...] La Philosophie [...] des] Lumières [...] trébuche devant Rameau. [...] Si le philosophe ne comprend pas Rameau, celui-ci en revanche le comprend très bien. [...] la société dans laquelle [Rameau] vit et qui est toute la société, à laquelle nul n'échappe, si ce n'est, *par vaine hypothèse*, le philosophe lui-même. » (Je soul.). On ne saurait mieux définir - tant par le ton assuré que par la thèse centrale - la lecture majoritaire que je discute, en dépit de l'inégalité flagrante des forces. Une telle conviction de posséder la vérité prédispose moins au débat qu'à la disqualification des récalcitrants : militantisme naïf, excès polémique, moralisme ingénu, déni du fait littéraire...

MOI, d'après le Neveu, souffre d'une double et grave maladie des yeux. Perché sur l'épicycle de Mercure, il ne voit plus rien ici-bas; redescendu sur terre, il voit un être introuvable, le philosophe qui, n'ayant rien et ne demandant rien, n'entre pas, et lui seul, dans la danse des *positions*.

On s'en doute, le Neveu ne saurait acquiescer à une telle extravagance. « LUI. — Et où est cet animal-là ? S'il n'a rien il souffre; s'il ne sollicite rien, il n'obtiendra rien, et il souffrira toujours. ». LUI persiste et signe : pas de vie bonne sans plaisirs; pas de plaisirs sans or; pas d'or sans danser *comme les autres*. S'il accepte que le souverain entre dans la danse – ça *console* –, ce n'est pas pour en exclure le philosophe!

Les deux compères discutent de son cas à coups de répliques quasi stichomythiques (p. 166-167). Rameau le répète : comme il veut bon lit, bonne table, bonne bourse, et sans travailler, Diogène n'est pas son homme. « MOI. — C'est que vous êtes un fainéant, un gourmand, un lâche, une âme de boue. » (p. 167). — « LUI. Je crois vous l'avoir dit. » (p. 168). On ne saurait le nier, il l'a dit, répété et prouvé. Mais que la philosophie ne puisse rien sur le Neveu, MOI le sait tout aussi bien, faute de le rencontrer pour la première fois. Ne lui a-t-il aussitôt conseillé de reprendre sa place chez Bertin?

MOI persiste cependant (car la fin approche, car le dialogue n'est pas terminé?).

« MOI. — [...] vous ignorez le prix du sacrifice que vous faites pour les obtenir. (« Les choses de la vie. ») Vous dansez, vous avez dansé et vous continuerez de danser la vile pantomime. » — « LUI. — Il est vrai. Mais il m'en a peu coûté; et il ne m'en coûte plus rien pour cela. [...] Mais je vois à ce que vous me dites là que ma pauvre petite femme était une espèce de philosophe. Elle avait du courage comme un lion. [...] Elle aurait eu, tôt ou tard, le fermier général [= receveur privé des impôts, comme Bertin],

tout au moins. C'était une démarche, une croupe, ah Dieu, quelle croupe! » (p. 169).

Tout son malheur de pauvre hère tient selon lui à une double défaillance prématurée : celle du Juif d'Utrecht, et celle d'une croupe diablement prometteuse.

Cette soudaine désolation rétrospective d'ivrogne, en forme d'oraison funèbre, est désopilante. Mais le commentateur en position de lecture interne a des devoirs. Le plus urgent est de se demander si LUI a raison de prétendre que l'habitude de la pantomime *ne lui coûte plus rien*. Un diligent lecteur est bien obligé de le lui dire : il ment ou se ment, ses propos recueillis par MOI le prouvent. Il souffre bel et bien. Tout cela lui coûte terriblement. Qui pourrait le nier sans défier le texte ?

En revanche, il a bien raison de regretter la croupe de sa femme. Car elle seule était en réelle mesure de l'enrichir ! La question demeure ouverte de savoir si sa mort précoce est une *circonstance* fâcheuse, une *catastrophe* aléatoire, ou le fruit de la *nécessité*, qui pousse sur l'arbre de la *nature*.

Il est trop tard pour l'apprendre. Place à la dernière pantomime. « Puis le voilà qui se met à contrefaire la démarche de sa femme ; [...] Puis reprenant la suite de son discours, il ajoutait : Je la promenais partout, [...] Il était impossible qu'elle me demeurât. [...] Mais hélas je l'ai perdue ; et mes espérances de fortune se sont toutes évanouies avec elle. Je ne l'avais prise que pour cela ; je lui avais confié mes projets ; et elle avait trop de sagacité [...] pour ne les pas approuver. » Et, inconsolable, de sangloter (p. 169).

Puis il demande l'heure, car il doit aller à l'Opéra écouter Dauvergne. « LUI. — Il y a d'assez belles choses dans sa musique ; c'est dommage qu'il ne les ait pas dites le premier. » C'est parler de corde près d'un candidat à la pendaïson par le haut du dos... « Adieu, M. le philosophe. N'est-il pas vrai que je suis toujours le même ? » — « MOI. — Hélas oui, malheureusement. » — « LUI. — Que j'aie ce malheur-là

seulement encore une quarantaine d'années. Rira bien qui rira le dernier. » (p. 170).

Rira bien qui lira le dernier

La chute du *NdR* comporte donc deux éléments liés. L'un est une interrogation purement oratoire (« N'est-il pas vrai... ? »), l'autre un de ces proverbes qui émaillent la langue de LUI. La pseudo-question récapitule l'existence de Rameau, sous le signe inattendu de la... constance ; le proverbe parie à l'inverse sur l'avenir, dimension du temps et de la pensée qu'il n'a cessé de repousser au profit du présent. Conclusion : la chute est aussi soignée que les transitions.

Il va de soi que la permanence et l'espérance sonnent comme une dérision du sens que leur attribue MOI au nom de la philosophie. Incapable de brandir la moindre réussite financière ou artistique, sans or ni gloire, sans courage ni travail, renvoyé aux écuries, Rameau le neveu reste bien dans le cadre de sa seule existence, entre naissance et mort. La naissance l'a doté d'un nom écrasant, que son oncle soit un génie ou une étoile filante. Dérisoirement, il tente pour finir d'échapper à l'emprise de Vertumne, qu'il n'a cessé d'illustrer, en invoquant son incapacité de changer comme une qualité, voire une jouissance. « Ne suis-je pas toujours fainéant, vil, sot, ignorant, stérile, prêt à tout pour goûter au luxe sans travailler, cynique, bavard, spécieux, extravagant, délicat et grossier, etc. ? »

Que vaut le proverbe lancé comme un ultime défi ? Certains l'estiment « indécidable ». Ne me fournissant pas dans cette marque à la mode, je suis mal placé pour en décider. Malgré des efforts, et même un véritable travail, je ne parviens pas à saisir ce qui empêcherait d'accorder à cette formule un sens précis, imposé par le contexte.

Voici celui qui se présente à mon esprit. Dans l'impuissance absolue de rivaliser avec MOI au plan du talent, de la réussite,

de la réputation, le pauvre hère, le gueux, le raté peut encore espérer périr à jamais le... dernier des deux protagonistes! Car quel est son horizon, sinon, il l'a assez répété, sa seule existence individuelle?

On pourrait donc lire ainsi la clausule proverbiale.

1/ Le seul qui puisse gagner quelque chose avec ce énième proverbe, c'est Rameau. Car MOI a déjà bien ri, et LUI pas une fois, ni même souri (sauf au départ d'une pantomime).

2/ De quoi Rameau pourra-t-il rire un jour aux dépens de MOI? Je ne parviens à concevoir que trois hypothèses. A/ LUI devient millionnaire; B/ MOI tombe à son tour dans la misère; C/ MOI meurt le premier.

3/ Comme aucun des deux personnages n'imagine une seconde l'hypothèse A, il en reste deux. Force est d'admettre leur bassesse, leur vilénie, leur abjection. Le défi par proverbe interposé est proprement misérable. Si misérable, si bas, si infâme, qu'on gagne à considérer qu'il n'a pas plus de sens qu'une formule de politesse. *Rira bien qui rira le dernier* est l'au revoir du Neveu, le frémissement dernier du ver écrasé qui feint de se redresser.

LUI nous quitte sur une de ces piteuses hâbleries qui le font ce que, tout au long, il est. Il n'y a pas de fleurs futures, je le crains, pour le neveu de Rameau. L'important, c'est d'avoir le dernier mot. Bon prince, MOI le lui laisse, puisque le gueux joue le principal rôle.

La nature des choses impose sa nécessité. C'est forcément MOI qui rira le dernier, dans le dos de son interlocuteur devenu sa créature, un personnage, l'immortel prototype des *espèces*. Éternisé par l'art, au point que nul ne rira le dernier, tant qu'il y aura des hommes en état de lire.

Plusieurs raisons assez fortes interdisent à Rameau de rire le dernier... hors du texte, c'est-à-dire hors de la dernière réplique du *NdR*. 1/ S'il pleure sans peine, il n'accède jamais au rire – c'est une loi absolue du texte. 2/ Il ignore absolument, de par la nature des choses, qu'il finira couché et autopsié sur

le papier d'un *bel ouvrage*, signé par un autre. 3/ Il est destiné à mourir sans savoir qu'il doit sa survie à un rêveur, un *génie* de la *philosophie* (double tare!), qui lui dicte toutes ses positions et suppositions. 4/ De quoi pourrait-il bien rire plus tard, qui ne soit risible ce soir-là?

Rameau peut faire rire son interlocuteur, et sourire le lecteur. Mais, sauf dans certaines pantomimes, il est incapable de se considérer avec distance et humour. Son rapport au monde et à lui-même est presque entièrement sérieux. Toute relation passe chez lui par la rage, l'envie, la colère, le mépris, la désolation, l'orgueil, la provocation, l'agressivité, la haine, l'admiration éhontée; jamais la désinvolture, la gaieté. C'est un clown triste, comme les aimera Baudelaire; un gueux lugubre à la Beckett.

On doit remercier A. Magnan et l'érudition de nous avoir appris où ce brave neveu a historiquement échoué. L'asile chrétien pour vieux éclopés de Saint-Omer, quelle meilleure place pour ricaner sous cape et mourir près du pape après une si belle vie...

Cette vision assez noire du Neveu est-elle obligée? J'admets d'autant plus aisément qu'on l'éclaircisse que je n'ai cessé de souligner l'emprise du comique sur le texte, et avant tout sur LUI. Je crois même avoir avancé que Rameau était à la fois abject et sympathique. Car enfin, ce matamore du vice et du crime n'a pas tué son Juif néerlandais. Pas davantage sa femme, hélas disparue avant usage. A-t-il au moins songé à assassiner son oncle? Il ne semble pas. Je me répète : c'est un bras cassé, une victime de ce terrible fléau des sociétés perfectionnées, la paresse. Le sublime dans le mal, ça se travaille. Or Rameau ne sait que tonitruer et imiter.

Bien entendu, ce qui sort des *terribles poumons* n'est rien moins que la voix assourdissante du monde contemporain, riche ou pauvre. Cependant, ce qui est doit-il nécessairement rester? Telle est la question cruciale débattue à l'orée du dialogue, et qui détermine l'existence de LUI et MOI, comme

leur opposition. Pour finir, LUI, après s'être consolé à l'idée de sa (chaotique) permanence individuelle, ne s'en tourne pas moins vers l'avenir et le changement, refusés au départ avec tant d'aplomb. En somme, l'ultime proverbe envisage une sorte de sortie de la danse...

Chaque lecteur est donc appelé, comme pour Alceste, voire Dom Juan, à doser l'ombre et la lumière, l'aversion et l'empathie. On peut nommer cela de l'indécidable, à condition de préciser qu'il ne s'agit en rien d'une catégorie épistémologique, d'un concept critique, mais d'une impression directement liée à la définition antithétique du héros dans son portrait inaugural, magnifiquement filée tout au long. Si Rameau est un composé de hauteur et de bassesse, il n'y a rien de vertigineux, d'affolant pour l'esprit, à ce qu'on puisse appuyer sur l'un des deux plateaux de la balance, comme le *NdR* ne cesse de la faire lui-même en toute clarté.

Diderot, dans sa réforme théâtrale, entend tamiser et moraliser le comique hérité de la tradition. Faut-il parler d'une ruse de la raison esthétique, s'il fait ici, d'un fruit pourri mais bigarré chu des salons réactionnaires, un sommet de l'écriture comique – et cela dans le genre *a priori* le moins prédisposé à un tel exploit?

25 propositions et quelques mystères

Si la critique littéraire entend devenir une science humaine comme les autres, elle se doit d'aboutir à des propositions démontrées, qui ne se limitent pas à la pure érudition, comme c'est trop souvent le cas. Je présente ici les miennes, en attendant – ce serait une première – qu'on les soumette à un examen rationnel.

1/ Je commence par une interrogation. Est-il naturel, et donc nécessaire, que le *NdR* n'ait pas été soumis à un commentaire à la fois suivi et soucieux d'épistémologie de la lecture?

2/ Tel commentaire doit commencer par se poser des règles. La plus importante est de se contraindre d'abord à une lecture strictement interne. Dès qu'on jette pêle-mêle dans la balance, comme à l'ordinaire, des données hétéroclites puisées dans la biographie de l'artiste, ses contemporains, ses autres textes, son tempérament, l'histoire des idées et des sociétés, on est certain de n'aboutir à rien de clair et précis. Ou plutôt

à l'état actuel, c'est-à-dire la domination écrasante d'une thèse qui, à défaut de convaincre et persuader, se défend en fermant les oreilles, et au besoin les portes des éditions académiques.

3/ Il ne s'agit pas, grief absurde, d'exclure les rapprochements externes; il est question de les retarder, en commençant par le commencement : les opérations esthétiques internes qui produisent le sens accessible aux lecteurs plus attentifs qu'érudits.

4/ J'ai conduit cet essai de commentaire suivi non pas pour confirmer les propositions de mon livre précédent, bel et bien pour les mettre à l'épreuve d'un mode de lecture différent – en l'occurrence continu et progressif. Il en est résulté par exemple une révision sur la question de l'individualisation du bonheur. Cependant, comme elles ont pour l'essentiel résisté, deux hypothèses s'offrent à moi : soit elles sont *grosso modo* et provisoirement exactes, soit je ne parviens pas à sortir de mon tour de tête trop étroit. Il reviendra à d'autres de trancher. Un débat dépassionné est-il possible? Depuis vingt ans, force m'est de constater qu'il n'a pu s'amorcer que sous couvert d'une amitié confraternelle (voir *L'Énigme...*). Cela me paraît anormal, et préoccupant. Je vois cependant un signe d'espoir dans l'acceptation immédiate d'un court article, placé sous le signe de la paraphrase, par la *RHLF*, 2022, n° 2.

5/ La définition du genre dont relève le *NdR* préoccupe la critique. Outre la satire antique et le dialogue philosophique, on a invoqué le théâtre, le roman, la poésie. Il faut récuser ces trois dernières affiliations. D'un point de vue formel, le texte est sans conteste un dialogue. Théâtre, roman, poésie n'ont rien à faire ici. Ceux qui les convoquent se trompent et sur le genre et sur l'objet véritable de leur quête. Ce qu'ils visent en réalité, c'est l'*originalité* de l'œuvre dans le genre du dialogue. Autrement dit, leur inquiétude porte sur le contenu. Celui-ci offre trois caractérisations majeures possibles. A/ la philosophie (= l'échange d'idées); B/ la satire au sens antique (= un mélange de morceaux, un pot-pourri); C/ la satire au

sens moderne (= des attaques railleuses et/ou colériques). Il faudra y revenir plus loin.

6/ On peut cependant d'ores et déjà affirmer, sans l'ombre d'un doute, qu'une lecture suivie du *NdR* sera plus délicate que celle d'un texte purement philosophique (dialogique ou pas), en raison de l'intrication permanente entre le conceptuel et l'artistique, l'abstrait et le concret. Tout énoncé du Neveu est en effet autant l'expression d'une passion que d'une idée. L'affect se cherche fiévreusement des arguments, et toute argumentation est inséparable de ses implications pratiques. C'est la conséquence d'un choix primordial : le heurt des idées découle ici de l'opposition entre deux personnages (inégalement) individualisés. D'où la présence inattendue d'un portrait – opération littéraire – à l'orée du dialogue direct. Dès lors que l'individualité du personnage central précède ses idées, on sort du cadre habituel des dialogues purement conceptuels.

7/ Le *NdR* confronte, dans un café parisien réputé, à une heure et pour des raisons précises, deux interlocuteurs non fictionnels, un philosophe connu, MOI, et l'obscur neveu d'un musicien célèbre. Or ce neveu ne ressemble en rien, d'après son portrait, aux partenaires des dialogues traditionnels. C'est, nous annonce-t-on d'emblée, un original très original; un composé de hauteur et de bassesse, tantôt au salon, tantôt à l'écurie; un bavard impénitent et même inconséquent, dont l'homme de bon sens doit à tout instant démêler les propos; un interlocuteur que le philosophe reconnaît ne guère estimer, et n'accepter qu'une fois l'an au plus... On est aux antipodes du discours d'accroche tel qu'enseigné à l'école de la rhétorique. Ces indications préalables, rassemblées dans un portrait, soulignent les disparités flagrantes entre les deux hommes réunis par le hasard des circonstances, en même temps qu'elles s'éloignent de la tradition du dialogue d'idées. Le choix d'un original semble bien impliquer, dès le départ, un désir d'originalité, et par conséquent d'individualité du texte

au sein de son immense famille. Le portrait vaut programme esthétique.

8/ Autre particularité, MOI est le narrateur principal, à un double titre : il présente le dialogue, dresse le portrait de son partenaire, et s'adresse au lecteur, au cours du dialogue, pour narrer ses réactions et le comportement de LUI. Le Neveu est donc appréhendé à travers ses propres mots, et à travers les commentaires de MOI. Mais le Neveu est lui-même un narrateur essentiel, en tant qu'il évoque sa vie, celle du cercle Bertin, sans compter le destin de deux Juifs étrangers. À titre de comparaison éclairante, MOI ne rapporte presque rien (deux brefs segments) sur le monde extérieur au café. En somme, MOI raconte sa conversation avec LUI, qui raconte son monde, celui des « gens du monde », avec en prime deux détours par Avignon et Utrecht. Il y a donc, dans le *NdR*, une individualisation et une personnalisation de l'instance narratrice, qui, loin de viser à la neutralité, est attribuée à l'un des deux adversaires, devenu du coup juge, témoin et partie.

9/ Avant tout jugement sur les deux protagonistes, il paraît indispensable de les décrire. Contrairement à la plupart des dialogues antérieurs, idéologiques ou mondains, ils appartiennent à des sphères sociales hétérogènes violemment contrastées. MOI est reconnu comme « philosophe », doué d'un « talent » que LUI envie, jouit d'un solide revenu. Rameau est beaucoup plus complexe. Quoique neveu d'un musicien glorieux, il se reconnaît lui-même comme un exécutant médiocre et un compositeur stérile; fainéant par nature et conviction, hélas privé par la mort précoce de sa femme des revenus du proxénétisme mondain, il survit dans le parasitisme; mais sans espoir de parvenir à la fortune, et donc à une revanche sur la vie.

10/ Tout donne à penser que sa conversation annuelle avec MOI, dont il a partagé les débuts besogneux, sonne comme l'occasion d'une confrontation, où il a enfin le droit de se justifier, de se dévoiler tout entier – à l'inverse du philosophe.

De là deux positions d'énonciation opposées autant que paradoxales. MOI reste sur la réserve, écarte tant qu'il peut les sujets personnels, esquive souvent les débats approfondis, quand LUI multiplie discours et pantomimes, provocations et paradoxes. C'est donc le spécialiste des mots et des idées qui parle le moins, au profit de celui qui se présente lui-même comme ignorant, sot, raté, mais aussi résolument hostile à la philosophie incarnée en MOI. C'est une singularité du *NdR* : le locuteur le plus expansif, le plus expressif, le plus impliqué, n'incarne pas une opinion philosophique cataloguée, mais une hostilité proclamée aux ambitions et démarches de la prestigieuse discipline. Une bonne part des interprètes en a conclu que le texte, supposé se moquer d'abord du philosophe nommé MOI, transformait LUI en soldat d'une guerre intime, carrément solipsiste. Diderot *vs* Diderot, vous dis-je.

11/ Il résulte de tout ce qui précède une conséquence très originale, si visible qu'elle risque de passer inaperçue. La conversation présentée, rapportée et commentée par MOI viole sans cesse les normes de la civilité, qu'elle soit mondaine, philosophique ou académique, y compris de la part de *M. le philosophe*. La première apostrophe du Neveu en témoigne, le dialogue brise violemment la *fastidieuse uniformité* des relations policées modernes, déplorée par MOI dans le portrait inaugural de LUI. On est bien aux antipodes des Fontenelle, Crébillon fils et Marivaux, cités dans le texte et représentants de la littérature dite *galante*. À n'en pas douter, cet équivalent parfaitement motivé et actualisé de la franche rudesse d'autrefois est un des charmes capiteux du *NdR*. N'hésitons pas devant la cuistrerie : il s'agit typiquement d'une « opération de pensée esthétique » qui engage tout le dialogue direct. Au même titre que la projection permanente, dans la langue même du Neveu, de sa double composition par le *haut* et le *bas*.

12/ Sur quoi portent les désaccords entre les deux hommes? Sur les lois morales et politiques d'abord, car LUI refuse toute subordination des lois existantes à des normes universelles, ces lois établies fussent-elles dictées par l'aveuglement ou les circonstances. Ils ne s'entendent pas davantage sur les finalités de la vie, ni même ses plaisirs; sur le mal et le bien; sur la prise en compte du genre humain et de l'avenir; sur la fonction des œuvres d'art, l'utilité de la philosophie, de la vérité, de l'amitié, de la loyauté, du travail, du civisme, etc. LUI déteste et envie les génies, MOI les admire; en revanche, LUI vénère un dresseur de chien et un atroce forban, quand MOI loue Socrate. Mais la légitimation de lois nouvelles inspirées par la recherche de la vérité ne débouche pas, chez MOI, sur des idées politiques précises, des exemples de rénovations concrètes. Rien ne laisse supposer que M. le philosophe soit un penseur politique en mesure de jouter avec Locke, Rousseau ou Montesquieu. Ce statut minimal de la réflexion politique l'emporte cependant sur celui de la religion, jamais considérée en elle-même au cours du dialogue, fût-ce brièvement. L'instance auctoriale a donc choisi d'éliminer la problématique religieuse, et de réduire la philosophie politique à la portion conceptuelle la plus congrue : A/faut-il réformer les lois? B/ faut-il mentir?

Kant répond aussitôt à la seconde interrogation, devenue aujourd'hui celle de la « transparence », de sorte que la sincérité de l'*homo politicus* tend à primer sur l'effet collectif de ses décisions. Mais la première m'intéresse davantage. Il lui a fallu en effet pile deux siècles, dans le cas français, pour devenir une fin politique en soi. Octogénaire ayant traversé quatre régimes et bien plus de guerres dévoratrices, il me paraît que l'enjeu de la *réforme pour la réforme* date du duel présidentiel entre deux politiciens conservateurs-modernisateurs, Giscard et Chaban-Delmas. Près de 50 ans plus tard, elle occupe toujours le devant de la scène au moins médiatique. Et redonne ainsi du nerf, ou du sel, à la lecture

politique du *NdR*. J'en conclus, avec le Neveu, que les génies ont décidément trop de chance pour ne pas enrager la foule des médiocres (électeurs). Bref, un gouvernement qui ne réforme pas loi sur loi tourne maintenant au roi fainéant. Candeur nostalgique du *NdR*, aurait pu dire Marx...

Faut-il ajouter une troisième question politique? Elle concernerait l'idée, évidemment imaginaire, d'étouffer les enfants marqués d'un hypothétique signe du génie! Deux siècles plus tard, ce rêve d'éradication préventive évoque quelques sinistres souvenirs; mais une telle rétroprojection se justifie-t-elle? Peut-être, puisque la boutade provocatrice du Neveu lie bien la haine politique au désir de meurtre, et qu'elle pourrait, si LUI *savait l'histoire*, se réclamer d'un certain Hérode. Mais notre Hérode moderne choisit un mal minuscule pour un immense bien, en tarissant à peu de frais (quelques bébés bizarres) la source majeure du mal sur terre.

Si l'on pense cependant que l'hyperbole (de la détestation) n'a aucune raison de receler moins de messages que le lapsus et autres mots d'esprit, le vœu du Neveu prendrait un tour plus menaçant. Il inciterait à quitter le repérage des imberbes génies en herbe pour étrangler les génies dûment éclos (et profiter de l'occasion pour se débarrasser des « visionnaires »?).

13/ Les deux hommes tombent cependant d'accord sur quelques points non négligeables. A/ Le Neveu est bien fainéant, ignorant, vil. B/ Il ne sera jamais le maître opulent et tyrannique ni l'artiste célébré qu'il rêve d'être. C/ Les gens du monde en général, le cercle Bertin en particulier, forment bien une « cohue » méprisable. D/ La musique française doit s'effacer et s'effacera devant la musique italienne. E/ MOI éprouve devant LUI de l'amusement et du mépris, tout en étant le seul à daigner s'intéresser à son sort.

14/ Cet accord final sur la théorie musicale est la grande surprise du texte, trop souvent minimisée. La question prioritaire n'est pas de savoir si Denis Diderot en approuve

tous les termes, confiés au Neveu, mais ce qu'il en fait ici. Comment en effet s'attendre à une telle position de LUI? Il fait brusquement de la connexion entre le Vrai, le Bon, le Beau, une loi générale absolue; il prône une révolution esthétique; il fait confiance à l'avenir pour l'assurer; il décline à son tour l'oncle Rameau; il admire les nouveaux musiciens avec une gratitude désintéressée. En d'autres termes, il détruit toutes les fondations de son discours antiphilosophique antérieur. Ce n'est pas un pauvre proverbe – « Rira bien qui rira le dernier » – qui pourra contrebalancer cette énorme palinodie. Tous ceux qui cherchent désespérément, dans le *NdR*, un grand discours didactique de MOI (qui existe d'ailleurs!), passent sans le voir sur le fait esthétique-conceptuel central : c'est le Neveu qui se détruit en plein vol. C'est là qu'on mesure à plein les ravages d'une intrusion étourdie, car prématurée, des corrélations externes, en lieu et place des opérations internes qui font le texte. Pourquoi le Neveu est-il conduit à un tel retournement? En raison d'une passion constamment mise en scène : l'amour de la musique, par force désintéressé. Or, combien d'études du *NdR* s'intéressent-elles précisément aux affects mis en jeu?

15/ La lecture interne continue m'incite à minimiser le caractère composite du *NdR*. S'il faut chercher un morceau dont le texte pourrait se passer, je ne vois que l'histoire du juif d'Utrecht. On peut y ajouter la demi-page de MOI sur une conversation prise au vol et une historiette vertueuse non moins brève. Tout le reste me paraît supérieurement noué, dans la forme comme sur le fond.

16/ En revanche, le *NdR* relève sans conteste de la satire moderne, et plus précisément de sa forme vertueusement dépréciée, et punissable par les tribunaux – la satire violemment personnalisée. On rencontre alors le paradoxe du *NdR* : destiné par ce contenu satirique à une publication différée, il multiplie les allusions à des personnages irrévocablement voués à quitter vite la mémoire collective, réservée aux

génies. On pourrait considérer que le texte se livre à une double satire personnalisée : celle du cercle Bertin, bien sûr ; mais aussi celle du Neveu. L'idée que le texte s'en prendrait d'abord au philosophe me paraît fortement arbitraire, car dénuée de toute assise textuelle. Quelques vaporisations ironiques sur MOI, et relevant alors de l'humour, ne peuvent suffire à le transformer en cible majeure de la satire. Une telle interprétation viole l'analyse esthétique, en inversant entièrement les constatations de la lecture. Il est permis à une hypothèse, en l'occurrence érudite, d'enrichir, de nuancer un texte ; pas de le contredire du tout au tout en l'inversant.

17/ En somme, LUI place sa vie ratée sous le signe des *circonstances*, et MOI-Diderot son... chef-d'œuvre. Si Diderot avait su qu'il reviendrait à Goethe (*tout poème est de circonstance*) d'en procurer la première édition, vingt ans après sa mort, il aurait à coup sûr bien ri le dernier, devant tant d'insolente *nécessité*.

18/ À vrai dire, le *NdR* est tissé de paradoxes capitaux. Un philosophe qui préfère en général s'amuser seul que discuter ; un ennemi de la philosophie qui agresse les antiphilosophes ; un conservateur qui réclame une révolution musicale ; un adversaire des génies qui devient à son insu le héros d'une œuvre géniale ; un athée parasite et bouffon de cercles dévots ; un ignorant proclamé qui veut tenir la dragée haute à un encyclopédiste ; un raté paresseux tourmenté par sa médiocrité ; un spécialiste des idées qui entend s'immortaliser par une œuvre artistique, clandestine, satirique, comique, insolite, insolente ; un apôtre de la vertu pris en flagrant délit d'empathie avec une pourriture abjecte de la haute société ; un menteur professionnel qui se dénude jusqu'aux tréfonds, devant un chercheur de vérité qui se voile ; un admirateur des artistes du mal incapable d'agir ; un cynique qui pleure, un sage qui rit...

19/ L'extraordinaire exploit du *NdR* est avant tout esthétique. Il tient à la verve exceptionnelle de Rameau ; à la

subtilité inédite des rapports entre les deux interlocuteurs ; à la virulence de la satire contre les milieux antiphilosophiques, crûment dénoncés de l'intérieur ; à la virtuosité ininterrompue du dialogue ; à l'efficacité inventive du comique sans cesse recommencé ; et bien entendu aux fameuses pantomimes qui accompagnent la conversation en nourrissant la narration.

20/ Toutes ces rares qualités ne peuvent s'épanouir – la *Satyre première* le prouve par contraste – qu'avec l'invention du Neveu. Sans LUI, pas de chef-d'œuvre. Le *NdR* donne entièrement tort à la bien trop fameuse formule de Flaubert sur un livre sans sujet qui reposerait sur la seule force du style. Pure foutaise pour khâgneux et autres bavards. *Conceptuellement*, LUI incarne l'individualisme possessif (« Moi, moi »), qui débouche sur l'éloge répété de l'imitation (faire « comme les autres »). Mais *passionnellement*, là est le génie, il oscille entre éloge et mépris de soi, arrogance et humilité, avis catégoriques et incohérences. Rameau vénère le sang-froid d'un courtisan adroit comme la trahison atroce d'un assassin, tout en étant le jouet de passions véhémentes, d'exténuations subites, de tourments sans issue. Son corps dément ses idées, et ses idées sur l'homme et la société font naufrage sur deux énormes récifs : son idéal du beau musical et sa totale impuissance, qui vient à nouveau d'éclater dans son dernier renvoi.

21/ Personnage historique entièrement recréé par l'art, LUI est à coup sûr la plus étonnante créature léguée par les Lumières. Un tout récent scanner permet de déceler sa structure. A/ La stérilité artistique fait que son nom l'écrase comme une pierre tombale, condamné qu'il est à demeurer le neveu de l'autre et seul Rameau. B/ Une paresse insurmontable et des goûts de luxe le contraignent à distraire, avec des bouffonneries, de riches antiphilosophes, qu'il envie et méprise. C/ Bourré de passions tristes, constamment masqué, sans femme ni ami, il ne peut se dénuder que devant son adversaire idéologique, MOI, qu'il estime, jalouse et agresse.

22/ L'autre coup de génie est d'avoir compris qu'un tel personnage exigeait le retrait de M. le philosophe, au rebours de la logique inhérente au genre canonique du dialogue philosophique. Le retrait, la réserve de MOI est une nécessité esthétique, pas la défaite ou l'autodérision si souvent mises en avant, en substituant sans crier gare l'auteur au personnage, un vague esprit diderotien au texte singulier. Le constant dénigrement du « philosophe » dans la tradition universitaire ultra-majoritaire résulte d'une erreur de méthode. On a voulu valoriser la parole expansive (LUI) aux dépens de la parole raréfiée (MOI), au lieu de les lier comme deux opérations de pensée esthétique indissociables, car constitutives du *NdR* tel qu'il est écrit. MOI, personnage maltraité à l'envi par les savants, est entièrement à redessiner. On ne saurait à mon sens y parvenir sans penser le *NdR* comme une *totalité esthétique organisée*.

23/ Faut-il, avant toute discussion collective, établir ou plutôt esquisser une liste des opérations fondamentales du *NdR*? Je m'y risque, à titre provisoire et partiel.

A/ Substituer à la forme narrative de la Satire – la plus attendue ici – l'absolue prédominance du dialogue.

B/ Prendre pour héros « un pauvre hère », un antiphilosophe, un artiste et parasite ratés, un idéologue conservateur, un cynique avide de luxe, un sceptique aux convictions passionnellement catégoriques, etc.

C/ Le confronter à un représentant réputé des Lumières.

D/ Leur conférer une identité historiquement attestée, consolidée par la multitude des noms mentionnés (près de 150).

E/ Intriquer satire personnalisée et satire collective, vices individualisés et idées philosophiques, au point de rendre le texte impubliable.

F/ Opposer un héros véhémentement prolix à un philosophe distant.

G/ Confier la théorie musicale novatrice des Lumières françaises, contre toute logique ordinaire, à l'adversaire des lois générales et des réformes éclairées. Lui déléguer en plus la satire de son propre entourage, sans violer la vraisemblance de ces deux opérations hautement paradoxales.

H/ Rendre somme toute sympathique, sans rien lui céder sur le fond, sans rien dissimuler de son abjection, l'ennemi acharné de la philosophie et des « philosophes », le produit non rééducatif d'une société corrompue.

I/ Sceller l'alliance éblouissante et rarissime de la philosophie avec l'art; et plus rare encore, avec le comique.

J/ Unir en une seule conversation la satire, l'obscénité, la farce, les mots d'esprit, les paradoxes, les confessions, la morale, l'esthétique, les lois, les mœurs, l'économie, la politique, l'éducation, la lecture, les plaisirs, les salons, la monstruosité, la filouterie, la tyrannie, les génies et les médiocres, les excentriques, les femmes et les enfants, le roi et Dieu, les ministres, les riches, les courtisans, les plumeux, les philosophes, les musiciens, les écrivains, les actrices, la faune des cafés, les juifs, les abbés, les athées, le mime et le gueux, les rêves et les échecs, les larmes et le rire...

Le plus extrême génie ne foulera ce sommet qu'une seule fois en une vie d'homme. À condition de n'être ni paresseux ni conformiste ni attaché à sa seule existence, ni avide de rouler avant tout sur femmes, bouteilles et pièces d'or...

Deux énigmes

La mollesse des sciences molles n'a jamais freiné leur assurance, et mon livre le confirme. À titre de repentir ultime, je reconnais buter sur deux irritants mystères, que je soumetts à la communauté savante.

Le premier concerne la judéité. Pourquoi l'auteur du *NdR* fait-il figurer *deux* Juifs (et de plus étrangers, l'un nordique, l'autre méridional) dans sa *Satyre seconde* typiquement

parisienne? On pouvait croire que Voltaire s'était réservé le monopole philosophique de cette peuplade aussi traditionnaliste qu'avaricieuse, voire lubrique. S'agirait-il d'un hommage, cette fois discret, au bouillant auteur de *Mahomet*? Ou d'un désir d'équilibre – un Juif abuseur *vs* un Juif abusé? Ou l'effet nécessaire d'une trame serrée d'échos répétés? Ou la trace masquée de l'obsession juive propre au christianisme? (On sait que le Jugement dernier, prélude à la Résurrection, attend depuis trop longtemps la conversion de l'ultime Juif endurci dans son incompréhensible erreur. D'où cette conséquence logique : tout Juif mort accélère la venue des temps bénis).

Le second porte sur Bouret et son petit chien vilainement maltraité, quoique sensible. Pourquoi le Neveu, en effet, décerne-t-il sa palme du sublime dans le mal à ce tour de dressage courtisan, au résultat incertain, et non pas au monstre d'Avignon, doté d'une médaille d'argent dite de consolation? J'ai forgé pour ma part quelques hypothèses, à l'évidence si incertaines qu'elles appellent un effort collectif.

1/ Alors que la victime d'Avignon est trompée par des mots (amicaux), Bouret transforme sa ruse en pur mouvement naturel. On peut douter d'un homme, pas d'une bête. L'hypocrisie est métamorphosée en son parfait contraire, l'élan animal.

2/ Le Garde des Sceaux est assiégé par des cohues de flatteurs intéressés, où Bouret se perdrait. Il sort de la foule des bavards mielleux sans avoir à ouvrir la bouche. L'élan vital du petit chien parle pour lui.

3/ Bouret ne dit rien, ne réclame rien, ne semble même pas faire sa cour, mais devrait susciter chez le puissant ministre un irrésistible mouvement d'attention et d'empathie.

4/ Cependant, l'adresse, la finesse, font-elles la sublimité requise? Une ruse triviale de courtisan relève-t-elle de cette rare catégorie esthétique? La fourberie de

Versailles mérite-t-elle de passer devant celle, autrement plus impressionnante, d'Avignon ?

5/ On est alors conduit à s'interroger : le Neveu, par sa très *bizarre* prédilection, ne manifeste-t-il pas, tout bonnement, sa *comique* incompetence en matière de sublimité non musicale ? Celle-ci n'est-elle pas l'effet obligé de sa *bassesse*, de son *abjection*, de son *ignorance* exhibée ? Le signe de sa fondamentale *médiocrité*, tout aussi patente dans l'exécution musicale que dans le parasitisme ?

6/ Autre hypothèse : LUI accorde spontanément sa préférence à ce qui est le plus proche de sa nature, de son état, de ses ambitions et capacités ! En réalité, le prétendu sublime de l'affaire d'Avignon le dépasse. Son admiration relève de l'intellect, comme il y a des amours de tête, sans véritable désir. Dans ce cas, Rameau déclare parfaitement sublime ce qui est juste un peu plus fort que lui – Bouret, ou le génial inventeur inconnu de la posture du dos...

7/ L'auteur du *NdR*, avec ce discours de LUI sur le sublime, *est-il sérieux ? est-il plaisant ?* J'attends sagement les avis, avec cette question en bouche : que peut-on conclure de ces deux énigmes ? À mon sens, une 24^e proposition.

Proposition 24

Qu'on prenne le *NdR* par un bout ou un autre ; par tel détail, telle passion ou tel personnage ; par un passage, une réplique ou la composition générale, on débouche sur le même constat : la philosophie est prise dans une écriture qui la transcende en l'esthétisant. Changement d'ordre, dirait Pascal. Le vrai, le bon, le beau, le faux, l'insolite, le haut, le bas, le grave et le comique, l'explicite et le tacite, le texte et son sous-texte, etc., y sont indissolublement liés. Il serait par conséquent inexact de prétendre lire dans le *NdR* une juxtaposition de morceaux soit conceptuels (= les deux débats, la théorie musicale), soit littéraires (= le portrait de LUI, ses confessions, la satire du

cercle Bertin, les deux histoires juives, les pantomimes). Le second débat mime le premier; la théorie musicale, coup de théâtre idéologique, contredit les idiotismes, manifeste enfin une passion désintéressée et collective; les affects de LUI imbibent tous ses discours, comme ceux de MOI règlent son rapport au dialogue; et réciproquement, les morceaux dits littéraires ont une portée philosophique décisive (= la satire de la *ménagerie*; les tourments du Neveu; les leçons de musique; l'histoire d'Avignon, où la pure horreur exclut le sublime revendiqué, comme le sublime du chien d'Ulysse, à Ithaque, échoue à couronner le chien de Bouret).

Énigme n° 3

J'hésite à soumettre cette troisième énigme au jugement public, tant elle m'attriste. Certes, je ne comprends pas mieux qu'on puisse sauter d'un seul bond par-dessus l'abîme esthétique qui sépare la *Satyre première* de la *seconde*; mais je l'admire comme un prodige de l'art dont je ne saurais douter.

En revanche, l'orientation prise depuis 70 ans par l'interprétation du *NdR* me déconcerte encore davantage à l'issue de cette lecture continue. Comment a-t-on pu passer aussi aisément, avec un tel succès, d'une opposition entre LUI et MOI, tissée sans relâche dans le texte (revenus, réputation, gestuelle, langue, idées, idéaux, passions, humeurs, talents, relations, occupations, distractions), à une opposition entre MOI et Diderot, Diderot et Diderot? Telle hypothèse, vite devenue axiome fondateur, a entraîné, pour s'étayer, une inéluctable série de torsions du texte.

Il a fallu ridiculiser MOI; atténuer le comique de LUI; transformer le Neveu en redoutable philosophe; imaginer la thèse de l'individualisation du bonheur; voiler les incohérences pourtant flagrantes de Rameau; métamorphoser l'ultime proverbe en vibrante flèche du Parthe; et surtout, esquiver

tout débat qui n'accepterait pas ce cadre interprétatif tourné en doxa maintenant quasi unanime.

En effet, argue-t-on, il n'y a pas d'école dialogiste, puisque tous les dialogistes ne sont pas d'accord sur tout. De ce raisonnement à première vue plein de bon sens, il s'ensuit que ni LUI ni MOI ne sont de véritables adversaires. Car enfin, ils sont parfois du même avis, le texte le prouve sans détour. Il en découle aussi et surtout – avis de littéraire aux historiens des idées – l'impossibilité radicale de toute école de pensée, qu'il s'agisse des Lumières, du spinozisme, du libéralisme, du marxisme, du christianisme... Aucune de ces écoles reconnues, en effet, n'est d'accord sur tout. Or LUI semble bien croire le contraire, en mettant dans le même sac Buffon, d'Alembert, Voltaire, Rousseau, Diderot. Auraient-ils, au-delà de leur renom et par un étrange hasard, quelque chose en commun aux yeux des Antiphilosophes ? Rappelons que Kant, dans *Was ist Aufklärung?* (1784), ne définit les Lumières par aucun contenu philosophique précis.

Bref, au risque de verser dans la paranoïa, ou pire dans la polémique, on pourrait se demander si quelque chose ne tourne pas rond dans la critique littéraire universitaire. Mais comme un tel retour réflexif me paraît à ce jour impossible à mener en commun, je me tais. Mieux vaut attendre, avec Vertumne, des jours plus clairs. Si les hommes ne se posent que des problèmes à leur portée, nous saurons alors quel « idiotisme de métier » a conduit à tant de complaisance pour les « entortillages » toujours recommencés.

Proposition 25

Je rassemble les principales questions à résoudre selon moi.

1/ MOI mérite-t-il les sarcasmes dont la tradition dialogiste l'accable, à l'exception de S. Pujol, qui n'expose cependant pas les raisons de son refus ?

2/ Est-il vrai que LUI ne remporte aucune victoire conceptuelle majeure ?

3/ Est-il exact que la théorie musicale du Neveu contredit l'essentiel de ses affirmations antérieures ?

4/ LUI et MOI discutent-ils réellement de l'individualisation du bonheur, comme on l'a si souvent affirmé au profit supposé du premier ?

5/ Quels sont les points d'accord et de désaccord (complets ou non) entre MOI et LUI ?

6/ La sinuosité d'une conversation au café de la Régence doit-elle éclipser la profonde unité du *NdR*, tout entier centré sur les conduites, passions et raisons du Neveu, dévoilées et défendues devant un philosophe distant et le plus souvent amusé ?

7/ Est-il légitime, pour répondre à ces interrogations et d'autres, de mener une lecture interne méthodiquement et collectivement débattue, avant d'aborder les corrélations externes ?

Énigme n° 4

Je ne comprends pas bien pourquoi je me suis laissé entraîner à semer malgré moi des piques contre les idiotismes du métier littéraire. C'est pourtant fauter contre la prudence la plus élémentaire, mon intérêt le plus palpable. Pourquoi ne pas faire le *grave personnage* ? La seule explication plausible me paraît fournie par le Neveu et son don de l'imitation. Les pantomimes du *NdR* m'ont sans doute poussé dans le dos vers la copie forcément médiocre de la veine satirique du célèbre texte, et qui fit sa bizarre destinée. Trop d'admiration finit par nuire.

Est-il pour autant raisonnable d'y renoncer en me censurant moi-même ? Je ne le pense pas, sauf à tomber dans la timidité, faire à toute force « comme les autres », et donc renier carrément le *NdR*. Que perd le débat rationnel à la pratique de la « franchise », fut-elle personnalisée ?

Dernier regard

Par-dessus l'épaule

Je demande, j'implore qu'on me croie. Ma compulsion anarcho-libérale accorde à chacun ses goûts et dilections esthétiques. Mais dès que la critique littéraire entend s'installer dans un dispositif universitaire, elle doit se soumettre à des obligations heuristiques, produire des jugements étayés, donc débattus et contrôlés. Sauf à écouler de la fausse monnaie sous couvert de l'État.

Comme il me paraît que le *NdR* n'a pas bénéficié jusqu'ici, malgré sa réputation, de toutes ces garanties publiques, il convient de récapituler ce que j'estime attesté par une lecture loyalement mais solitairement menée. C'est à mes yeux la condition minimale d'une discussion, enfin honnête, entre une imposante majorité et une poignée d'hérétiques.

1/ Le *NdR* se distingue de la plupart des dialogues d'idées (strictement philosophiques ou mondains), par le souci

ostensible, spectaculaire, de déborder le cadre des seules idées, des seuls concepts. En témoigne la première question de MOI le philosophe : « Qu'avez-vous fait? » (je soul.)

2/ Défilent alors les fonctions physiologiques les plus animales, les questions de logement, de subsistance, de relations sociales, bref, de choix existentiels dictés par l'obligation de boire, manger, dormir, se vêtir (et se divertir) dans la société parisienne au XVIII^e siècle.

3/ « Qu'avez-vous fait? » n'interroge pas de prime abord la métaphysique, la religion, Dieu ou le souverain, le cosmos, la vérité éternelle ou l'erreur, un homme ou même un Français parmi d'autres. Mais un individu. Et un individu si particulier qu'il en devient très « bizarre », y compris dans sa catégorie, les « originaux ». Il s'agit donc d'un individu maximale-ment particularisé, proprement unique. Nous sommes donc aux antipodes de la rationalité moderne, qu'elle s'applique, sous la science ou la philosophie, à la Nature ou à la Société, pour en dégager les *lois* par l'étude de la généralité. Bigre...

4/ Tel individu est de plus historiquement spécifié; c'est le neveu du célèbre musicien, rencontré un soir, vers cinq heures, dans un lieu non moins précis, le café de la Régence au Palais-Royal. Rencontré par un autre individu connu, MOI-Diderot, qui rapporte cette conversation censée n'advenir qu'une fois l'an au plus. On ne saurait cumuler plus de *circonstances*, de particularités, pour le moins inattendues de la part d'un « philosophe » réputé s'intéresser aux sciences et aux arts, au point d'y consacrer vingt ans dans l'intérêt public.

5/ Quoique porteur d'un nom fameux, LUI n'a rien fait pour le mériter. Instrumentiste médiocre, compositeur inconnu et selon lui seul méconnu, il a farouchement refusé tout travail manuel ou intellectuel, en arguant d'une insurmontable paresse, et de... l'impossibilité de dégrader son patronyme dans un métier usuel. Il a donc fallu devenir un parasite des « gens du monde », un bouffon des « opulents », des milieux antiphilosophiques proches de l'Église et de la Cour. Or

cette situation, assumée autant que subie, suscite chez lui une cohue d'affects violemment fluctuants et contradictoires.

6/ S'ouvre dès lors au *NdR* le monde des passions. Bien entendu, il partage ce domaine avec d'autres formes artistiques, la tragédie, la comédie, l'opéra, le roman, la pantomime, la danse, la peinture, la sculpture. Bien entendu aussi, les passions relèvent à plein de la philosophie (et de la médecine). Mais c'est là qu'opère une différence décisive. Les traités philosophiques canoniques sur les passions, de Hobbes à Smith, les abordent dans une visée systémique, d'un point de vue général, impersonnel. Il en va tout autrement dans le *NdR*, qui parle avant tout des affects propres au héros du texte. Et de plus sous l'angle de la confession et de la pantomime. Il en découle un point fondamental : toute analyse du texte qui minore ou ignore ce pan de l'œuvre passe à côté d'une innovation majeure dans le genre du dialogue ni théâtral ni romanesque. Car les passions de LUI y occupent une place bien plus essentielle, en volume et intensité, que les besoins corporels si souvent mis en avant dans les interprétations.

7/ Aucun de ces affects véhéments de Rameau n'est amical, amoureux, civique, bref, empathique et désintéressé, encore moins héroïque ou sublime. Il ne s'agit donc pas seulement de passions individualisées, mais aussi et d'abord de *passions tristes* au sens spinoziste. Dans cette perspective, la *ménagerie* passionnelle du *NdR* représente la plus éclatante mise en scène de cet aspect de l'*Éthique*. Aucun de ces affects, ai-je dit à l'instant. À l'exception toutefois de son admiration enthousiaste pour la musique italienne, véritable coup de théâtre passionnel et idéologique. On peut juger de l'exactitude des analyses du *NdR* à la place qu'y occupe ce renversement totalement imprévisible.

8/ Certains affects du Neveu, sans cesser d'être tristes et enracinés en lui, exprimés par lui, sont cependant partagés par d'autres, ses rivaux en parasitisme antiphilosophique. C'est là qu'apparaît une autre originalité foncière du texte

dans la galerie encombrée des dialogues philosophiques ou mondains – la satire personnalisée du salon Bertin, qui implique tous ses semblables parisiens et versaillais. En énonçant sa vie, Rameau dénonce les ennemis de la « philosophie », du « philosophe », des « philosophes » (nommément cités à leur tour). L'opposition MOI/LUI renvoie à un contraste collectif qui divise l'élite sociale et intellectuelle en deux camps farouchement opposés. Ce que le *NdR* inscrit dans le texte qu'on lit n'est pas une division interne de « M. le philosophe », inaccessible au regard de la lecture interne; c'est le combat contemporain, public, violent, entre Lumières et Anti-Lumières. La rencontre au café juste après l'expulsion brutale de LUI *motive*, au sens poïétique du terme, la dégradation agressive du parti antiphilosophique par un de ses sbires. Dépité, colérique, soi-disant inculte, mais parfaitement informé. Pourquoi mentirait-il, alors qu'il se dénude avec tant de franchise? Impossible d'en douter, le *NdR* est un texte de combat. Contre les choix pratiques et idéologiques du Neveu; contre les Antiphilosophes, si violemment dénoncés que le texte en devient impubliable, sauf à menacer l'existence de l'auteur, comme l'exclusion celle de Rameau. La sagesse commande à MOI de ne pas déclencher une « catastrophe » en cédant, tel LUI, à une impulsion irréfléchie du « sens commun ». Car, contrairement au Neveu, MOI ne pense pas qu'à lui-même; il a aussi charge d'âmes – une fille qu'il faudra doter, une épouse difficile qu'il faut ménager. Le désir de ricaner en public, aussi fort soit-il, devra attendre. Mais rira bien qui rira le dernier, grâce à un affect philosophique débattu dans le texte : la confiance en l'avenir, ouvert aux lois bonnes, aux mœurs améliorées, aux vérités vraies, aux affects empathiques gratuits.

9/ Le Neveu est sans doute le personnage le plus extraordinaire créé par un philosophe doué de génie artistique. D'un côté, il fait éclater son originalité, sa verve langagière, son inventivité idéologique, ses passions véhémentes, ses

pantomimes, ses humeurs versatiles. De l'autre, il exprime avec une force inoubliable les désirs les plus communs : devenir riche, commander, tyranniser, acheter, dépenser, consommer, accéder au luxe, être flatté, estimé, réputé, comblé sans mesure. Il conjoint donc, opération à première vue improbable, l'excentricité et la doxa. Or il joute avec un philosophe de métier, quand la philosophie s'est construite contre la doxa.

10/ La conversation annuelle avec MOI n'a pour LUI rien qui s'apparente à un échange d'amabilités mondaines brodées sur des idées générales, ou sur des concepts discutés entre professionnels de l'argumentation philosophique. L'enjeu est d'exister devant son ancien alter ego devenu riche et célèbre, comme son oncle envié autant que détesté. De là des assertions batailleuses, provocatrices, paradoxales; de continuelles rectifications des propos de MOI; le mépris des rêveries philosophiques bizarres, sectaires; le refus catégorique des normes éthiques universelles, de la folie réformatrice, du droit arrogant de juger les non-philosophes et les conduites majoritaires avec dédain, etc. Le Neveu y engage toute sa faconde, tout son être, par les mots, les gestes, les pantomimes, les affects, quand le philosophe, tout au contraire, s'économise. Le dialogue philosophique n'agit plus seulement des idées, il engage deux existences, deux destins, deux usages de la langue, deux inscriptions du corps, deux rapports aux affects, aux concepts, aux plaisirs, à la société, au dialogue. Le *NdR* pose tout au long, dans le contexte parisien du XVIII^e, une question brûlante qui nous concerne au premier chef : que faire de notre vie? Un des paradoxes centraux de la fable tient au fait que LUI défend avec acharnement une vie qu'il sait et avoue ratée. Car il n'a obtenu ni la gloire ni la richesse ni le pouvoir ni le bonheur.

11/ L'Histoire profane se refuse à nous faire savoir quand et comment fut conçu et mené à terme le *NdR*. Mais la divine Providence nous le fait connaître parfaitement, en

permettant de l'imprimer. Sa lecture révèle qu'il s'agit d'un texte impeccablement soigné et pensé, du moindre détail à sa composition d'ensemble. On ne s'y contente pas de parler du génie ; on le donne à voir. J'en déduis que tout discours sur sa structure à portes ouvertes et libre entassement d'étages frôle d'emblée l'incompétence esthétique. Si la génialité affleure partout, elle atteint son sommet dans l'unification magistrale des différents mondes convoqués en si peu de pages. Le monde des affects, des milieux sociaux, des corps, des arts, des idées morales, économiques, esthétiques, politiques, métaphysiques, etc. On discute beaucoup, dans le *NdR*, de l'admiration, adéquate ou incongrue. Le texte l'impose à tout lecteur, sans le moindre risque d'une « fastidieuse uniformité ».

12/ Devant tant de virtuosité, tant de beautés, et si hardies, si peu imitables, que pouvons-nous faire, nous autres commentateurs, sinon japper chacun à notre manière, comme autant de petits chiens de Bouret... Mais nous pouvons aussi, comme le même petit chien, en cela plus intelligent que LUI, tirer leçon de nos mésaventures. Contrairement à ce que ressasse le Neveu, faire « comme les autres » n'est pas forcément la bonne solution. Ni pour un génie, ni même pour des médiocres comme nous. Le *NdR* a beau citer Horace et Théophraste, Diogène et Socrate, La Bruyère et Racine, son écriture le proclame encore davantage que sa théorie musicale : l'âge de l'imitation des Anciens et des Classiques est passé. La théorie musicale du Neveu propose d'imiter la Nature. Soit. Mais quelle Nature ? Tout est là. Le *NdR* imite un individu historique incroyablement individualisé, et tout autant conditionné, formaté par ses « entours » socio-historiques. Comme Benjamin Constant l'expliquera magistralement dans sa préface à l'adaptation du *Wallenstein* de Schiller, tel objectif viole la théorie classique française, qui ne cherche pas ce type de vérité singulière, concrète. Le classicisme français travaille sous l'égide du vraisemblable, pas du vrai particularisé, historicisé. Le choix du neveu de

Rameau comme protagoniste est une option esthétique fondamentale, qui rompt avec la doctrine classique, et qui légitime en profondeur, bien au-delà des humeurs polémiques de Denis Diderot, la satire personnalisée.

13/ Il est crucial de ne pas confondre aussitôt l'individualisation (esthétique) de LUI avec une individualisation (conceptuelle) du bonheur. Les deux opérations ne s'impliquent pas. Le Neveu est bien un original, un personnage unique, mais tout autant l'incarnation d'un idéal de vie collectif, d'un groupe, celui des *gens du monde*, auxquels appartiennent les *Antiphilosophes* et dont MOI, porte-parole des philosophes, se démarque, comme le Neveu ne cesse de le dire. Si LUI et MOI ne représentaient pas bien plus qu'eux-mêmes, la satire des « gens du monde » perdrait l'essentiel de sa nécessité. Bref, la première individualisation organise tout le texte; la seconde, en interprétant mal quelques mots du Neveu, plonge dans de redoutables difficultés, qu'il serait raisonnable de prendre en compte. Sans rien perdre de son individualité (= originalité), le Neveu incarne un des choix collectifs qui s'affrontent dans la société dite des Lumières. D'où la portée historique du *NdR* : ces deux options, laïques et agnostiques, d'un côté, purement intra-mondaines et conservatrices de l'autre, mettent la religion sur le bas-côté de l'Histoire, la déclassent irrémédiablement en tant qu'offre éthique, sans même lui faire l'hommage (à la Voltaire) d'une guerre déclarée. À quoi bon *écraser l'Infâme*, s'il est déjà hors jeu, comme le montre la vie vulgairement athée des élites antiphilosophiques?

14/ Rameau est-il en mesure de menacer les Lumières, qu'elles soient matérialistes ou autres? Je ne le pense pas du tout. Pour la seule et bonne raison qu'il les nie absolument, en refusant toute légitimité au travail critique de la raison à l'égard de la politique, des lois, des normes, des mœurs, de l'éducation. En quoi un conservatisme intégral, une imitation totale des conduites majoritaires, une négation de

toute généralisation, pourrait-il avoir prise sur le cœur de l'*Aufklärung* : *Ose penser par toi-même*, en vue d'améliorer les connaissances, la moralité publique et le sort des hommes ? Pour mettre les Lumières en péril, il lui faudrait quitter sa position désespérément extrémiste, et ne pas tomber en outre dans sa criante contradiction musicale. En somme, il est trop loin d'elles pour les toucher. En revanche, il peut les aider, en exhibant les obstacles qu'il leur faut surmonter ! Le *NdR* traîne sur scène la vilaine créature qui, tapie dans l'ombre épaisse des préjugés et habitudes, refuse à la lumière toute légitimité à assainir l'ordre reçu des choses. D'où vient alors son éclat ? De ce que, loin de masquer la réalité, il la dévoile sans le moindre fard, en reconnaît sur sa propre personne l'abjecte et inlavable puanteur. On peut, on doit s'interroger : le franc aveu de l'assassin rend-il *vaine* la sentence du tribunal (voir la note 7) ? En partie seulement, rétorquerait LUI, car si l'estime publique se gagne par l'opulence, et la considération collective par la sublimité de l'infraction, il faut se garder de comparaître devant la justice ! Peut-être, sans doute, répondrons-nous, mais est-ce une raison pour conserver à jamais ces fâcheuses coutumes ? Quant aux Lumières, elles donnent leur avis chez Shaftesbury et Hutcheson (le « sens moral »), puis chez Kant (la « loi morale »)¹ ; mais c'est une histoire qui ne me concerne

1 Pour prolonger la note 6, le quelque chose que LUI sent en son for intérieur s'accorde sans peine avec le *sens moral* des deux empiristes anglais, et pas du tout avec l'appel kantien à Dieu, soi-disant exigé par la *loi morale*. Le seul absolu admis par MOI s'identifie, on l'a vu, à la stricte rationalité du droit naturel moderne, quand LUI 1/ prolonge le postulat binaire du droit naturel antique, et 2/ rejette toute loi générale et absolue - sauf dans la théorie musicale. Cependant, l'obligation qu'il juge rationnelle et impérative de faire « comme les autres » (= conscience générale et idiotismes), c'est-à-dire d'intégrer l'ordre socio-politique existant dans la nature des choses, ressemble fort à une telle idée. Regardée de plus près, l'idée se complique. Car LUI refuse de faire comme les *génies*, bizarrement avides de vérité à l'instar des *philosophes* ; les esprits du mal *sublimes* sont inimitables ; on ne peut imiter les *opulents* sans égaler leur fortune, sort

pas ici. Quoique... En effet, d'où vient que Rameau, en dépit de ses stridentes opinions conformistes, fasse preuve d'une franchise si rare? Qu'il sente même au fond de lui quelque chose qui le juge? On en viendrait à se demander si, à côté de la « conscience générale » et des « idiotismes », ne poudrait pas une sorte de conscience personnelle peu compatible avec ses idées sur l'homme en société!

Vaines questions, me dira-t-on. Il va de soi que Rameau – quoique médiocre en musique et en parasitisme, quoique chaotique dans ses propos et affects, quoique en besoin d'un juge ou censeur sévère, au moins une fois l'an comme pour la confession catholique – déboulonne M. le philosophe et la philosophie des Lumières. Il s'agirait d'un débat tout intérieur, à preuve la fameuse phrase inaugurale : « Mes pensées, ce sont mes catins. »

Ma lecture oblige-t-elle à l'écarter? Nullement. Que prouve-t-elle? À mon sens, que pour sortir de la *réverie*,

peu répandu ; il ne reste aux *médiocres* qu'à s'imiter entre eux, idiotisme par idiotisme, en vantant ou méprisant de minuscules différences (voir LUI et *l'épine du dos* ; LUI et Bouret ; LUI *vs* la *ménagerie*).

Mais on peut aussi envisager autrement la proposition de Rameau, pas explicitée ni élucidée par la conversation, quoique centrale. En effet, sa *doctrine de l'imitation généralisée rejoint... l'art de la pantomime* ! La pantomime est donc : un art ; le seul don artistique de LUI ; le cœur de son idéologie conservatrice et de sa théorie esthétique terminale ; le lieu de l'écriture où MOI - apparemment adepte lui aussi de l'imitation de la nature en art, mais pas d'une société non conforme à ses yeux, telle la musique française, aux normes... naturelles - conjoint à égalité ses talents avec ceux de LUI. Il paraît clair que LUI et MOI s'entendent seulement à moitié sur ce que *nature* veut dire ; et que le philosophe le sait, à défaut de vouloir en parler.

Quelle virtuosité... Et quelle preuve que l'œuvre ne va pas à l'aventure, comme les vents de l'esprit et des circonstances la poussent ! Mon caractère ontologiquement aimable ne parvient pas à retenir une remarque acide : la pratique diderotienne de la pantomime ne donne pas à l'auteur du *NdR* le talent de les imaginer, écrire, multiplier et intégrer dans *ce texte-ci*. Misère de la causalité biographique en esthétique.

pour accéder à l'existence textuelle, les pensées solitaires de MOI doivent se diviser. Les plus catins, les plus libertines s'incarnent en LUI, les autres en MOI. Dans et pour le texte, elles doivent de toute nécessité échapper au libre jeu des enchaînements involontaires, du délassement rêveur, pour entrer dans l'ordre du travail esthétique et conceptuel qui règle la journée jusqu'à 17 h.

En quittant le banc d'Argenson pour se réfugier au café, les songeries solipsistes, voire onanistes, au demeurant non définies ni même esquissées, construisent un monde dont leur créateur a tout lieu d'être content. Il repose sur trois opérations essentielles. A/ La *division* (LUI *vs* MOI; opulents *vs* parasites; philosophes *vs* antiphilosophes, etc.); B/ *l'identification* (145 noms réels!); C/ la *délégation*: outre sa propre défense, LUI est chargé de faire, en lieu et place de MOI, la satire de son camp, et l'éloge de la théorie musicale adverse.

On pourrait dès lors considérer la lecture dominante comme un retour obstiné au banc solitaire du Palais-Royal, comme une tentative d'effacer la séparation, concrète et collective, des conduites, affects et idées en deux sphères antagonistes inoubliablement incarnées. Cette régression vers la source, en l'occurrence la tête de Denis Diderot, coûte très cher, puisqu'elle revient à inverser le travail du texte.

15/ Et donc le prudent report de la publication questionne la jouissance égoïstement immédiate revendiquée par LUI avec tant d'impétuosité, et même par MOI sur le banc. À ceux qui admirent les idées fracassantes de LUI et les corrélations biographiques, je propose de revenir d'abord au texte. Ensemble, observons, discutons des opérations qui le constituent. Cet émouvant appel a-t-il chance d'être entendu? Ce n'est pas impossible, mais peu plausible. Car l'interprétation que j'ose titiller dispose d'un atout majeur: les statistiques (que de followers!). Privés d'Obélix et Astérix (en retraite ou hospice), de toute potion magique (délocalisée),

comment les quelques résistants de notre minuscule village gaulois pourraient-ils inquiéter les légions romaines? Elles narguent nos timides protestations sans daigner tirer l'épée, ni même faire sonner la trompe.

C'est fort dommage. Car à promener mon petit miroir de poche, forcément déformant, le long du *NdR*, on débouche sur un paradoxe disciplinaire. D'une part, en effet, la singularité du texte diderotien consiste à fusionner la philosophie et l'art, à solliciter l'entendement conceptuel comme l'entendement esthétique. Mais de l'autre, le *NdR* interpelle bien moins les philosophes que les littéraires.

Se confronter à un tel dialogue, c'est s'obliger, pour ces derniers, à considérer en face leur questionnement majeur : qu'est-ce qu'une opération littéraire? qu'est-ce, ici, qu'esthétiser le concept? La littérisation d'un discours conceptuel n'est pas un coup de baguette magique, ni une affaire de style (Bergson rédige mieux que Bourdieu). C'est une série d'opérations de pensée esthétique précises, caractérisables, qui transforment, ou pas, ou peu, un travail conceptuel en œuvre plus ou moins littéraire, c'est-à-dire artistique – un auteur en écrivain. Tous les philosophes sont des auteurs, une poignée des écrivains. *Du Contrat social* est un texte purement philosophique, *Émile* un texte philosophico-littéraire, pour d'autres raisons que *Le Neveu de Rameau*.

Le *NdR* a par conséquent une valeur expérimentale presque unique pour ma discipline, que le refus du travail collectif, tacite mais tangible, paraît bien dénier. N'est-il pas temps d'admettre, ou au moins d'envisager la fragilité des réponses proposées jusqu'à aujourd'hui : le *NdR*, c'est du roman, du théâtre, de la poésie, de la musique, de la confession, du jeu, de la vie – la vie du Neveu, la vie de l'auteur, la vie et survie du texte, sans compter l'avis de lecteurs fameux, comme Hegel et Foucault, ou celui, plus disert mais plus terne, de doctes

érudits² comme X et Y? Or, autant de fantômes nébuleux, de sauts répétés dans le vide en vue de mieux avancer³.

Je me tourne dès lors vers un autre « narratif » communicationnel. Après tout, dis-je à mes collègues certes harassés, nous sommes payés pour donner les raisons de nos dilections. Comme certains envieux prétendent qu'il est des métiers plus fastidieux, pensons à la concorde civile, et donc à rendre parfois la monnaie.⁴

Paris, le 18 mai 2022

2 À tous ceux qui tendent à confondre érudition et critique littéraire, on ne saurait trop conseiller la lecture jubilatoire du roman de Joshua Cohen, *Les Nétanyabou*, Grasset, 2022 (voir le dernier chap., p. 333-347, qui fait mine d'expliquer la genèse du récit).

3 Ce lundi 13 fév. 2023, je viens d'écouter à Paris X Nanterre une conférence de F. Salaün sur la « fiction pensante ». Il y inclut *Candide*, le *NdR*, *Jacques le fataliste*, *Le Rêve de d'Alembert*, *La Nouvelle-Héloïse*, *L'Éducation sentimentale*, *La Peste*, etc. Il m'est impossible d'accepter une telle catégorie esthétique-philosophique, aussi séduisante soit-elle, en raison de son éclectisme flou. Le *NdR* relève du dialogue, *Jacques* du roman, deux genres différents qu'il n'y a nul lieu de confondre dans une nouvelle classification. Leur point commun avec *Candide* est d'articuler explicitement récit et concepts. Faut-il alors parler de « fictions à concepts » ? F. Salaün s'est fermement opposé à ma suggestion.

4 On l'aura noté, j'ai tenu à finir sur un mot du genre féminin, et cher au Neveu sous sa forme métallique, quoique l'argent, selon le proverbe et n'en déplaît à MOI, n'ait pas d'odeur connue. Les femmes sont en effet outrageusement minorées et raillées dans le *NdR*. C'est sa seule mais lourde faute. On ne saurait par conséquent le mettre entre toutes les mains, du moins sans précautions. Il contient de plus des termes, des scènes et des idées qui peuvent heurter les personnes sensibles. Au demeurant, Diderot ne s'en formaliserait pas, lui qui crut bon d'interdire à sa fille encore ingénue la lecture trop scabreuse de *Candide*. Prudence parentale, ou tyrannie patriarcale ? Il faudra en débattre, sans doute en priorité, devant une instance évidemment paritaire. (La référence à Diderot sort à nouveau du cadre de la lecture interne. Je prie pour mon pardon).

Bibliographie

Une telle lecture interne n'exige pas de bibliographie. Cependant, pour ne pas heurter la sensibilité de certains lecteurs, et pour accéder aux bibliographies académiques, on reproduit ici les laconiques indications bibliographiques du volume précédent.

ALBERTAN-COPPOLA, Sylviane, *Rira bien qui rira le dernier*, in CHOUILLET, Anne-Marie (dir.), *Autour du N.d.R. de Diderot*, Champion, 1991 et 2016

BENREKASSA, Georges, BUFFAT, Marc, CHARTIER, Pierre (dir.), *Études sur Le N. de R. et le Paradoxe sur le comédien*, Cahiers Textuel, 11, 1991

BERCHTOLD, Jacques, et DELON, Michel, *Le Neveu de Rameau, Édition des trois textes*, Fayard, 2017

BLOCH, Marc, *Apologie pour l'Histoire ou Métier d'historien*, [1949] in *L'Histoire, la Guerre, la Résistance*, Gallimard, coll. Quarto, 2006

BOLTANSKI, Luc, et ESQUERRE, Arnaud, *Enrichissement*, Gallimard, 2017

- BOURDIEU, Pierre, *Les Règles de l'art*, Points Seuil, 1998
- BOURDIEU, Pierre, et PASSERON, Jean-Claude, *Les Héritiers*, Éditions de Minuit, 1964
- BOURDIN, Jean-Claude, *Diderot et le matérialisme*, PUF, 1998
- BUFFAT, Marc, *La loi de l'appétit*, in CHUILLET, Anne-Marie (dir.), *Autour du N. de R. de Diderot*, Champion, 1991 et 2016
- CHAPIRO, Florence, et GOLDZINK, Jean, *Le N. de R. après Michel Foucault*, in *Raisons politiques*, n° 17, fév. 2005
- CHUILLET, Anne-Marie (dir.), *Autour du N. de R. de Diderot*, Champion, 1991 et 2016
- CHUILLET, Anne-Marie et Jacques, *État actuel des recherches sur Diderot*, DHS 12, 1980
- CHUILLET, Jacques, *La Formation des idées esthétiques de Diderot*, A. Colin, 1973
- DESNÉ, Roland, *Monsieur le philosophe et le fieffé truand*, in *Europe*, n° 405-406, 1967
- DIDEROT, *Correspondance; Encyclopédie; Est-il bon? Est-il méchant?; Jacques le fataliste; Lettre sur les aveugles; Le Neveu de Rameau; Paradoxe sur le comédien; Réfutation d'Helvétius; Le Rêve de d'Alembert; Salon de 1767*; éd. Versini, Laurent, *Œuvres, Bouquins*, Laffont, t. I-V, 1994-1997
- DIDEROT, *Le N. de R.*, éd. Chartier, Pierre, *Libretti*, LGF, 2001
- DIDEROT, *Le N. de R.*, éd. Fabre, Jean, Droz, 1950
- DIDEROT, *Le N. de R.*, éd. Bonnet, Jean-Claude, GF Flammarion, 1983
- DIDEROT, *Le N. de R.*, éd. Desné, Roland, Éditions sociales, 1972
- DIDEROT, *Le N. de R.*, éd. Chouillet, Anne-Marie et Jean, Imprimerie Nationale, 1982
- DIDEROT, *Le N. de R.*, éd. Coulet, Henri, Hermann, t. XII, 1989
- DIDEROT, *Le N. de R.*, éd. Delon, Michel, Gallimard, Folio classique, 2006

DIDEROT, *Le N. de R.*, éd. Lewinter, Roger, t. X, Club Français du Livre, 1971

DIDEROT, *Le N. de R.*, éd. Varloot, Jean, Gallimard, Folio classique, 1972

DIDEROT, *Le N. de R.*, éd. Hobson, Marian, Droz, 2013

DIDEROT, *Le N. de R.*, éd. Versini, Laurent, *Œuvres*, Laffont, Bouquins, t. II, 1994

DUCHET, Michèle, et LAUNAY, Michel (dir.), *Entretiens sur Le N. de R.*, Nizet, 1967

FOUCAULT, Michel, *Histoire de la folie à l'âge classique*, Tel, Gallimard, 1976

FOUCAULT, Michel, *Les Mots et les choses*, Gallimard, 1966

GODELIER, Maurice, *Au fondement des sociétés humaines*, Champs essais, Flammarion, 2010

GOLDZINK, Jean, *Deux cafés, trois neveux et l'addition/ou Aragon avec Diderot*, in *Annales Aragon*, n° 15, fév. 2015, p. 285-305

GOLDZINK, Jean, *Essais d'anatomo-pathologie de la critique littéraire*, José Corti, 2009

GOLDZINK, Jean, *La plume et l'idée/ou l'intelligence des Lumières*, Éditions Le Manuscrit, 2008

GOLDZINK, Jean, *Comique et comédie au siècle des Lumières*, L'Harmattan, 2000

O'GORMAN, George, *Diderot the Satyrist*, University of Toronto Press, 1971

GUÉROULT, Martial, *Descartes selon l'ordre des raisons*, Aubier, 1953

HARTMANN, Pierre, *Diderot, La Figuration du philosophe*, José Corti, 2003

HEGEL, *Phénoménologie de l'esprit*, trad. Lefebvre, Jean-Pierre, Aubier, 1991

HUTCHINSON, Francis, *Recherche sur l'origine de nos idées de la beauté et de la vertu*, éd. Balmès, Anne-Dominique, Vrin, 2015

IBRAHIM, Annie (dir.), *Diderot et la question de la forme*, PUF, 1999

JAUSS, Hans-Robert, *Le N. de R., dialogue et dialectique*, Revue de métaphysique et de morale, n° 89, 1984

LACLOS, *Les Liaisons dangereuses*, éd. Versini, Laurent, *Œuvres*, La Pléiade, Gallimard, 1979

MARTY, Éric, et MAJOREL, Jérémie (dir.), *Critique et violence*, Hermann, 2014

MICHÉA, Jean-Claude, *Notre ennemi, le capital*, Climats, 2017

OATES, Joyce Carol, *Carthage*, éd. Philippe Rey, trad. 2015

PUJOL, Stéphane, *Le Philosophe et l'original/Étude du Neveu de Rameau*, PURH, 2016

REY, Roselyne, *La morale introuvable*, in CHOUILLET, Anne-Marie (dir.), *Autour du N. de R. de Diderot*, Champion, 1991 et 2016

RICCEUR, Paul, *Méthode réflexive appliquée au problème de Dieu chez Lachelier et Lagneau*, Cerf, 2017

SADE, *Aline et Valcour*, éd. Delon, Michel, Bibliothèque de la Pléiade, I, Gallimard, 1990

SALAÜN, Frank, *La Forme des mœurs*, Notes sur *Le N. de R.*, in IBRAHIM, Annie (dir.), *Diderot et la question de la forme*, PUF, 1999

SLOTERDIJK, Peter, *Critique de la raison cynique*, Bourgeois, 1987

SMITH, Adam, *Théorie des sentiments moraux*, Quadrige, PUF, 2014

STAROBINSKI, Jean, *Diderot, un diable de ramage*, Gallimard, 2012

STENGER, Gerhard, *Le N. de R. ou l'impossible morale*, Recherches sur Diderot et l'Encyclopédie, n° 52, 2017

SWAIN, Gladys, et GAUCHET, Marcel, *Dialogue avec l'insensé*, Gallimard, 1994

TORT, Patrick, *Qu'est-ce que le matérialisme?*, Belin, 2016

WILSON, Arthur, *Diderot, sa vie, son œuvre*, [1972] Laffont-Ramsay, 1985

Index des noms

B

Baudelaire, Charles 193
Baumgarten, Alexander Gottlieb
142, 146, 160
Bayle, Pierre 86
Beaumarchais, Pierre-Augustin
126
Beckett, Samuel 193
Bergson, Henri 142, 144, 223
Boileau, Nicolas 27
Bossuet, Jacques-Bénigne 52
Bourdieu, Pierre 132, 223
Burke, Edmund 142, 146, 160

C

Cervantes, Miguel de 66
Chaban-Delmas, Jacques 200
Chartier, Pierre 8
Cohen, Joshua 224
Cohn-Bendit, Dany 144
Constant, Benjamin 218

Corneille, Pierre 7, 25, 40, 51, 52,
66, 71, 128, 129, 163, 167,
200, 210
Crébillon fils 63, 119, 199

D

d'Alembert 32, 52, 72, 73, 74,
117, 129, 130, 185, 210,
224

F

Fabre, Jean 27, 31, 46, 48, 63,
101, 115
Fénelon, François 71
Ferry, Luc 144
Flaubert, Gustave 64, 204
Fontenelle, Bernard Le Bouoyer de
63, 72, 161, 199
Foucault, Michel 46, 65, 101, 131,
188, 223

G

Giscard d'Estaing, Valéry 200
Goethe, Johann Wolfgang von 11,
12, 19, 112, 203
Greuze, Jean-Baptiste 94

H

Hegel, Georg Wilhelm Friedrich
46, 65, 101, 223
Hérode I^{er} le Grand 201
Hobbes, Thomas 167
Hobson, Marian 17, 18
Horace 13, 27, 67, 218
Hume, David 55, 182, 183
Hutcheson, Francis 220

K

Kafka, Franz 169
Kant, Emmanuel 86, 142, 146,
148, 160, 200, 210, 220

L

La Fontaine, Jean de 41
Leibniz, Gottfried Wilhelm 86
Le Roux, Monique 9

M

Magnan, André 193
Mandeville, Bernard 91
Merteuil, Madame de 115
Minc, Alain 144
Molière 26, 97, 123, 126, 128,
129, 134, 166

O

Ory, Pascal 25, 26

P

Pomeau, René 115

Pujol, Stéphane 27, 210

R

Renaud, Jean 188
Rousseau, Jean-Jacques 7, 25, 40,
51, 52, 66, 71, 128, 129,
163, 167, 200, 210

S

Saadoun, Daniel 9, 48
Sade, Marquis de 145, 146
Salaün, Franck 224
Schiller, Friedrich von 218
Sganarelle 121, 123, 126
Shaftesbury, Comte de 220
Starobinski, Jean 7, 18, 56

T

Théophraste 129, 134, 218
Thierry, Patrick 9

U

Ulysse 209

V

Voltaire 32, 88, 90, 111, 112, 128,
129, 185, 207, 210, 219



Imprimé en France pour les Éditions Le Manuscrit

Dépôt légal : juillet 2023

